

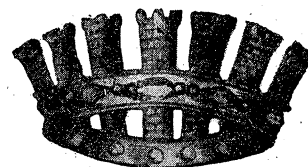
A TRAVERS QUIMPER



F. Toulven

A travers Quimper

par P. A B.

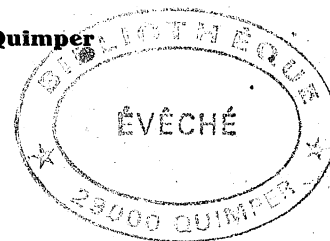


Première Série

Couverture par P. FOUILLEN

Photos VILLARD

Imprimerie Bargain, Quimper



Diocèse de
Quimper & Léon
Eclésiast. Fort-pour-le-Leon

Document numérisé en 2016

A travers Quimper

Quimper est bâtie dans une situation « vraiment romaine »

De fraîches verdure encadrant de vieilles pierres, une cathédrale et des logis moyenâgeux se mirant dans deux rivières, tantôt basses, tantôt gonflées de l'apport quotidien de la marée, sept collines enveloppant dans leur amphithéâtre les toits d'ardoises bleues veloutées de mousses et de lichens : telle apparaît Quimper-Corentin, capitale de la Cornouaille.

Situation « vraiment romaine », écrit, en 1636, Dubuisson-Aubenay, le premier voyageur qui ait tracé, dans son *Itinéraire de Bretagne*, une description touristique de notre province.

Le vieil homme de guerre note d'abord cette analogie entre Quimper et la Ville Eternelle qu'elles sont, l'une et l'autre, bâties dans un cirque de sept collines.

Quimper à l'époque romaine : *Civitas Aquilonia*

Les conquérants de la Gaule s'établirent au pied du *Mont Frugy*, sur la rive gauche de l'Odet, à l'emplacement du faubourg de *Locmaria*.

Les Romains nomment leur cité : *Civitas Aquilonia* ou *Aquilae*, cité de l'Aquilon ou de l'Aigle.

Elle était défendue par trois camps établis sur les hauteurs commandant la vallée : au sommet du *Frugy* (*Champ de manœuvre de la garnison*) ; à la crête de la colline de *Kerfeunteun* (*Pensionnat du Likès*) ; et sur la butte de la *Terre Noire* (*Ecole Normale des garçons*).

Quimper, la Ville-Confluent

Les Romains disparus, une tribu de Bretons émigrés, commandés par Gradlon, s'installe un peu en amont, à la fourche des rivières : *Odet*, *Stéir* et *Froust*, d'où le nom de *Kemper*, la *Ville-Confluent* ; *Confluentia*, disent les vieilles chartes, ou *Corisopitum*, du nom de la tribu des nouveaux occupants : les *Corisopites*.

Kemper-Corentin, cité épiscopale

La forteresse du Roi Gradlon, dont les Cartulaires du Moyen Age vantent les richesses, était protégée au Nord par une palissade de troncs d'arbres.

Une porte de pierre *Porz Men, Porta Lapidea*, donnait accès, au débouché actuel de la rue *Kéréon*, sur le terre-plain où se dressait le château royal, à l'Est duquel coulait le *Frouit, Frouit questel*, le ruisseau du château, aujourd'hui canalisé sous la rue de *Juniville*.

Le château de Gradlon se trouvait donc à l'emplacement de la place *Saint-Corentin* qui a gardé, pendant tout le Moyen Age, le nom de *Tour-du-Châtel*.

Après l'engloutissement de la ville d'Is, Gradlon ayant fait sacrer Saint Corentin premier évêque de Quimper, se retira dans la solitude et fit don au nouveau prélat de la Ville-Confiant.

La cité royale devint, presque aussitôt après sa fondation, cité épiscopale. Elle le restera jusqu'à la Révolution de 1789.

Les Evêques, successeurs de Saint Corentin, sont seuls maîtres et seigneurs de la Ville Close, cumulant les deux pouvoirs spirituel et temporel.

C'est seulement hors des murailles, sur la *Terre-au-Duc*, que le pouvoir laïque exerce ses attributions.

Dans l'enceinte murée, et même dans une portion des faubourgs rattachée au fief épiscopal, les Evêques ont les attributions souveraines, notamment l'universalité de juridiction exercée par deux tribunaux.

Un tribunal connaissant des affaires ecclésiastiques juge place *Médard*, on l'appelle la *Barre de St Médard*.

Un tribunal connaissant des affaires laïques siège dans une dépendance de l'Evêché. Ses décisions peuvent seulement être frappées d'appel devant le Parlement : c'est la *Cour des Requistes*, dont le nom est resté à une rue voisine.

Quimper, chef-lieu du Finistère

En 1789, s'ouvre la compétition entre le Léon et la Cornouaille pour la désignation du chef-lieu du département nouvellement délimité : le Léon réclamant Landerneau ; la Cornouaille, Quimper.

Les députés de la Constituante votent en majorité pour Quimper, choix consacré par le décret du 20 Août 1790.

Toutefois les districts léonards : Morlaix, Brest, Landerneau rouvrent le débat en 1792, Quimper s'étant rendue suspecte de faiblesse pour le mouvement fédéraliste girondin. Par décret du 19 Juillet 1793, la Convention substitue Landerneau à Quimper. Le Tribunal Révolutionnaire de Brest fait guillotiner, le 22 Mai 1794, les 26 Administrateurs du département, dont l'évêque constitutionnel Expilly.

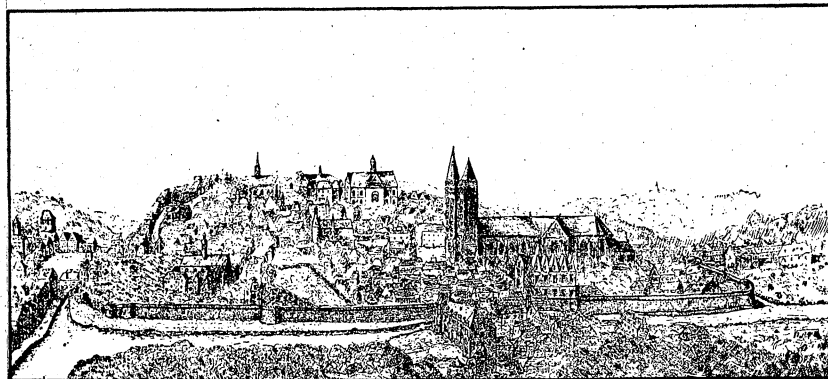
Mais Quimper, sous la réaction thermidorienne (*Décret du 5 Novembre 1794*), redevient définitivement chef-lieu du *Finistère*, vaste circonscription dépassant de 500 k. q. la moyenne des départements français et dont la population est aujourd'hui de près de 800.000 h. après s'être accrue de 300.000 h. en un siècle.

Pendant la période terroriste, le nom de Quimper, coupable de s'être entaché de cléricisme par un trop long contact avec celui de Corentin, fut remplacé par l'appellation saugrenue de *Montagne-sur-Odet*.

L'enceinte fortifiée du vieux Quimper

Quimper et Concarneau furent, au Moyen Age, les seules villes closes de Cornouaille.

Mais tandis que la muraille de Concarneau, encerclée par



La Ville Close de Monsieur Saint Corentin au Moyen Age

la mer, s'est conservée presque intacte, celle de Quimper, débordée par l'accroissement de la population, n'offre plus aux curieux du passé que trois vestiges : en bordure du jardin de l'ancien Evêché (*Boulevard de Kerguelen*) ; sur la rive gauche du *Stéir* (en aval du Pont Médard) ; enfin derrière le *Lycée de garçons* (*Champ de foire*).

Ces restes permettent d'apprécier la solide assiette du mur d'enceinte élevé au XIII^e siècle. Son tracé est facile à reconstituer : il suivait, à l'Est, depuis l'*Odet*, les rues de *Juniville*, *Luzel* et des *Douves* ; à l'Ouest, il descendait du *Pichéry* jusqu'à la place *Médard*, à partir de laquelle la fortification longeait le cours du *Stéir*, puis celui de l'*Odet*.

En montant sur le chemin de ronde par l'escalier d'accès

du *Jardin de l'ancien Evêché*, on pourra examiner le détail de la fortification, son parapet, ses corbelets, ses mâchicoulis et reconstituer en pensée le Quimper moyenâgeux.

Le vieux mur est épais de 8 pieds six pouces (près de 3 mètres), et haut de 21 pieds 6 pouces (plus de 7 mètres).

Les quatre portes principales de la ville s'ouvraient aux quatre points cardinaux : *Bihan* (Nord), *Sainte-Thérèse* (Sud), *Médard* (Ouest), des *Reguire* (Est).

Deux voies se coupant à angle droit place *Saint-Corentin* joignaient ces portes, auxquelles il faut ajouter la *Porte Mesgloaguen* ou de *Saint-Antoine* (débouché de la rue *Brizeux* sur le *Champ de foire*), et la *Porte Saint-François* (débouché de la rue du même nom sur l'*Odé*).

Dans l'enceinte murée, le tracé des rues primitives n'a pas changé depuis le XIII^e siècle, exception faite de quelques ruelles et d'une voie disparue : la rue *Dorée* qui joignait la place *Saint-Corentin* à celle des *Cordeliers* (actuellement place des *Halles*). La ligne de cette ruelle est toujours visible entre le *Relais Saint-Corentin* et le magasin *Kervran*.

C'est seulement en 1845 qu'au plan médiéval s'ajoutèrent les quatre rues nouvelles aménagées autour des *Halles* lors de leur construction.

Dix tours épaulaient le mur de Quimper. Chaque porte était accostée d'une poterne, renforcée par une herse et précédée d'un pont-levis.

Le chemin de ronde formait autour de la ville un ruban sablé accessible aux promeneurs par les escaliers flanquant la muraille aux deux côtés de chaque porte.

Le principal ouvrage de la défense était la *Tour Bihan*, assise à l'angle Nord-Est du mur d'enceinte, au carrefour nommé aujourd'hui *Tourbie* que domine la tourelle abritant le *Réservoir d'eau du Lycée*.

La *Tour Bihan* avait quinze mètres de diamètre. Sur une plateforme élevée de huit mètres au-dessus du pavé, se dressait un donjon haut de cinq mètres dont le mur, épais de douze pieds, abritait le logement du Gouverneur.

Cette tour est d'une « largeur extraordinaire » dit Jouvin de Rochefort, le « Voyageur d'Europe » qui visita Quimper-Corentin en 1672 ; et les murailles sont « si épaisses qu'elles ont servi de tout temps, de galeries et de promenade pour avoir la vue sur les rivières qui l'environnent presque ».

De là, cette plaisante antiphrase du Quimpérois gouailleur baptisant ce mastodonte de granit *Bihan*, en breton : la « petite »...

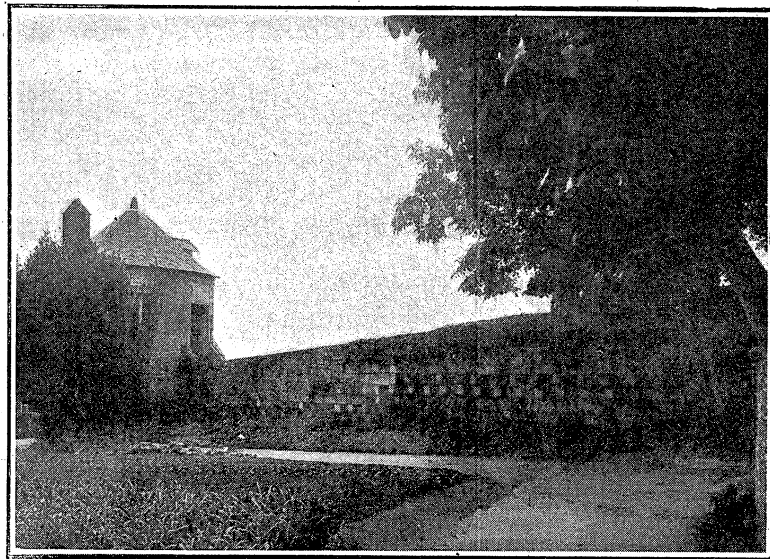
On débouchait dans la rue *Obscure* par un étroit couloir à l'entrée duquel veillait, dans une niche grillée, l'image de Notre Dame, patronne de la cité.

Le sol du *Champ de foire* ayant été exhaussé, il faut pour se représenter l'aspect primitif de la défense de la haute ville,

imaginer un fossé de 15 mètres de largeur creusé en avant du mur, depuis le *Pichéry* jusqu'au carrefour des rues des *Douves* et de *Kerfeunteun*.

A l'angle de la *Prison* (ancien *Hôpital Saint-Antoine*), s'ouvrait la *Porte du Mez-Gloaguen*, dont la voûte de huit pieds d'ouverture et de vingt et un pieds de longueur portait trois feuillures successives pour trois fermetures.

A l'angle Ouest de cette porte, commençait le rempart



La Tour Nêvet (Jardin des Ursulines)

Dernier vestige des dix tours qui flanquaient la muraille de la Ville Close

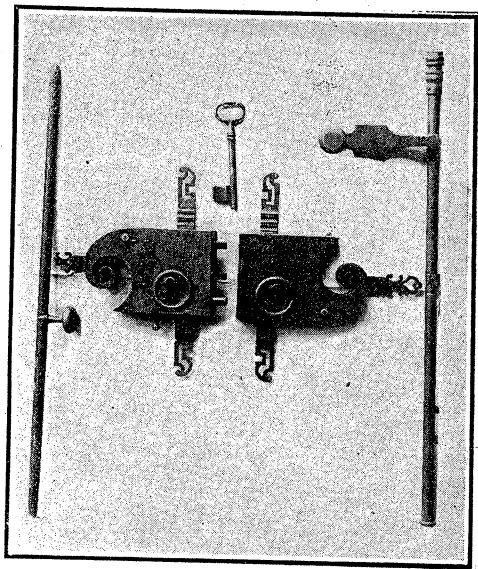
Saint-Nicolas qui suivait la crête du *Pichéry* et descendait au pont *Médard*. Des remblais de terre, des éperons, des parapets, des bastions, des tours carrées assuraient la défense de Quimper, que l'escarpement de la colline rendait, sur ce secteur, inexpugnable.

La rue *Saint-Nicolas* aboutissait à une poterne du même nom. Et de l'autre côté du pont *Médard*, la poterne *Saint-Michel* donnait accès à la ruelle *Saint-Michel*, joignant la place *Médard* au *Couvent des Cordeliers* (tracé visible à la gauche de la maison portant le n° 53, rue *Kéréon*).

Le secteur Nord-Ouest de la ville haute constituait la *paroisse Saint-Sauveur*.

Au Sud de la *Porte Médard*, plateformée et flanquée de deux tours, un peu en aval de l'échauguette en nid d'hirondelle qui mire encore dans le *Stéir* son alvéole cannelée, commençait le *Château de Saint-François*. C'est sous sa protection que s'abritait le *Couvent des Cordeliers* dont les derniers vestiges furent abattus lors de la construction du *quai du Stéir*.

A partir du confluent de l'*Odet* et du *Stéir*, la muraille, commandée par le *Frugy*, était, en cas de siège, facilement battable ; six brèches y furent ouvertes lors de la prise de Quimper par Charles de Blois.



Clef et serrure de la Ville Close, porte des Reguaires
(Collection de M. GRALL)

Du confluent du *Stéir* à la *Porte de l'Evêché*, la courtine dominait, en bordure de l'*Odet*, un terre-plein ombragé d'ormes, où la meilleure société se donnait rendez-vous pendant les beaux jours et qu'on appelait le *Parc Costy*.

« Ce remblai, établi à grands frais, dit un vieux texte, constitue la plus agréable promenade, embellie des plus beaux arbres et un passage de communication de la ville et autres faubourgs avec celui de la Terre-au-Duc. »

Sur l'emplacement du mur de ville ont été bâtis les beaux logis de notre moderne rue du *Parc* qui est restée le rendez-vous des élégances quimpéroises.

Depuis la *Porte de l'Evêché* jusqu'au confluent du *Trout*

(aujourd'hui canalisé sous la rue de *Juniville*), la muraille suivait le cours de l'*Odet* dont le lit a été considérablement rétréci lors de la construction du boulevard de *Kerguelen*, en 1863.

Une grosse tour, dite *Penalen (tête de l'étang)*, flanquait le mur de Quimper-Corentin à l'Est (angle de la rue de *Juniville* et du boulevard de *Kerguelen*).

A l'extrémité de la rue de *Juniville* une autre tour, dite *Furic*, défendait l'approche de la *Porte des Reguaires*.

Enfin, dans le même alignement, et vers le milieu de la rue *Luzel*, une troisième tour, dite *Névet*, faisait face au débouché de la rue de l'*Hospice* sur la contrescarpe.

La *Ville Close* formait un parallélogramme irrégulier d'une surface de quinze hectares environ.

Deux chemins longeaient, à l'extérieur, le secteur des fortifications défendant la haute ville : l'un de la *Tour Bihan* à la *Porte des Reguaires*, « aplani et mis à grands frais en état de servir d'une grande voie commode pour les voitures et rouliers allant de Lorient à Brest » ; l'autre seulement accessible aux piétons de la *Porte de Mezgloaguen* à la *Porte Médard*, senti r élargi, en 1780, pour former la côte du *Pichéry*.

Les clefs de la *Ville Close* furent, à l'origine, détenues par l'Evêque, puis elles passèrent au Gouverneur. A partir du xvi^e siècle, c'est le Syndic des bourgeois qui en a la garde.

La place Saint-Corentin

La place *Saint-Corentin*, appelée au Moyen Age *Tour-du-Châtel*, est le berceau même de Quimper-Corentin, le centre de la vie religieuse, de la vie politique et de la vie économique de la cité.

La fantaisie peut se donner libre cours pour reconstituer le château de Gradlon et le sanctuaire où siégea saint Corentin. On sait seulement que l'enceinte primitive du Châtel coïncidait, à peu près, avec les dimensions actuelles de la place et de ses débouchés immédiats jusqu'au *Front*, à l'Est, et jusqu'à une ligne tirée de l'*Odet* à la ruelle du *Guéodet*, vers l'Ouest.

Le nom de la placette voisine dite : *Maubert* ne serait qu'une déformation de *Coz Moguer*, place du « vieux mur », hypothèse renforcée par l'appellation de *Porz Men*, rue de la porte de pierre, donnée, dans de très anciens actes, au débouché de la rue *Kéréon* sur la place *Maubert*.

La Vierge placée dans la niche grillée qui fait l'angle de la maison du *Petit Paris* était naguère appelée *N.-D. des Portes*.

Ce n'est guère qu'au milieu du xix^e siècle que la place *Saint-Corentin* a vu tomber sous la pioche des démolisseurs les vieilles maisons qui bordaient ses longères.

Les quatre lisières seulement étaient pavées, sur une faible largeur, en bordure des seuils. Un acte de 1492 mentionne que ce travail fut exécuté par des spécialistes Nantais.

Les pignons donnant sur la place offraient, pour la plupart, à la mode du temps, trois étages en surplomb au-dessus de la boutique à auvent. Pierre, bois, mortier s'interpénétraient, se mêlaient, des fondations aux combles.

Tandis qu'une chaîne de pierre formait l'arête des angles et le soubassement du rez-de-chaussée, la maîtresse poutre, madrier de chêne dégrossi à la hache, portait, de bout en bout, le faix des étages.

Avec ses lattes entrecroisées, aux interstices comblés de mortier teinté d'un badigeon de couleur vive, ses figurines sculptées à même la tête des poutres apparentes, ses fenêtres à petits carreaux, l'image de bois ou de faïence au-dessus de la porte, la pente aiguë de son toit ardoisé et ses mansardes débordantes, chacun de ces logis avait sa physionomie particulière, se distinguait du voisin, portait la marque des goûts et de la fantaisie du bâtisseur, trahissait sa fortune, son emploi ou son négoce, ses dévotions. L'empoutrement sculpté exposé au *Musée breton* donne une idée de la richesse de décoration, de la fantaisie des tailleurs d'images médiévaux qui mêlaient si allégrement les figurines profanes et plaisantes d'hommes ou d'animaux aux effigies des Saints et des Saintes.

Beaucoup de ces maisons étaient du type dit « à lanterne », c'est-à-dire enveloppaient une cour intérieure carrée, vitrée à hauteur du toit et garnie, à chaque étage, d'un balcon ou *pondalez*, sur lequel s'ouvraient les portes des locataires et que desservait un escalier de bois.

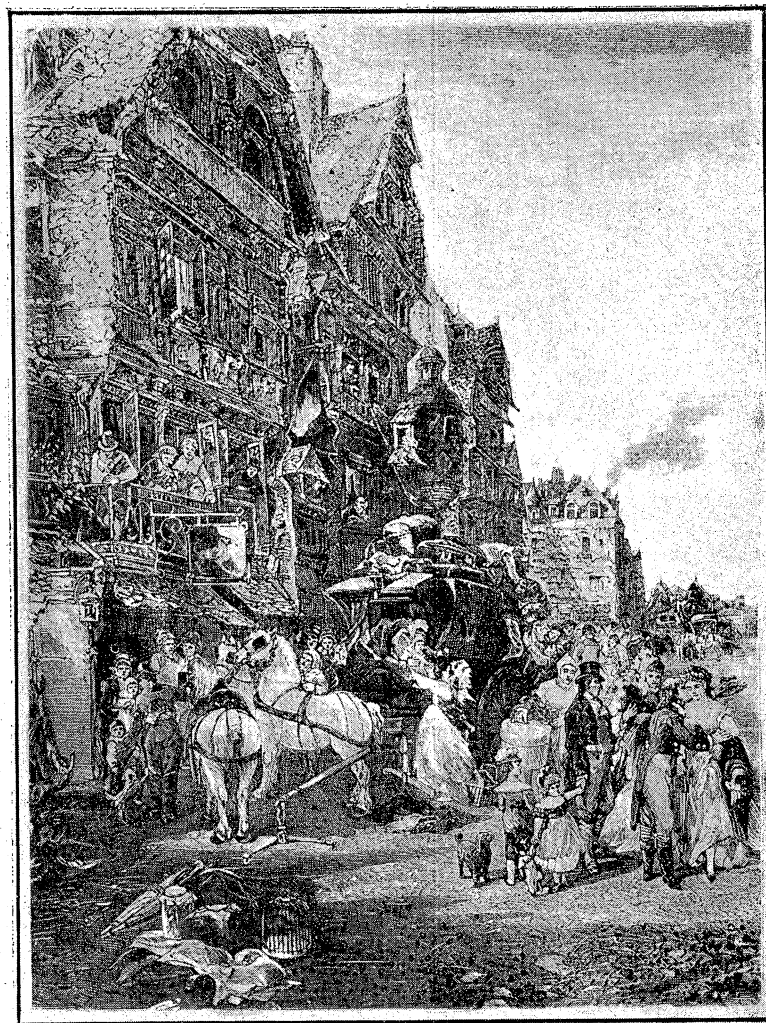
Parmi ces façades en surplomb et hourdées apparaissaient pourtant quelques demeures bâties en grand appareil de granit, avec des fenêtres coupées de meneaux, des portes en ogive ou en anse de panier, moulurées, écussonnées : c'étaient les maisons prébendales, telle celle qui fait l'angle de la rue *Elie Fréron* et de la ruelle du *Guéodet*.

Le temps, les guerres, les révolutions ont respecté ce beau logis fortifié. On remarquera le machicoulis disposé sous la fenêtre centrale, et celui placé près la fenêtre dominant la ruelle, la meurtrière ouverte entre la porte cavalière et l'entrée piétonne. Un large escalier de granit dessert les étages depuis le rez-de-chaussée dallé où s'aperçoit l'entrée d'un souterrain aujourd'hui muré.

De telles petites forteresses étaient en état de soutenir un siège. Celle-ci, bâtie d'ailleurs tout près de l'enceinte primitive de Quimper, servait assurément de seconde ligne de défense au cas où l'ennemi eût forcé l'entrée du *Guéodet*, cette vieille porte dont une peinture de Goy, au *Musée municipal*, a fixé le suprême vestige.

Sur la longère Sud de la place, l'hôtel du *MARNAY* avec sa tourelle coiffée d'ardoises et le *Relais Saint-Corentin* portent témoignage de la grâce désuète et charmante de tant d'autres vieilles bâtisses, malheureusement disparues et que d'intelligentes réparations eussent facilement adaptées aux besoins modernes.

L'hôtellerie du *Relais*, précédemment nommée *Au Lion*



L'arrivée de la diligence au Relais Saint-Corentin
(Tableau de Jules Noël)

d'Or, et plus anciennement, au xv^e siècle, la *Grande Maison*, fait l'admiration des antiquaires, avec ses toits enchevêtrés.

Cette taverne abrita des hôtes de marque : en 1688, les Ambassadeurs de Siam envoyés à Louis XIV ; en 1782, Paul Petrovitch, fils de la Grande Catherine, qui fut zar de Russie sous le nom de Paul I^{er}...

Xavier de Maistre, l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, dessina au début du xix^e siècle une des plus curieuses maisons de la place Saint-Corentin, croquis reproduit dans le *Musée des familles* de 1853.

Mais c'est contre les murs mêmes de la cathédrale que se blotissaient, jusqu'en 1847, les plus extraordinaires, les plus imprévues maisons à colombage, agrippées aux saillies de la pierre, s'épaulant entre deux contreforts, comblant le vide d'un redan.

Autour de l'église qui, selon le mot du poète, « garde superbement sa jeunesse d'aïeule », cette couronne de logis décrépits faisait valoir, par un hardi contraste, l'éternelle vénusté du granit.

Comme autant de rémoras fixés à la carène de granit du vaisseau cathédral, dix-huit boutiques, échoppes, « bouges et apantifs » se haussaient vers le flamboiement multicolore des vitraux.

La première baraque s'accrochait juxta la *Maison des Archives*, contre le « porchet » donnant accès au croisillon Nord du transept.

Quatre « bouges » s'échelonnaient entre ce « porchet » et le porche dit des *Baptêmes* ; cinq « apantifs » s'accolaient à la base de la tour Nord jusqu'au grand portail ; enfin sept échoppes se succédaient depuis ce portail jusqu'au mur de l'*Evêché*.

Ces verrues de bois et de torchis appartenaient au Chapitre. Les serviteurs de l'église s'y nichaient : un maître-cordonnier, à charge d'entretenir les souliers des enfants de chœur ; un horloger préposé au graissage des rouages et à la remonte des poids de l'horloge ; le sonneur de cloches ; le « prestre de la basse sacristie ».

Les auvents vitrés, protégés par un léger toit débordant, laissaient voir d'humbles étalages.

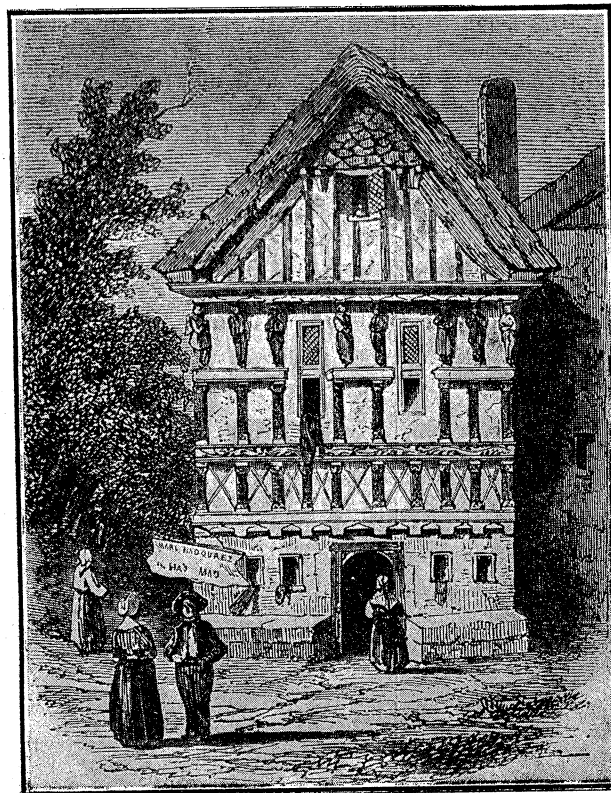
Joignant le porche central, à main gauche en entrant, on apercevait d'abord la devanture d'un *marchand fayancier* où les fidèles pouvaient choisir, à leur convenance, Saint-Corentin, Saint-Yves, la Vierge, le bénitier, cuits et décorés à Locmaria.

Plus loin, un marchand-sabotier, un marchand-mercier, un tailleur offraient leurs dernières « nouveautés ».

Non pas que MM. les chanoines prébendés eussent toléré ces négoce à la porte du temple par esprit de lucre, ils ne l'avaient fait que par « pure bienséance » tant pour la « conservation des vitres que pour empêcher les particuliers, habitants du quartier, de déposer au pied des murs leurs curaisons, immondices et villanies... »

A l'angle Nord du Tour-du-Châtel, régna d'abord un cimetière : le *Paradis*, qui, la construction de la nef et des tours achevée, fut transporté en bordure de la façade de l'église.

A la gauche du *Porche des Baptêmes*, veillait l'ossuaire



Cette maison, dessinée par X. de Maistre, s'élevait à l'angle de l'actuelle rue du Roi-Gradlon et du Parc, là même où se construisent les nouveaux bureaux de l'Agence de la Société Générale.

couronné d'une balustrade aux quatre coins de laquelle ricanent des têtes de mort sculptées dans le granit. Par les baies en ogive, on voyait les ossements entassés.

Cette inscription surmontait la porte basse :

*Vous qui par illecques passez,
Priez tous pour les Trépassés !*

Ce gracieux édifice gothique fut jeté bas, sans motif plausible, en 1840. Le linteau de la porte et quelques pierres ont été sauvés de la destruction, elles forment le porche de la chapelle d'où l'on voit sortir, au *Musée municipal*, les personnages de la noce bretonne.

Laissons les historiens discuter les différentes versions de la prise de Quimper par Charles de Blois en 1345 et notamment cet épisode des 1.500 habitants « sans distinction d'âge ou de sexe » passés au fil de l'épée et enfouis en « grands monceaux dans de grandes et profondes fosses » sur le Tour-du-Châtel...

Toujours est-il que le sol de cette place est pétri de la cendre des Quimpérois et que leur sang l'a arrosé au long des siècles.

C'est au débouché de la rue *Elie-Fréron* que se dressait, au Moyen Age, le pilori et le poteau à carcan.

La place avait, en 1792, pris le nom de *Place de la République* avant de devenir *Place Impériale*.

En 1826, l'ingénieur Goury dressa le plan d'un Hôtel de Ville, d'une Halle et d'un Théâtre dont les façades occupaient tout le côté Nord de la place, séparés par une voie débouchant sur la rue *Verdelet*.

Ce projet, dont les plans figurent dans l'album annexé aux *Souvenirs Polytechniques*, ne fut qu'en partie réalisé par la construction de la *Mairie* et du *Musée* actuels en 1868, sur un plan nouveau qui fut l'œuvre du distingué architecte quimpérois, M. A. Bigot, dont on verra souvent reparaitre le nom dans ces pages.

La salle de spectacle, le « casin » projeté par l'ingénieur Goury répondait-il à un besoin ?

Oui, s'il faut en croire Cambry à qui Quimper apparut, en 1794, comme l'Athènes, la Corinthe bretonne, « ville très aimable, très éclairée, l'endroit de Bretagne, où, sans comparaison, on trouve le plus de connaissance, de talents et d'amour pour l'étude ».

La passion principale des Quimpérois, après le jeu, est le théâtre.

« La Révolution a vu renaître le théâtre de cette ville ; il obtient des applaudissements, des éloges bien mérités. Des femmes aimables et jolies paraissent sur les planches avec autant de talent que de modestie. »

Et ce renouveau théâtral n'est rien moins que la renaissance de « la pureté du langage français, des grâces, de l'usage du monde et de la politesse écartés par la guerre ».

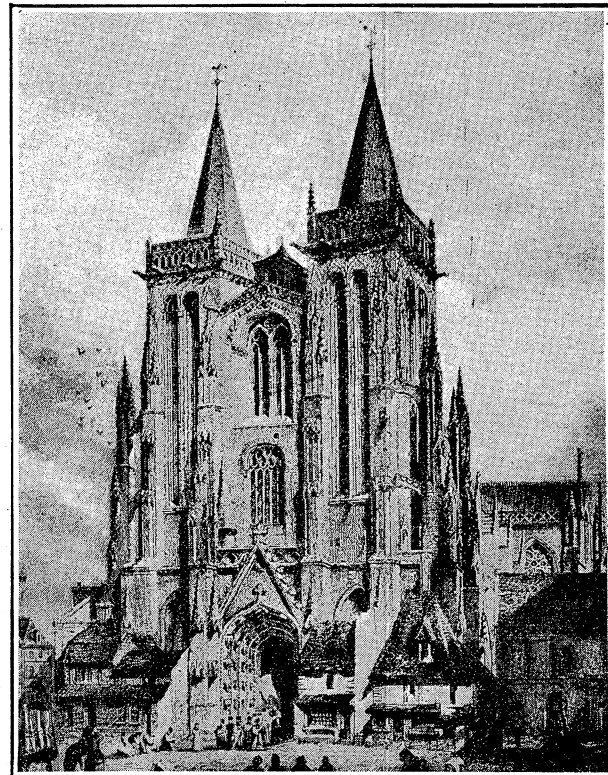
Cambry nous gâte !...

A la vérité, la capitale de Cornouaille possédait, depuis 1783, sur le Tour-du-Châtel, à l'angle de la ruelle du *Guéodet*, un café auquel attenait une salle de spectacle où se donnaient les bals et redoutes, ces deux établissements construits « par souscription des familles de la ville ».

Pendant les trois mois d'hiver, des troupes de Brest, de Lorient et même de Paris jouaient l'opéra, la tragédie et la

comédie. Entre temps, une société d'amateurs quimpérois tenait l'affiche. La loge à deux places coûtait quarante-huit sous.

Un soir, dans cette salle, où des quinquets fumeux Répandaient l'odeur d'huile, et tenaient lieu de lustre,



La cathédrale au Moyen-Age avec ses éteignoirs et ses échoppes

Mademoiselle Georges, alors deux fois illustre, Etala, sous les yeux ravis des Quimpérois, Des charmes applaudis d'un parterre de Rois...

Dans le café mitoyen on jouait « le piquet, le whist et la triomphe aux cent, à douze francs la relance » et pour « éviter les parties ruineuses » le perdant devait céder sa place dès la première manche perdue. On consommait sans excès, « en été, de la bière et des sirops ; en hiver, du vin ».

Quant aux « redoutes », la meilleure société les suivait assidûment ; les mères de famille s'y rendaient, accompagnées de leurs filles et même de leurs fils, élèves du Collège, qui *proh pudor !* assistaient aux représentations théâtrales.

Ce dont Monseigneur l'Evêque n'est pas très content. Il en écrit à l'Intendant de Bretagne qui s'informe près de son Sub-délégué, lequel doit reconnaître le goût très vif des Quimpérois pour le café, le jeu, le théâtre et la danse, mais, assure-t-il : « tant que Quimper subsistera, le goût pour le jeu sera le même »... Toutefois on ne joue pas pendant les offices et il vaut mieux laisser les cartes au café que de voir les parties sourdes transformer chaque maison en tripot où la surveillance est impossible. Le théâtre ouvre à cinq heures pour fermer à dix, et les écoliers n'y sont pas admis, « le valet de ville de service à la porte sait son Quimper par cœur et sa consigne est d'écarter les écoliers ». Il est vrai que chaque redoute est suivie par 200 danseuses... Mais tout cela fait aller le commerce et rentrer les impôts...

A en croire le chevalier de Fréminville, la situation avait bien changé en 1836. La « Comédie » lui apparaît « plus semblable à une grange qu'à une salle de spectacle : allée sombre, escalier étroit et corridor à l'avenant, théâtre misérable, digne de la Rancune, de Ragotin et de Mlle de la Caverne ».

Et Frédéric Le Guyader n'embellit pas le tableau :

L'ancienne Comédie, aujourd'hui disparue,
Cachait ses murs poudreux et noirs près de la rue
Du Guéodet, s'ouvrant sur un long corridor.
Là triomphaient Grétry, Méhul et Philidor...

Aussi une salle de spectacle fut-elle prévue dans les nouveaux bâtiments de la Mairie. C'est celle que les Quimpérois ont fréquentée jusqu'à la construction du Théâtre actuel (inauguré en Février 1904), et où ils entendaient les concerts du « Fifre », les conférences d'Anatole Le Braz et les tournées Talbot.

La vieille « Comédie » fut démolie il y a une quarantaine d'années. L'ancienne génération se souvient d'y avoir dansé aux beaux jours de son printemps. Le café de la « Comédie » et la salle de danse, jetés bas pour faire place au magasin Gellion, se transportèrent au *Toul-al-Ler*, dans l'antique *Hôtel de Provence*, où s'ouvrit le *Café de France*.

Depuis 1868, l'image en bronze de Laënnec, œuvre de Le Quesne, a été élevée au milieu de la place *Saint-Corentin* grâce à une souscription de la Société des Médecins de France.

Après une vie consacrée à l'auscultation des bruits du poumon au moyen de ce stéthoscope qui est exposé sous une vitrine du Musée voisin, Laënnec, l'index en l'air, écoute avec résignation, dans sa robe vert-de-grisée, les boniments des forains et domine, de son piédestal de granit de l'Aber, les baches vertes et rouges.

Le Quesne, élève de Pradier, a laissé des œuvres marquantes dans la statuaire du XIX^e siècle. Notre *Laënnec* est classé parmi ses meilleures inspirations.

Hôtel de l'Epée

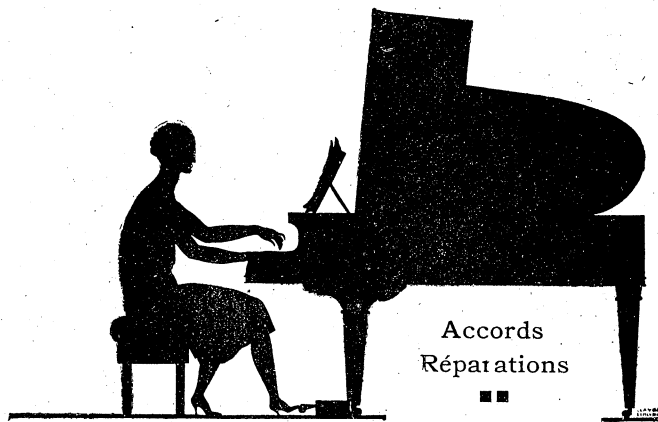


Dans le vent, par J.-J. Lemordant
(Fragment de décoration de la salle à manger)

Tél. 14



Tél. 3-65



Accords
Réparations

HERMANN WOLF

Place de la Cathédrale; QUIMPER, Tél. 69

PIANOS GAVEAU, ERARD
PHONOS - DISQUES - MUSIQUE - INSTRUMENTS

Nouvelles Galeries

Place de la Cathédrale

QUIMPER

Télé. 1-65



**Nouveautés - Ménage
Jeux - Ameublement**

Faïences - Souvenirs bretons



Fragment de décoration de la salle à manger par L. Floch

HOTEL

Lascaille

En face la Gare

QUIMPER

TOUT LE CONFORT

TÉL. 81 & 80

GRAND DÉPOT CÉRAMIQUE

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE
FAIENCES BRETONNES

MARQUE



LIGEN-BERNARD

8, RUE ELIE-FRÉRON (PRÈS LA CATHÉDRALE)



EXPÉDITIONS POUR TOUS PAYS

ENGLISH SPOKEN

TÉL. 0-83

ENTRÉE LIBRE

AMEUBLEMENTS

TENTURES

OBJETS D'ART



Maison
J. Autrou

7, Rue Toul-al-Ler
QUIMPER

DENTELLES
ET BRODERIES
DE QUIMPER

COSTUMES
ET COIFFES
DE LA RÉGION



JAOUEN

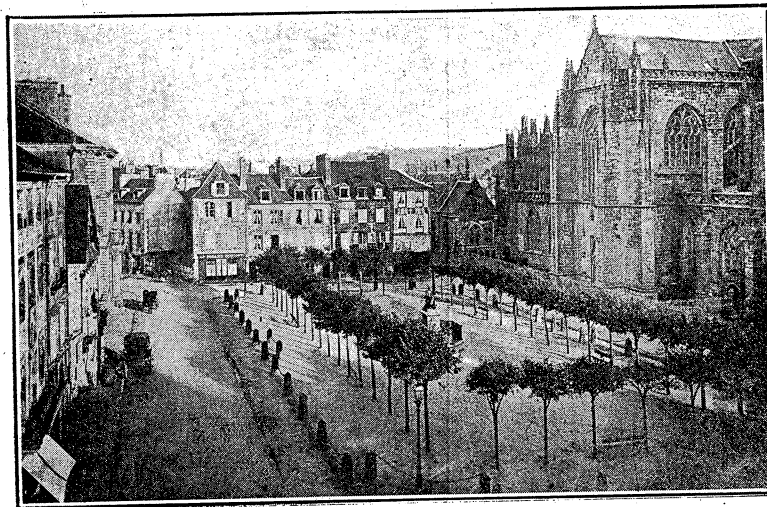
Rue du Roi-Gradlon
(près la Cathédrale)

QUIMPER

— 17 —

Sera-t-il permis de regretter le temps où cette statue apparaissait au milieu d'un cadre de tilleuls ? Leur verdure et leur ombrage atténuaient la nudité de la place.

Les arbres ne sont pas les ennemis des pierres comme le prétendait la mode d'une époque où Viollet-Le-Duc, dans son



La Place Saint Corentin en 1868

souci de dégager les cathédrales gothiques de leurs végétations adventices, les montait quelque peu, comme on le lui a reproché, « en épingles de cravate ».

Les tilleuls de la place *Saint-Corentin*, sous lesquels, aux jours de marché, s'abritaient les déballeurs, et qui formaient un quadrilatère verdoyant au milieu de la note grisonne des façades, ont été déplantés, sur l'ordre des édiles quimpérois, pour être replantés sur le *Champ de Foire*, peu après l'ouverture du Musée...

La photographie reproduite permet d'apprécier combien cet embellissement à rebours fut désastreux !

Nous ne quitterons pas le *Tour-du-Châtel* sans mentionner qu'à l'emplacement des *Nouvelles Galeries* se dressait naguère le *Café de la Liberté*, fondé vers 1830, et qui a joué son rôle dans l'histoire politique de notre petite ville.

S'il ne fallait se borner à écrire un Guide, nous aimerions rappeler pourquoi ce café devint, sous l'Empire, le rendez-vous des libéraux, par qui la Marseillaise y fut chantée certain soir, et comment, après s'être transformé en Café Chantant, il fut le théâtre, à l'époque boulangiste, de certaines scènes mouvementées...



Les piliers de la Taverne du Guéodet

PATTE-TORSÉ, FEUILLEMORTE, JEHAN DE KERBIGORNOU, OLIVIER (1)

Le Guéodet

A l'angle Nord-Ouest de la place *Saint-Corentin*, débouche la ruelle du *Guéodet*. On y accédait naguère par la porte du *Guéodet* dont l'arche de pierre et le toit d'ardoise existaient encore, il y a un demi-siècle, un peu en retrait de la maison prébendale.

Un curieux logis du xvr^e siècle arrête tout de suite le regard. Quatre piliers de pierre coupent le rez-de-chaussée. Sur ce soubassement repose, façonnée d'un chêne incorruptible, la maîtresse poutre, et, à intervalles égaux, dix solives transversales.

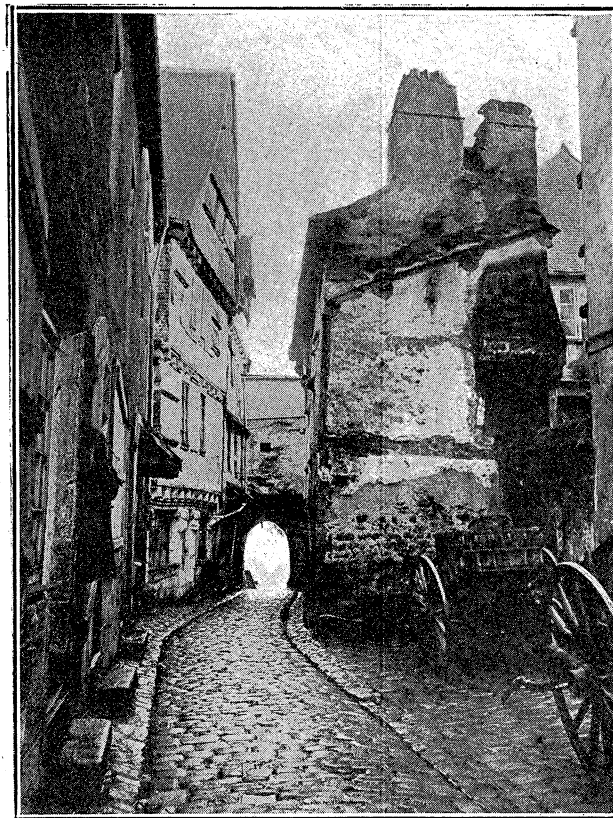
La patine de quatre siècles, imprégnant ces boiseries, en a condensé, resserré les molécules, les a comme repétrées pour en faire un alliage plus dur que le fer.

D'un ciseau jovial, le décorateur a fouillé l'entablement de granit de chaque piédroit, y découpant d'étonnantes figures.

Lorsqu'on saura que cette maison abrita, dès l'origine, la taverne en vogue du centre de la Ville Close, celle où fréquentaient les membres de la Communauté de Ville au sortir de leur Chambre du Conseil, les bourgeois cossus mêlés aux affaires, et la fine fleur de la jeunesse dorée de l'époque, on admettra sans peine que ces sculptures représentent non des visages quelconques mais, selon la mode satirique du temps, des portraits, et, dans le sens plein de la figure de rhétorique, les « piliers » mêmes de la taverne quimpéroise : « joyeux mignars et douillets gastrolâtres », gens de bien amateurs de franchises lippées, fins museaux, chevaliers de Messer Gaster, se pourléchant, la langue pendante d'un pied hors la bouche, buveurs sans soif, francs ribleurs, dépendeurs d'andouilles, bâfreurs de « roustisseryes », tapageurs nocturnes, paillards à l'avenant, et, au

milieu d'eux, le gobelet en main, la gouge à longues tresses, poule favorite de ces coqs de la paroisse.

En certaines archives de sa connaissance, l'auteur des présentes lignes a eu la bonne fortune de découvrir l'état-civil de ces dix personnages... Il conte ailleurs leur plaisante histoire (1)...



La ruelle et l'ancienne porte du Guéodet

Il ne faut pas faire un grand effort d'imagination pour revoir, dans la salle basse de ce cabaret, dont le décor a traversé sans changement un demi-millénaire, nos joyeux compagnons attablés autour de la colonne centrale qui supporte l'empoutrement, l'œil égrillard sous le toquet à plume, et la

manche à crevés balayant la table grasse « soy rigoullant » et bâfrant, à la mode de Bretagne, cervelas, andouilles et jambons, arrosés d'hydromel et de vin d'Aunis.

Le siècle qui a vu les guerres de la Ligue fut une rude époque : énergique, agitée, batailleuse, où les coups d'arquebuses, les intrigues, et les guets-apens de la guerre de partisans n'allaient pas sans force rouges bords à l'ombre de Monseigneur Pantagruel qui « engendrait les altérés comme la lune fait les catharres ».

Le mémorialiste de la Ligue en Cornouaille assure qu'on « réputait alors pour habile homme et digne de louange qui mettait son homme par terre à coups de verres et qu'il fallait faire état de tant boire que toute la compagnie ou partie demeurassent sur le carreau sans jugement, comme bêtes brutes »...

Les Bretons n'ont jamais été de ces « petitiz beuveraulx de Paris qui ne beuvent pas plus qu'un pinçon »...

Si les murs écaillés, les ais disjoints, le parfum de saumure qui flotte dans les vieux logis confits par les siècles ne sont pas pour vous effrayer, empoignez la corde lisse qui pend le long du pilier de l'escalier de bois, plus poli par le frottement des mains qu'un mât de navire par le glissement de l'anneau de drisse de la grand'voile, montez à l'étage et contemplez ces deux cheminées géantes où pourraient s'asseoir sans gêne le bonhomme Grangousier et sa femme Gargamelle, fille du Roy des Parpaillots.

Une meurtrière assez large pour loger un fauconneau commande l'accès de la cour et le débouché d'un souterrain qui, paraît-il, menait d'un côté à la chapelle de la Mère-de-Dieu en passant par la Tourbie, et de l'autre à l'Odet, sous le logis de Rohan...

Suivons jusqu'au carrefour de la rue de *Kergariou* la ruelle que le citoyen Cambry a connue « mal-propre, obscure, infecte, étroite, mal percée, où l'on ne peut marcher la nuit sans risquer de se casser la jambe ».

A l'angle Nord du carrefour se dressait « le plus ancien temple de Quimper », au dire du même Cambry qui l'a visité en 1793 et décrit amplement ses merveilles.

Certaines boiseries lui paraissent plus anciennes que « le plafond de Saint Louis à Fontainebleau », les murs sont « de la plus haute antiquité », une statue de bois représentant un chevalier porte la marque du dixième siècle.

Enfin le jubé est du « gothique le plus reculé », avec ses « bambochades » où se coudoient héros profanes de la Mythologie et personnages sacrés : Saint-Michel écrasant le mauvais ange près de Leda caressée par un cygne, Jupiter, sa foudre en main, vis-à-vis de Jésus adoré par les Rois, Hercule tuant l'hydre de Lerne en réplique à Samson renversant les colonnes du Temple...

Parmi des vitraux « du meilleur style », l'*Adoration des bergers*, datée de 1503, est « une pure merveille par sa composition et ses coloris »... « Aucun artiste en France ne pourrait en surpasser les couleurs »...

Il y a encore une roue à clochettes de quatre pieds de diamètre « rappelant les temps reculés où l'on pensait que l'ébranlement de l'air éloignait, blessait les démons vêtus de vapeurs aériennes »...

Mais la curiosité du sanctuaire est une bougie longue de près de deux mille mètres, enroulée sur un cylindre de bois, « énorme lanterne » renouvelée et remise en place une fois chaque année, au milieu de la ville en liesse, par la corporation des maîtres maçons...

En l'an de grâce 1412, la peste noire s'abattit sur Quimper, fauchant maison par maison, quartier par quartier.



LA LIMAILLE. AMATA, RICHARD JACKSON (1)
Linteau de porte sculpté. Manoir de la Forêt, près Quimper

L'effroyable calamité avait plus que décimé la population lorsque les survivants, comprenant que le fléau n'était qu'un châtimement du Ciel pour leurs débordements et impiétés, firent vœu à la Vierge du Guéodet, si elle arrêta la peste, de lui offrir, chaque année, une bougie assez longue pour faire le tour du mur de la Ville Close.

Cette bougie brûlerait à perpétuité devant son image si la Protectrice de la Cité voulait bien sauver de l'anéantissement sa bonne ville.

Serment prêté par la Communauté au nom des habitants, la Peste Noire cessa de souffler sur les Quimpérois son haleine mortelle.

Et le vœu perpétuel fut strictement respecté par les générations jusqu'à l'année de la Grande Révolution.

*Si la bougie du Guéodet
Vient jamais à s'éteindre
Aussitôt Quimper sera submergé...*

Ainsi s'exprimait le dicton populaire.

Il y avait, en effet, dans l'église même du Guéodet, un puits en communication par un canal souterrain avec l'Odet. Cette galerie suivait le tracé de la rue *Saint-François*, et c'est un fragment de sa maçonnerie que de récents travaux ont mis à jour.

Gradlon, rapporte la tradition, après la perte d'Is, s'accoutait chaque jour à la margelle de ce puits, où il croyait entendre, parmi le bourdonnement lointain de la mer, la voix de Dahut, sa fille toujours chérie.

A cette bouche d'ombre béante, il venait faire le « guet de l'Odet ».

De là le nom de l'église.

N'est-ce pas un symbole émouvant cette montée de l'Océan jusqu'au cœur de Quimper, le battement de la vague marine rendu sensible dans l'Oratoire même de la Vierge, qui est à la fois la sauvegarde de la cité et la protectrice des gens de mer ?

Et cette immense ceinture de cire, capable de nouer le corset de granit de la capitale de Cornouaille, la voyez-vous se dérouler et brûler en jetant son reflet sur la nappe du puits de Gradlon :

*Velut stella salutaris
In naufragiis amaris...*

Un antique Aveu rendu par la Communauté de Kemper-Corentin à son Evêque dit expressivement : « Vos habitants, Monseigneur, trafiquent sur la mer Océane, exposés à toutes les mâles chances du commerce, c'est pourquoi Votre Grandeur, les Ducs et Rois leur ont accordé exemption d'impôts en ce qu'ils sont voisins du Raz, passage ordinaire aux navigans et où arrivent sans cesse infortunes de mer »...

Enfin la chapelle du Guéodet reste indissolublement attachée à l'histoire de notre commune car, dès l'origine de la vie municipale, elle abrita les réunions du Corps de Ville.

Dans le campanile de son beffroi pendait la cloche communale, bénite en l'an de grâce 1312 par l'évêque Alain Morel, sous le Duc de Bretagne Jean II, cloche qui continue à sonner les heures quimpéroises sur la plateforme des tours de la cathédrale, près de Gradlon...

Après avoir entendu la messe, le Syndic et les Conseillers se réunissaient sous les combles de la chapelle du Guéodet, dans une salle domée par les ais de la charpente et dont les fenêtres dominaient l'ensemble de la Ville Close.

Un escalier tournant de 70 marches, logé dans la tourelle d'angle, menait à cette salle de délibération, qui, jusqu'à la Révolution de 1789, fut, sans interruption, le lieu de réunion de la municipalité.

L'oratoire du *Guéodet* traversa sans trop de dommages la tourmente révolutionnaire, servant de remise au matériel de défense contre l'incendie, et de cantonnement pour les détachements militaires de passage.

Stupidement, en 1816, une municipalité ignare ordonne la

démolition de « l'église privative des bourgeois au Guéodet », pour fournir les pierres nécessaires à la réparation de la Chapelle du Collège..

On brisa sans pitié les magnifiques vitraux. On jeta au feu les boiseries gothiques.

Le Comte X. de Silguy, ce grand collectionneur à qui la ville de Quimper doit son inestimable *Musée des Beaux-Arts*, fut assez généreux pour persuader à l'entrepreneur de démolitions que la Vierge ornant le porche méritait mieux que d'être brisée à coups de marteau.

Cette magnifique sculpture, qui évoque tant de souvenirs d'Histoire quimpéroise, fut portée dans le jardin de son hôtel, rue de la *Vieille-Cohue*, aujourd'hui *Laënnec*, où ses descendants la conservent pieusement.



AMATA, DOUBLE-PINTE, CHAUSSE-PERCÉE, FANCHIC (1)

L'âme charmante de la vieille église municipale s'est envolée en fumée, et la pulsation de l'Océan a cessé de venir battre au puits de Dahut que les déblais du beffroi ont comblé !...

Mais la voix du Guéodet parle encore aux Quimpérois dans l'airain de la cloche des Heures. Elle les invite à ne pas oublier leur passé.

Puissent l'entendre tous ceux que possède encore la mâle rage de détruire et qui ne sentent pas « brûler des âmes » dans la flamme qui dévore

Les débris des vieilles maisons.

(1) Voir : *Olivier ou le siège de Quimper*, par P. A. B.

Les Halles

Les cités, au Moyen Age, rassemblaient dans la même rue les marchands et les artisans appartenant à la même corporation.

A Quimper-Corentin, les gentes « saulciissières », les « chair-cuictiers » et les « lardiers » offraient le lard « ni gâté, ni corrompu, au prix fixé par la pancarte, » dans leurs échoppes de la rue du *Salé* (et non du *Sallé* — *sic* — comme l'indique avec un mépris évident de l'orthographe la plaque de la rue).

Les bouchers mettaient en vente « avec douceur et modération, des viandes saines et bien conditionnées, sans proférer aucune mauvaise parole, et se gardant bien de supposer de la vache pour du bœuf, avec poids et balances bien alivrées, sans jamais refuser de vendre à la livre ».

Ils ne pouvaient débiter, ni étaler ailleurs que dans la rue *des Etaux*, *Via Stallorum Carnium*, ou rue *des Boucheries*, dite aujourd'hui, nul ne sait pourquoi, rue de *Kergariou*. Et ils devaient avoir bien soin de mettre de côté tous les os à moelle car c'était la redevance due au Seigneur du *Cludou*, comme contre-partie de sa charge de porter Monseigneur l'Evêque de la chapelle du Pénit en l'église cathédrale, en compagnie de trois autres Seigneurs, lorsque l'Evêque nouvellement nommé faisait sa première entrée dans sa bonne ville.

Les cordonniers, bottiers, savetiers, carreleurs, bouifs et gnafs maniaient l'alène et cognait sur le « pied de biche » tout au long de la rue *Kéron*, *Via Sutorum*.

Les maréchaux-ferrants, serruriers et forgerons faisaient sonner l'enclume rue aux *Febvres*, aujourd'hui du *Chapeau-Rouge*.

Les potiers caressaient à coups de trique les rayons du « tour à vache » au faubourg de *Locmaria* et chauffaient les fours à pleines charretées de fagots coupés dans les bois de Neptune à Poulguinan.

Les cordiers, barattiers et tonneliers, tous « cacoux », portant sur l'épaule la rouelle mi-partie rouge et bleue, tournaient leurs roues, taillaient leurs douelles, surveillaient le trempage des billes de hêtre dans le bassin de *Pen-ar-Stang*, autour de la chapelle de la *Madeleine*, au seuil des maisonnettes blanches gardées par la maison rouge du bourreau.

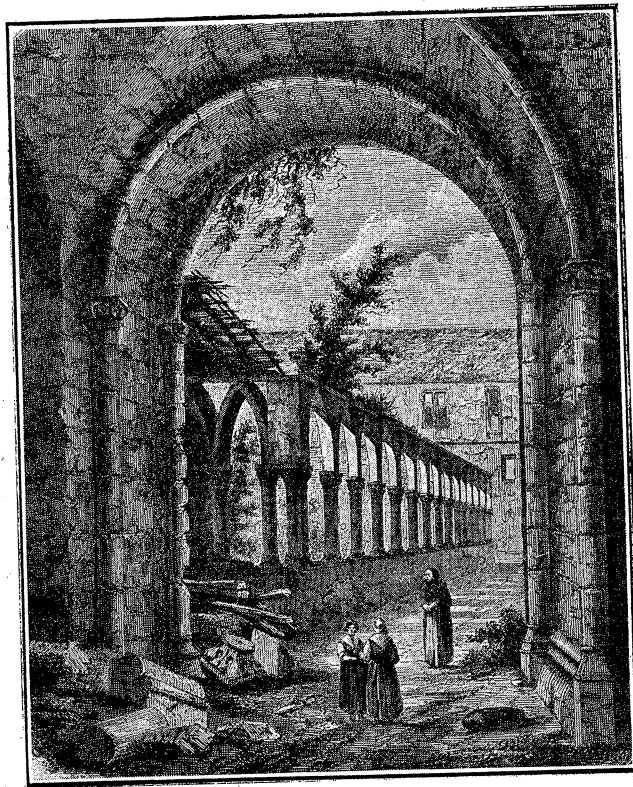
Les tanneurs et corroyeurs faisaient macérer les cuirs verts dans les douves du *Toul-al-Ler*, le « trou du cuir », alimenté par le ruisseau du *Frouit* ou *Penruic*.

Sur le *Tour-du-Châtel*, en face de la cathédrale, devant les hôtels de Silguy, de Lestulan et la taverne de la Grand'Maison, les mitrons présentaient leurs pains « tous bien cuits, bien levés, faits de bon blé, chaque miche marquée par autant de trous qu'elle pèse de livres et par une empreinte reproduisant la première lettre du nom du boulanger ».

Tout auprès, sur le parvis même de la maison de Monsieur Saint-Corentin, les poissonniers et harengères exposaient la

marée fraîche apportée au galop de Penmarc'h ou de Douarnenez par des bidets du Cap plus vites que le vent. Le clergé et la municipalité s'en plaignent avec acrimonie à Monseigneur l'Intendant de Bretagne.

Les relents de la poissonnaille, écrivent-ils, pénètrent jus-



Le cloître des Cordeliers, rue St-François

qu'au fond du chœur avec les cris, les blasphèmes et les échanges de politesse des poissardes, sans égard pour les offices chantés, sans égard pour le Saint-Sacrement lorsqu'il « entre ou sort pour être porté chez les malades... »

Les marchandes de légumes rangeaient leurs hottes sur la place *Maubert*, *Platea herbarum*, et les tas de choux, de navets, de carottes se suivaient depuis cette place jusqu'au *Tour-du-Châtel*, des deux côtés de la rue dite des *Poureaux* ou *Poireaux* qui a perdu, regrettons-le, ce nom champêtre et potager.

Les laitières alignaient leurs cruches de grès et « podèzes » autour d'une croix dite *Croix-au-lait*, sur la longère Nord-Est du *Tour-du-Châtel*, un peu en avant de la façade de la Mairie actuelle.

Non loin, au mitan de la place, les paysans entassaient les sacs à l'emplacement le moins boueux, réservé pour le marché au blé.

Les marchandes de beurre se réunissaient sur la place au *Beurre*, dite alors au *Beurre de pot*. Chaque ménage faisait, en effet, ses provisions pour la mauvaise saison pendant les mois d'été, période d'abondance et de bas prix, et conservait le beurre dans les « poudiers », potiches de grès à anses, fabriquées à Locmaria.

A l'intérieur de la Ville-Close, quelles que fussent les intempéries, les maîtresses de maison devaient donc faire la plupart de leurs emplettes sur le pavé.

Les ménagères de la *Terre-au-Duc* étaient plus favorisées, elles possédaient un Marché Couvert : la *Vieille-Cohue*, rebâtie en 1510 à l'emplacement de l'îlot de maisons qui subsiste toujours au débouché du pont *Médard*.

Cette *Vieille-Cohue* fut démolie en 1594, par ordre de la Communauté de Ville, dès l'approche de l'armée du Maréchal d'Aumont venant faire le siège de Quimper. Il importait de dégager le champ de tir des arquebusiers défenseurs du rempart.

On ne saurait blâmer cette destruction commandée par la nécessité stratégique ; mais pourquoi, depuis l'an de grâce 1594, les habitants de la *Terre-au-Duc* attendent-ils encore la reconstruction de leur Marché Couvert ?...

L'actuelle rue *Laënnec* portait précédemment le nom, haut en couleur et comme bruissant d'un brouhaha de foule, de rue de la *Vieille Cohue*. Une municipalité qui se piquait de rendre à la science moderne un hommage qualifié l'effaça pour le remplacer par celui de Laënnec. Geste malheureux ! La rue *Laënnec* n'a aucun titre à se parer du nom du grand médecin qui est né dans la rue voisine. Quimper, pour l'ébaudissement du touriste, possède aujourd'hui deux maisons natales de Laënnec, certifiées authentiques par apposition de plaques de marbre !...

Donc, vers 1845, les doléances des forains, mal abrités six mois sur douze par des bâches qui laissaient suinter l'eau de pluie sur leurs étalages, finirent par remuer le cœur de pierre de l'Ad-mi-nis-tra-tion.

On s'avisa que, depuis 1789, le *Couvent des Cordeliers*, débarrassé de ses moines, occupait dans la Ville Close un emplacement rêvé pour des Halles Centrales.

Les bâtiments conventuels remontaient au XIII^e siècle, la foi de nos pères les avait édifiés du vivant du Poverello, dans le quadrilatère enclos par le *Stéir*, l'*Odet* et les deux rues *Kéron* et *Saint-François*.

Cette communauté franciscaine était la plus ancienne de

Bretagne et l'une des plus anciennes de France. Elle avait eu pour premier bienfaiteur l'évêque Rinaud dont l'épiscopat vit jaillir de terre les assises de la cathédrale.

Pourquoi les pierres d'une église transformée en fabrique de salpêtre, puis en atelier de sabotier, ne servaient-elles pas plutôt à la construction d'un quai, à l'édification de maisons de rapport ?

Lorsque des bâtiments sont détournés de leur destination normale, il arrive un moment (comme il est facile de s'en convaincre encore aujourd'hui) où, dans l'impossibilité de procéder à l'entretien convenable des toitures et charpentes, il y a intérêt à les vendre comme bois à feu...

Ainsi en avaient décidé les frères Le Déan, acquéreurs du monastère, devenu bien national.

Il restait sans doute dans les nefs, le cloître et les cours quantité de pierres tombales marquant les sépultures des évêques, des seigneurs et de leurs nobles dames. Mais ces dalles n'auraient-elles pas leur emploi tout trouvé dans les fondations des nouveaux ouvrages ? Ainsi fut fait !...

Quimper s'est enrichi tout ensemble d'une Halle, du quai du *Stéir*, du pont *Astor*, et des trois rues : *Amiral de la Grandière*, *Astor* et des *Halles*.

C'était la première fois, depuis le roi Gradlon, que la voirie de la Ville Close subissait un remaniement...

Disons-nous quelles insignes reliques faisaient jadis des Cordeliers le but de continuel pèlerinage ? On venait de toute la Bretagne vénérer et toucher une parcelle du précieux bois de la Vraie Croix ; les cheveux et le voile de la Sainte-Vierge, enfermés dans une logette d'argent portée par des Anges soulevés d'allégresse ; le chef de Saint Thuriau ; la ceinture de jonc du Bienheureux Louis, archevêque de Toulouse, soulagement des femmes en gésine...

La place nous manque pour décrire le célèbre couvent. Allez voir au *Musée breton* le découpage en bois de M. Bodereau. C'est mieux qu'un jeu de patience : la résurrection d'un coin du vieux Quimper à jamais disparu. L'enclos des moines occupait plus d'un cinquième de la superficie de la Ville Close. Fortifications, terrasses, jardins, oratoires, nécropole, le moindre détail d'aménagement et d'architecture nous est restitué à son échelle exacte, avec la plus scrupuleuse et minutieuse exactitude, après des recherches qui ont exigé des années de documentation...

Le Cloître, dont on peut voir un fragment de reconstitution en bordure des galeries de la Sacristie de la Cathédrale, était une construction aérienne, étonnante de grâce et de légèreté, avec ses arcatures à tiers-point, ses colonnettes et leur stylobate, ses chapiteaux ornements de fleurettes en relief.

La fragile envolée des arcs ogifs avait supporté le poids de six siècles sans rien perdre de sa vénusté. Elle bravait l'éternité. La main d'un Vandale a jeté bas et dispersé ce témoignage charmant de l'art d'un autre âge.

La croix dressée dans la cour et décrite par Cambry dénotait un talent « qu'on ne soupçonnait pas aux anciens artistes de la Bretagne ».

Les fenêtres, quoique moins grandes, étaient aussi belles que celles du Creisker à Saint-Pol-de-Léon.

Elles furent achetées, ainsi que les arcades et les clefs de voûte sculptées, par un antiquaire qui les transporta à sa propriété de Trégontmap, en Ergué-Armel, dans l'intention de les utiliser. La mort le surprit, et ces vestiges du massacre des Cordeliers gisent encore pêle-mêle, envahis par les ronces et les herbes folles...

Les Halles sont construites à l'emplacement du cimetière dit de Saint-François. Ces dames de la poissonnerie, les marchandes des quatre-saisons, les épicières, charcutières et étalières qui s'activent en prodiguant de si gracieux sourires dans leurs échoppes neuves, ne se doutent peut-être pas qu'elles foulent le sol trois fois sacré ou reposèrent, des siècles durant, dans la paix du tombeau : les évêques Rainaud et Guy de Plounevez, successeurs de Saint-Corentin ; Bernard, évêque de Noyon, comte et pair de France ; Bertrand de Rosmadec qui fit construire les tours de la Cathédrale ; Alain de Lespervez, archevêque de Césarée ; Jean, vicomte du Faou, mort en Avignon ; Eude, vicomte du Faou, mort en Angleterre ; les Seigneurs de Plœuc et de Poulmic, tués à la bataille d'Auray, Hervé du Juch, mort en Espagne, et combien d'autres puissants de ce monde !...

Jusqu'à la Révolution, ce fut un honneur insigne pour les plus glorieuses familles de Cornouaille que d'avoir leur sépulture dans les chapelles et le cloître des Franciscains.

Les plus grands Seigneurs stipulaient humblement par testament que leur dépouille mortelle serait ensevelie dans la pauvre robe des frères mineurs et que si le trépas les surprenait en terre étrangère et infidèle, même au delà des mers et des océans, leur corps serait ramené aux Cordeliers de Quimper-Corentin, parce qu'ils chérissaient l'Ordre d'une indicible dilection, *supra id quod dici potest*...

A défaut des pierres tombales dont une dizaine seulement échappèrent au marteau des maçons et sont exposées aujourd'hui au Musée breton, les nécrologes et obituaires du Couvent témoignent que ces dernières volontés furent scrupuleusement obéies...

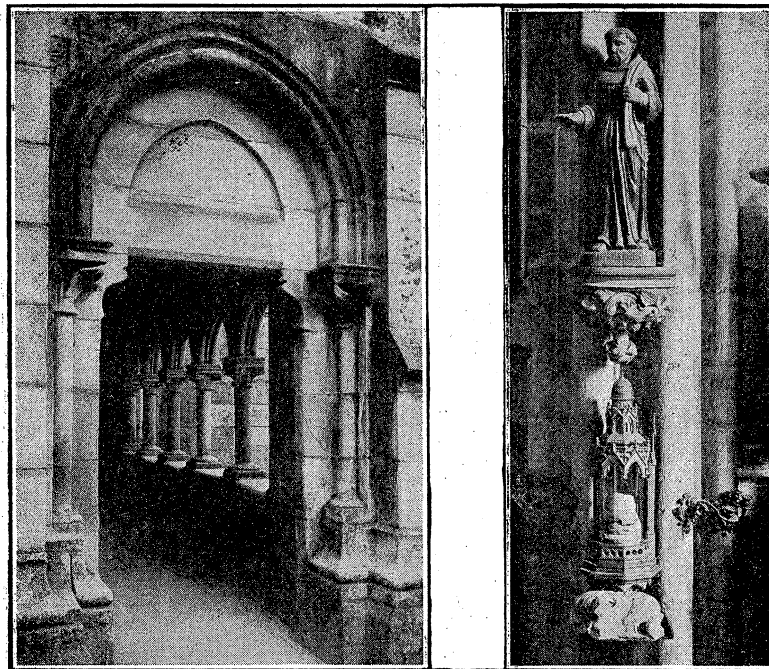
Pour ce qui est de *Santik Du*, le Petit Saint Noir, nul besoin d'en appeler aux hagiographes. La mémoire des Quimpérois est encore toute remplie des miracles du bon petit frère, honneur et gloire des Cordeliers où il vécut 33 années dans le renoncement avant de s'endormir en Dieu, l'an de grâce 1349.

Il allait toujours déchaux. De là son surnom de Discalcéat. Sous sa robe percée, confectionnée de vieux sacs cousus l'un à l'autre, se cachait un trésor d'humilité ; et sous son crâne, précieuse relique exposée à l'église cathédrale, ne prenaient leur essor que des pensées nobles et belles de dévouement et de charité.

L'an de Dieu 1349, où la grande Peste Noire fut si cruelle aux Quimpérois, ce très digne fils du séraphique Père Saint François, ne quittait, ni jour ni nuit, les pauvres grabataires de la rue Neuve, les soignant et les endormant, pardonnés.

La Camarde lui mit enfin sur la nuque sa griffe froide.

L'image de bois de *Santik Du* est toujours l'objet de la vénération publique. Les paroissiens charitables déposent à ses pieds



Reconstitution du cloître des Cordeliers

Santik Du
(Cathédrale : cour de la sacristie et chapelle absidale)

les pains qu'ils destinent aux malheureux, désirant que l'offrande aille aux plus dignes, sous le regard du Saint qui ne permettrait pas aux faux pauvres de s'en emparer...

Au reste, cette image n'est-elle pas miraculeuse puisque, le 12 Décembre 1793, lorsque le sans-culotte Dagorn l'eût juchée sur un tombereau avec les statues de bois des « pagodes » locales, pour la brûler en grande pompe sur le *Champ-de-Bataille*, elle se jeta, en cours de route, de la fatale charrette ?...

Une brave femme de la rue Saint-François, nommée Bous-

touler, cacha la statuette sous sa jupe, et, la foule passée, la porta dans sa cave où elle l'enfouit jusqu'à la fin de l'époque terroriste...

Les Cordeliers ont laissé bien d'autres souvenirs. Ne retenons que celui-ci, transmis à M. Joseph Bigot, l'architecte des Halles, par un de ses oncles maternels qui fut parmi les derniers moines. Deux manuscrits volumineux témoignent de la belle paix d'âme de ce reclus. L'un est intitulé : *De la culture des fleurs de couleurs variées* ; l'autre : *De la manière de peindre sur verre des anciens que l'on croit perdus...*

Nos Halles, durant la belle saison, sont le rendez-vous des touristes autant que des ménagères.

L'étranger ne se lasse pas d'y contempler les *borlédén* au hennin lilliputien, assises en files serrées sur les bancs de bois, le panier posé sur les genoux ; la commère chipoteuse piquant la motte de beurre de la tête d'une épingle noire et dégustant lentement d'un palais expert ; le Jean-Farine *glazik* au milieu de ses sacs de fine fleur de froment, le maraîcher *bigouden* parmi ses pyramides potagères, la *giz-Fouen* de La Forêt surveillant ses paniers de guignes et de bolosses.

Je ne sais trop si nos visiteurs trouvent ces plantureuses campagnardes « semblables à des Madones lombardes, radieuses et pacifiques, qui penchent sur leur bambino la tiédeur de leur chair heureuse » (*sic*) comme l'a écrit certain voyageur en chambre...

Mais il leur plaît assurément de voir ruisseler sur le carreau de nos Halles, comme d'une corne d'abondance inépuisable, les excellents produits de l'arrière-pays kernévot : poissons et coquillages vivants, gibiers fins, volailles grasses, viandes savoureuses.

Quimper est resté le « pays de chanoine » cher à Cambry et à Curnonsky, prince des Gastronomes. On y boit bien, on y mange mieux encore, et à bon compte... tout au moins pour vous, Messieurs nos chers hôtes Anglo-Américains...

Aux approches des vacances, ce corps d'élite que les Quimpérois ont surnommé le « Petit Génie » prend d'assaut les Halles, armé de balais et porteur de longs rouleaux de toiles peintes qui sont accrochés aux vingt-huit arcades soutenant le toit vitré.

Ici paraît l'Industrie, et là le Commerce ; plus loin l'Agriculture ; ailleurs la Science bienfaisante ; les Lettres, ces « douces consolatrices » ; enfin les Beaux-Arts...

Devant l'invasion de ces Dames symboliques aux attributs touchants ou redoutables, les belles marchandes, non sans criaileries, doivent battre en retraite avec armes et bagages et s'installer au dehors, le long des trottoirs.

Sur une estrade s'empilent des livres à couvertures rouges et tranches dorées. Enfin le grand jour des Prix est venu ! Combien de gloires en herbe ont escaladé les tréteaux avec un battement de cœur et le rouge de l'orgueil au front pour en redescendre laurées de papier vert, et serrant sous le bras un roman de Jules Verne, tandis que les cuivres de l'orphéon susurraient *Légers oiseaux !...*

Le bal de la fête patronale suit de près cette solennité scolaire. Les Halles gardent leur décoration d'allégories, d'oriflammes et de drapeaux, une joyeuse jeunesse s'y trémousse avec ardeur jusqu'au lever du jour ; et, dans le flot qui tourbillonne aux rugissements du jazz déchainé, quel charmant couple aurait le temps de songer qu'il danse sur un cimetière ?...

Le Mont Frugy

Le Mont Frugy porte sa parure sylvestre depuis la plus haute antiquité.

Jusqu'au chemin vert escaladant sa pente à hauteur de la rue Vis, il appartenait au fief de l'Evêque ; au delà de cette ligne, au fief de Mme la Prieure de Locmaria.

Les allées en lacet qui mènent jusqu'au plateau élevé de 80 mètres au-dessus de l'Odét ont été tracées en 1800.

Le terre-plein voisin de la Préfecture qui porte le nom de Plateau de la Déesse fut remblayé sur l'emplacement de la chapelle et du cimetière Sainte-Thérèse.

C'est sur cette scène de verdure que se déroulèrent les solennités révolutionnaires en l'honneur de la déesse Raison. Le chêne de la Liberté y fut planté.

Le Frugy, acheté comme bien national pendant la Révolution par le Maire Le Déan, fut offert par lui à la ville.

Rien d'aussi frais et reposant que l'ascension du Frugy d'où se découvre, peu à peu, le panorama de Quimper et de ses faubourgs, l'océan des toits dominé par le majestueux vaisseau de la cathédrale.

Le poète quimpérois Max Jacob évoque ainsi les souvenirs de ses promenades au Frugy :

*Sur le disque éclatant de l'Odét élargi,
J'aimais apercevoir entre les doigts des arbres
Les joues du grand voilier dorées par le soleil,
Tandis que sous mes pieds, s'élançant des broussailles,
Les trois mâts fins et lourds faisaient songer à Dieu...
J'écris nos deux clochers en lettres majuscules
Fleuries, enrubannées, pleines de cris d'oiseaux...
En bas l'Odét aux ponts de fer multiples
Se gargarise interminablement...*

La Terre-au-Duc

Le pont *Médard*, sur le *Stéir*, forme le trait d'union entre la ville épiscopale et la *Terre-au-Duc*.

Au temps de l'enceinte fortifiée, c'était un pont-levis protégé sur la rive droite de la rivière par une barbacane composée d'une avant-porte fermée par une herse et flanquée de tourelles défendues par une double ligne de pieux époutés.

Au Moyen Age, la rue aboutissant au pont (aujourd'hui rue du *Chapeau-Rouge*) tirait son nom : rue de la *Herse*, de la grille armée de pointes qui défendait l'approche de la porte *Médard*.

Par la suite, un pont de pierre fut construit, dont l'arche trop basse provoquait par grosses eaux l'inondation des rives en amont. La photographie reproduite le montre tel qu'il était peu avant sa démolition. La voûte maçonnée a fait place à un tablier de poutrelles métalliques.

Franchi le *Stéir*, on entrait dans la *Terre-au-Duc*, fief de Monseigneur le Duc de Bretagne.

L'ilot de constructions qui subsiste toujours entre la rivière et la place, montrait aussitôt l'autorité ducal sous la forme d'un tribunal, d'une prison, des logis des officiers et magistrats, vaste bâtiment construit sur arcades et qui dominait la *Vieille Cohue*, marché couvert du faubourg.

En amont du pont, au bord de l'étang où voisinent actuellement la *Glacière* et l'*Usine Electrique*, tournaient les roues à aubes du *Moulin-du-Duc*, où les « destreignables » du fief avaient obligation de porter leurs grains à la mouture.

Dubuisson-Aubenay décrit ainsi la place *Terre-au-Duc* en 1638 : « Assez grandette, bastie de petites maisons ornées de quelque peinture, de mesme parure et de fort bonne grâce ».

L'édilité moderne s'est préoccupée trop tard de conserver aux logis de la placette leur « mesme parure et leur bonne grâce ». Chacun a démolé et rebâti à sa convenance. Pour quelques demeures adroitement consolidées et réparées, qui bravent à nouveau les siècles sous leur visage d'antan revigoré, combien de banales maisons de rapport affligent le regard !

Une douzaine de logis en encorbellement gardent à la place *Terre-au-Duc* sa couleur xvi^e siècle.

Qui ne souhaiterait de voir reparaitre, au débouché de la rue du *Chapeau-Rouge* sur la longère N.-O., le nom charmant de place des *Laboureurs locatifs* que portait naguère ce carrefour ?

C'est là que se groupaient, le jour de la Saint-Corentin, les garçons et filles de ferme en quête de nouveaux maîtres. Devant la maison du *Croissant* (aujourd'hui magasin de M. Bloch) et le cabaret mitoyen sur lequel s'ouvrait une arcade maintenant murée, se tenaient les marchandes de *cornic*, ces gâteaux en forme de mitre, pétris spécialement pour la fête du patron de Quimper.

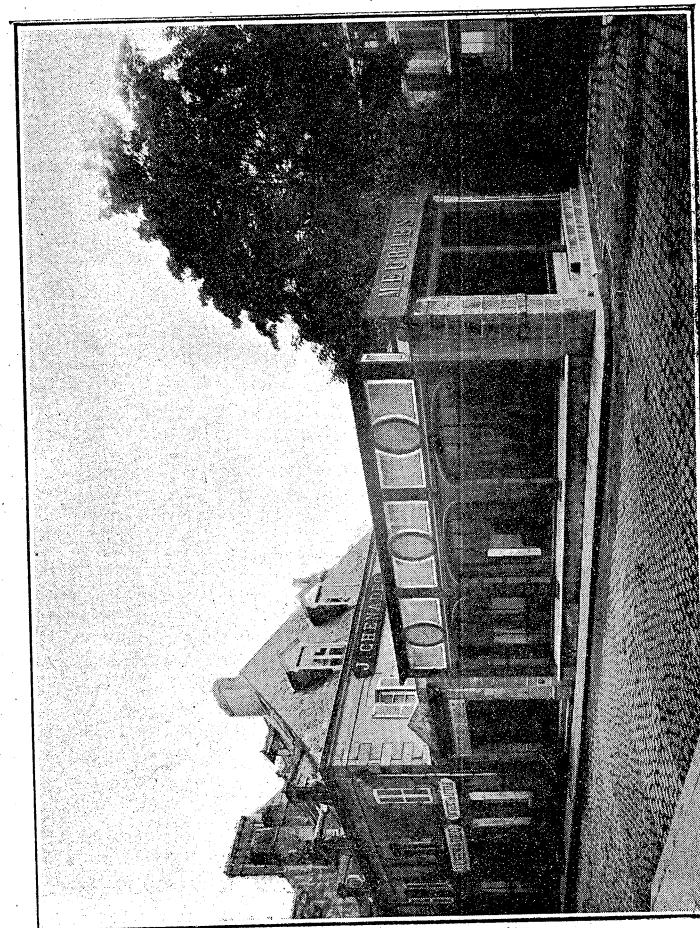
SPECIALITÉ DE
LITS FER
& CUIVRE

Literie

Chambres

Salles à Manger

Tout
l'Ameublement



Maison CHENADEC - BERNÈS, Gendre et Successeur

Touristes !

descendez l'ODET
par la

Reine de l'Odét

la plus rapide, la plus confortable, la
plus grande, la plus résistante en mer

la seule faisant des excursions maritimes
et donnant les heures exactes d'arrivée

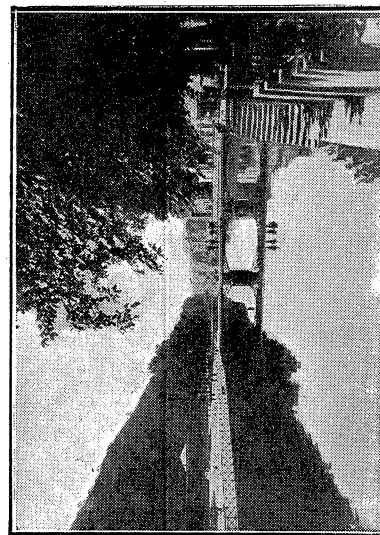
160 passagers, salon, lavabos, W.-C.



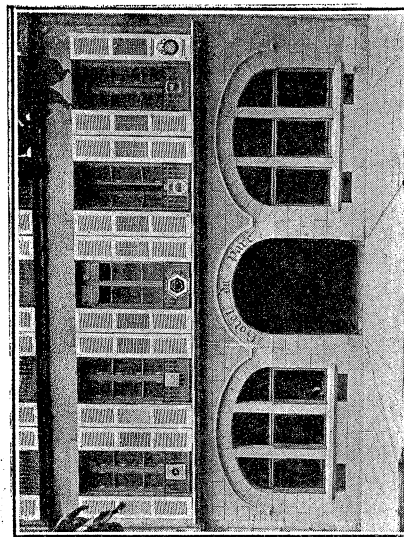
EXCURSIONS EN MER

Hôtel du Parc

Situation unique en
face le Mont Frugy



L'Odét et le Frugy vus des chambres de l'Hôtel



GRAND CONFORT

Appartements avec Bains et W.-C. privés

Restaurant de tout 1^{er} Ordre
à Prix fixe et à la Carte

Spécialité de Coquillages et Crustacés

Cave renommée — Garage — Tél. : 0-04



Meubles Modernes démontables

du
décorateur breton

P. FOUILLEN



chez

Max DRILLIEN

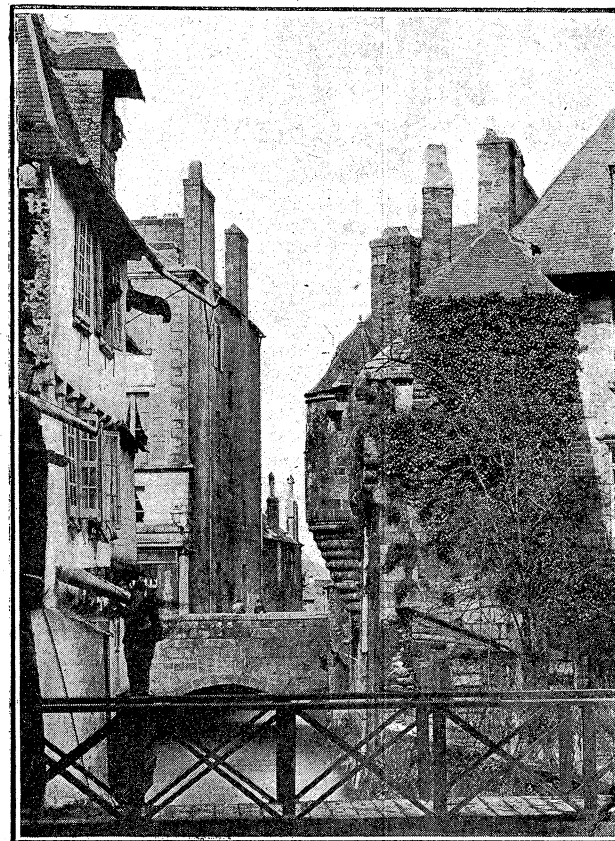
près de la poste
QUIMPER



— 33 —

On dansait au premier étage de la salle de l'auberge et sur le pavé, au son des binious ; on arrosait de cidre doux les fouaces dorées.

Comme si l'ère nouvelle dans laquelle est entrée depuis la



L'ancien pont Médard

Grande Guerre la vie rurale bretonne devait marquer l'abandon des traditions séculaires, les « laboureurs locatifs » se réunissent aujourd'hui place *Saint-Corentin*...

En 1594, les Quimpérois, fidèles à la Ligue et au duc de Mercœur, avaient travaillé tout l'été à mettre leur ville en état de résister à l'armée royale. Le Syndic et son Conseil n'hésitè-

rent pas notamment à jeter bas la *Vieille-Cohue*, le tribunal royal et la prison attenante, ce pâté de constructions pouvant permettre à l'ennemi d'avancer à couvert pour attaquer les défenses de la porte *Médard*.

Aussi, le dimanche 9 Octobre, lorsque l'armée du Béarnais, commandée par Monseigneur Jean d'Aumont, Maréchal de France, Lieutenant Général de Sa Majesté en ses pays et armée de Bretagne, après s'être emparée de Morlaix, descendit sur Quimper par Brasparts et Châteaulin, les arquebusiers de la milice urbaine de faction sur le chemin de ronde du rempart tenaient sous leur feu toute la *Terre-au-Duc*.

Le Maréchal et son Etat-Major, en reconnaissance aux avant-postes, eurent l'imprudence et la témérité de traverser la place. Le meilleur tireur de Quimper était posté dans l'échauguette du pont *Médard*. Il lâcha son arquebusade sur le Maréchal lorsque le vieux guerrier, reconnaissable à son panache de cygne et à son blanc destrier, passait au petit galop devant la maison du *Croissant*. Un brusque écart de la monture sauva la vie du cavalier. La balle d'arquebuse qui devait atteindre le défaut de l'armure à l'articulation du cou vint s'écraser un travers de doigt plus bas sur le couvre-nuque qu'elle bossela fortement..

Après la démolition de la barbacane du pont *Médard*, la rue de la *Herse* prit le nom de rue des *Febvres* (en vieux français des forgerons) dont la déformation populaire fit par la suite rue des *Orfèvres*.

C'est dans les échoppes bordant le côté gauche de la chaussée (et qui, pour la plupart, sont demeurées telles qu'au xvi^e siècle, avec leurs auvents de pierre, leurs portes incurvées, leurs cheminées massives, leur unique étage surmonté de mansardes, leurs fenêtres s'ouvrant à l'extérieur), que besognaient les « gens du marteau ».

La bruyante corporation des marteleurs de fer que protège le grand Saint Eloi, comprenait alors les arquebusiers, couteillers, éperonniers, selliers, carrossiers, maréchaux, serruriers, guesniers, coffretiers, maltiers et cloutiers.

Les membres de la « Frairie » tenaient leurs assises dans la *chapelle de Monsieur Saint Marc*, en la paroisse Saint-Mathieu, sous la présidence d'un abbé et des *maîtres*. Ce Chapitre, après avoir prié pour les défunts et les bienfaiteurs, faisait passer aux compagnons l'examen de la *maîtrise*, recevait le chef-d'œuvre et le serment du nouveau maître...

Du côté droit de la rue, presque toutes les maisons ont été reconstruites au siècle dernier et bordées d'un trottoir (un seul linteau porte la date 1740), tandis que les pignons en vis-à-vis se suivent de guingois et s'entrechevauchent, baignés par le ruisseau. On remarquera les n^{os} 5 et 17.

Qu'on ne manque pas de jeter un regard vers le milieu de la rue, à gauche, dans l'étroite venelle du *Pain-Cuit*. Ce vieux nom conserve comme un parfum de la miche dorée qui sort du four en se craquelant. On la nommait *Baranilat*, au temps du Moyen Age noir et du pain de la même couleur, ou encore

ruelle *ar fourn vraz*, du grand four, car elle menait au four ducal, sur l'emplacement duquel un boulanger du quartier a continué jusqu'à ces dernières années à pétrir et enfourner.

De même que tous les grains devaient être portés à la mouture chez le meunier de Monseigneur le Duc, seul le fournisseur ducal avait le droit de cuire la « pâte » pour les vassaux de la *Terre-au-Duc*.

Outre le droit de four, chaque habitant, bourgeois et manant, devait payer la taxe à l'Intendant de Monseigneur. Le meunier ducal prélevait, au préalable, son « droit de moult », égal au seizième du grain moulu ; toute mouture à bras restant interdite sous peine de cinquante livres d'amende et du bris de la meule clandestine. La cuisson de « pâte » à domicile entraînait les mêmes sanctions...

On remarquera le vieux logis, à main gauche, à l'entrée de la venelle. Un escalier extérieur, formé de dalles de granit, conduit à l'unique étage. Au rez-de-chaussée, s'abritait, récemment encore, en contre-bas du pavé raboteux, un cabaret connu sous le nom de *Baradoz Bihan*, le petit Paradis.

Il tirait ce nom de la *chapelle du Paradis*, qui se dressait tout près, en bordure du *cimetière Saint-Mathieu*, lequel, jusqu'à la Révolution, entourait l'église. Avec les pierres de la chapelle démolie, fut construite cette maison et quelques autres d'alentour. Sur le linteau d'une fenêtre voisine, on lit l'inscription : *Porquier et Fabre 1792*.

Reprenons la rue du *Chapeau-Rouge* (enseigne d'une hôtellerie célèbre au xvi^e siècle), et laissons, à droite, la rue de la *Providence*, anciennement rue *Vily*.

La ruelle qui mène à l'église était, jusqu'au milieu du siècle dernier, le seul passage vers la place *Saint-Mathieu*. Elle contournait le sanctuaire, d'où son nom de *Tronilis* (Tour de l'église). Elle longe, pour quelques mois encore, le sombre et rébarbatif édifice bâti en 1623 par Sébastien, Marquis de Rosmadec, Baron de Molac, Gouverneur de Quimper, pour abriter le *Couvent des Dames Ursulines* dont sa sœur Madeleine fut la première Supérieure.

Après la Révolution, ce couvent désaffecté servit de *Maison d'Arrêt*, puis d'*Hôtel des Postes*. Il attend la pioche des démolisseurs, et ses fenêtres sculptées seront transportées à Locronan pour la décoration de quelques façades de la grand'place.

C'est par le prolongement de la rue des *Orfèvres* qu'on se rendait naguère à Locronan ; le chemin, après avoir longé le mur de l'enclos des *Ursulines*, aujourd'hui *Caserne*, obliquait vers la chapelle *Saint-Marc* qu'il contournait, puis filait vers le *Moulin-Vert* (actuelle rue de Kerlérec).

Il fallait donc, pour se rendre de la rue du *Chapeau-Rouge* à la place de l'église emprunter la ruelle *Tronilis*, car c'est seulement depuis 1848 que la *route de Douarnenez* débouche dans Quimper devant l'église *Saint-Mathieu*, coupant en deux l'ancien enclos des *Ursulines*. La vieille route, par *Bellevue* et la *Terre Noire* dévalait sur la place *La Tour d'Auvergne* par la côte abrupte de *Rosmadec*.

L'ancienne église de Saint-Mathieu, édiflée au xv^e siècle à l'emplacement d'une nef romane, offrait cette curiosité d'un clocher construit sur arcades formant passage public, et possédait l'un des plus beaux vitraux de Bretagne. Cette merveille a été réajustée à la maîtresse vitre de la nouvelle construction achevée en 1896 par l'architecte dont le nom reste attaché à la plupart des constructions du Quimper moderne : M. G. Bigot.

De l'ancien édifice a également été conservée la flèche du clocher, démontée puis remontée pierre par pierre par le célèbre bâtisseur de clochers bretons, le Quimpérois M. J.-L. Le Naour.

Enfin le grand portail reproduit en partie l'ornementation du monument primitif.

Dans l'intérieur du vaisseau, de style gothique flamboyant, élancé et bien équilibré, avec ses piliers de granit à faisceaux de colonnettes rejoins par des arcs en tiers-point séparant la nef des bas-côtés, on examinera avec attention la maîtresse vitre du chevet que les spécialistes tiennent pour la production la plus achevée des peintres verriers bretons du xvr^e siècle. Chacun des dix tableaux représentant le drame de la Passion est admirable pour sa composition expressive et ses coloris délicats.

On ne manquera pas non plus d'admirer la chaire à prêcher et le monument aux morts, dûs au ciseau du grand et regretté sculpteur quimpérois Arthur Autrou, dont l'atelier a fourni, pendant un demi-siècle, les églises cornouaillaises d'œuvres qui représentent dignement l'art breton moderne. (La plus parfaite est assurément la décoration du chœur de l'église de *Beuzec-Conn...*)

La place *Saint-Mathieu* se réduisait naguère à un terre-plein exigu sur lequel empiétaient le cimetière, la chapelle du *Paradis*, un puits banal à poulie et balustrade de fer. Les arbres des *Ursulines* et des jardins avoisinants l'encadraient d'un rideau de verdure peuplé de nids.

A la belle saison, les trilles du rossignol montaient des ramures enveloppant les vieux hôtels de *Plœuc* et de *Saint-Alouarn*, et se répondaient dans un tel concert harmonieux, que le mélodieux oiseaulet avait donné son nom : rue du *Rosignol* à la voie rejoignant les deux places du faubourg (aujourd'hui, rue *Saint-Mathieu*).

La construction d'angle (magasin de Mme Floch) est le seul vestige de cet ancien décor. A l'extérieur, sa mansarde centrale en avancée sur le toit ; à l'intérieur, sa distribution : escalier de maître, vastes salons à cheminées de marbre, chambres lambrissées, escalier dérobé, en font l'un des plus remarquables logis du vieux Quimper.

Quelques pas à peine, au sortir du placître, et l'on atteint le carrefour formé par la jonction des rues *Vis*, *Laënnec* et *Saint-Mathieu*. Elles se continuaient jadis par le vieux chemin menant à *Douarnenez* et *Pont-Croix* qui escalade en ligne droite la butte de la *Terre Noire*. Une palissade de pieux et une porte défendaient le débouché de la route dans le faubourg. On appelait cet ouvrage : *barrière de Porz-Mahé*.

C'est sur ce point que le 30 Mai 1597, le bandit La Fontenelle commença l'attaque de Quimper. La vigilance des habitants ayant déjoué, le mois précédent, une tentative d'assaut nocturne par échelles, le redoutable aventurier se présenta, cette fois, en plein jour, à la tête de douze cents mauvais drôles armés jusqu'aux dents, gens de sac et de corde, lie de plusieurs nations, rebut essorillé des armées qui, depuis dix ans, guerroyaient en Bretagne, entraînés de longue main au pillage incendiaires, ivrognes, débauchés, violateurs, digne encadrement d'un chef dont le renom de cruauté et les atroces exploits avaient depuis longtemps franchi les limites du royaume, tous rodemonts et fiers-à-bras, certains de ne faire qu'une bouchée de Quimper, comme ils avaient par ruse anéanti Penmarc'h, ramenant à l'île Tristan 300 bateaux chargés à couler du produit du butin.

Déjà La Fontenelle (qui comptait un peu trop sur certaines intelligences qu'il avait dans la place), donnait carte blanche à ses malandrins pour l'égorgement des citoyens valides, après quoi ces coquins au pourpoint de cuir élimé, au chapeau à plume cassée se promettaient de contraindre au mariage les veuves ayant du bien, et de choisir les filles à leur convenance pour la ripaille.

Le ravage de Penmarc'h, deux années plus tôt, n'était qu'amusement d'enfances et de bergerettes près de la chière lie escomptée dans la capitale de Cornouaille. Il ne restait dans Douarnenez et par la campagne ni véhicule en état de rouler, ni haridelle portant collier.

Et comme si cet hétéroclite et interminable convoi ne devait pas encore suffire à entasser les réserves de la Ville Close où, depuis le début de la Ligue, à l'abri de la grosse muraille, s'emmagasinait la richesse du plat pays, La Fontenelle avait fait mettre à la voile la flottille des pêcheurs douarnenistes avec ordre de remonter l'estuaire de Bénodet jusqu'au port de Monsieur Saint-Corentin pour y charger les marchandises lourdes.

L'avant-garde, composée des chefs de bande les plus résolus, piquiers, carabins, arquebusiers, pistoliers, accourus à l'appel du maître pillard des garnisons d'Hennebont, Vannes, Pontivy et Saint-Brieuc, s'élança gaillardement à l'assaut de la *barrière de Porz-Mahé*.

Mais les miliciens de faction au *Pichéry* avaient signalé l'ennemi dès son apparition sur la hauteur de Pratanras. Les bourgeois en armes coururent aux remparts.

Toutefois, le choc fut si rude à *Porz-Mahé*, que les avant-postes, encerclés et débordés par le nombre, durent se replier en bon ordre vers l'église *Saint-Mathieu*, après avoir lâché une escopetterie nourrie qui coucha par terre la première vague des assaillants.

Par une rencontre fort heureuse pour les Quimpérois, le brave seigneur Jean Jégado de Kerollain, châtelain de Kerlot, gouverneur de Concarneau, rentrait de cette ville au même moment, accompagné de son trompette et de six cheval-légers.

Le détachement descendait la rue *Kéréon* vers l'hôtellerie du *Lion d'Or*, sur la place *Médard*, son cantonnement habituel, lorsqu'il apprend l'événement.

Jégado pique des deux, s'élance ventre à terre par le pont *Médard*, dont les hérauts de ville manœuvrent déjà les chaînes de relève. Une cinquantaine de jeunes gens se précipitent, la pique haute, derrière les cavaliers, tandis que le trompette sonne furieusement la charge. Les rues des *Orfèvres* et du *Rossignol* retentissent de la galopade, de cris, de cliquetis d'armes.

Les assaillants ont déjà dépassé l'église. Ils s'arrêtent, surpris ; s'écartent devant la charge impétueuse du peloton, et le prenant pour l'avant-garde d'un corps de cavalerie, se replient en panique vers la barrière.

Toutefois, au milieu de la place, un petit arquebusier boiteux, se sachant incapable de lutter de vitesse avec les chevaux, attend de pied ferme Kerollain, l'arme au croc, la mèche en main, et, le voyant foncer droit sur lui, enflamme l'amorce, tire à brûle-pourpoint. La balle s'écrase sur la cuirasse du Gouverneur, la décharge met le feu à son écharpe. Kerollain a le visage noirci par la poudre, mais son suivant, M. de Kersandry, d'un solide coup d'épée, traverse de part en part l'arquebusier boiteux qui tombe mort.

Cependant, La Fontenelle, inquiet, dispose en formation de combat le gros de son armée, enseignes au vent et tambours battants, près de la chapelle *Saint-Sébastien* (aujourd'hui chapelle du *Sacré-Cœur*) et fait avancer une seconde compagnie à la rescousse...

Dans cette même matinée, par un autre concours de circonstances non moins providentiel, une troupe de deux cents hommes de pied, sous le commandement du capitaine Magence, faisait étape depuis Scaër pour renforcer la garnison de la ville.

Magence, en débouchant rue *Neuve*, est informé de la bataille ; il prend le pas de course avec ses soldats, gagne *Bourlibou* par le pont de bois à pivot de *Locmaria*. La Fontenelle, vivement attaqué sur son flanc par la route de *Pont-l'Abbé* et la rue *Vis*, lâche pied. Ses coquins se débandent, battent en retraite vers *Kernisy*. L'artillerie du *Pichéry* ouvre le feu sur les fuyards qui se dispersent à travers champs et se réfugient au château de *Pratanraz*. Une centaine de malandrins blessés atteignent péniblement les chariots qui devaient ramener le formidable butin.

Quarante cadavres de brigands jonchent la *barrière de Porz-Mahé*. Du côté des bourgeois, pas un seul blessé. Les combattants regagnent triomphalement la Ville Close, poussant devant eux les bidets des argoulets démontés, chargés des belles armes et équipements des morts qu'on laisse couchés nus sur le sol jusqu'au lendemain.

La flotille de la Fontenelle touche à peine Bénodet qu'elle reçoit l'ordre de virer de bord et de reprendre le large...

C'est ainsi que le courage et la résolution d'une poignée de Quimpérois sauvèrent la population du massacre et la ville du pillage...

Le nom de Jégado de Kerollain ne mériterait-il pas l'honneur d'une inscription à l'ancienne *barrière de Porz-Mahé* ?...

Le carrefour de *Porz-Mahé* a pris, depuis la regrettable dissolution du glorieux Régiment d'infanterie quimpérois, le nom de *Place du 118^e*, juste hommage rendu par la ville au drapeau déchiqueté qui atteste aujourd'hui, au *Musée de l'Armée*, l'héroïsme breton à La Boisselle, Tahure, Verdun et à tant d'autres batailles de la guerre, où, sous l'écusson du 118^e, tombèrent pour la France soixante-dix-neuf officiers et plus de trois mille hommes de troupe (à une compagnie près, l'effectif même du régiment à la mobilisation).

Deux fois cité à l'ordre de l'Armée, le 118^e avait bien mérité la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de Guerre que lui remit, en Novembre 1918, son ancien Commandant, devenu le maréchal Pétain.

Des deux autres rues aboutissant à ce carrefour, celle de la *Vieille Cohue*, devenue en 1868 rue *Laënnec*, a gardé son calme et, en partie, son caractère de rue noble, avec ses hôtels cossus entre cour et jardin, ses clôtures verdies, et, tout au fond, la belle façade de la demeure bâtie par le nabab René Madec, à son retour des Indes. Le commerce commence à peine à se risquer vers le centre de cette voie peu passagère. Une boutique de crêperie fait l'angle de la venelle de la *Gaze* au nom mystérieux.

L'étroite ruelle qui s'amorce plus bas, à droite, non loin du débouché dans la rue *René-Madec*, menait naguère à un jardin public, dit démocratiquement *Parc de tout le monde*.

Le pertuis de décharge du barrage du *Moulin du Duc* traverse souterrainement la place *Terre-au-Duc* pour déboucher dans le *Stéir* en aval de l'hôtel René Madec. Avant d'atteindre cette construction, il coule à ciel ouvert sur une certaine longueur entre les maisons du quai du *Stéir* et de la rue *René-Madec*. Il y a là un canal rappelant d'assez loin Venise et un pont des Soupirs ignorés par plus d'un Quimpérois...

En 1792, la place *Terre-au-Duc* devint place de la *Nation*, et la rue de la *Vieille Cohue* : rue *Mably*, du nom de cet abbé philosophe, frère de Condillac, secrétaire du cardinal de Tencin, et dont la phrase célèbre : « Les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois » avait sans doute transporté d'aise le cœur des purs patriotes de *Montagne-sur-Odet*...

Quant à la rue *Vis*, il ne lui reste rien des bouges moyenâgeux qui justifiaient son nom, que la vérité historique commanderait d'orthographier comme naguère rue du *Vice*. Elle menait au *ghetto* quimpérois, quartier dit de la *Palestine*, où les Juifs faisaient le trafic de l'or et ruinaient plus d'un fils de famille, à ce que rapporte le Cartulaire de l'église cathédrale.

Le quartier de la *Palestine* s'est peuplé, depuis la guerre, de riants cottages bâtis sur le terrain de l'ancien *Jeu de Paume*...

Au débouché de la rue *Vis* sur le quai, se dressait la *chapelle Saint-Jean*, commanderie des Frères Hospitaliers de Saint-Jean-

de-Jérusalem, dits par la suite chevaliers de Malte. A la chapelle s'accolaient un Hôpital et un Auditoire de justice, car les Frères avaient les droits de Seigneurs haut-justiciers.

En face de la chapelle, la cale Saint-Jean permettait l'accostage des bateaux, et c'est seulement à partir de ce point que la *Rive de Quimper-Corentin* se revêtait d'un mur jusqu'au confluent de l'*Odét* et du *Stéir*.

La rue de la *Rive* joignait le quai à la place *Terre-au-Duc*. Elle prit par la suite le nom de rue du *Scel*, car elle aboutissait au greffe du Tribunal ducal. Le peuple en fit la rue du *Sel*, et, l'un n'allant jamais sans l'autre, baptisa venelle du *Poivre* la ruelle en équerre menant au *Parc de tout le Monde*. (La venelle du *Poivre* existe toujours à la gauche du magasin de peinture de M. Lécuyer.)

Telle était la *Terre-au-Duc*, du côté des rivières. A l'opposite, la *chapelle de Monsieur Saint-Marc* marquait sa limite en bordure du chemin de *Locronan*. La rue *Vily*, ainsi nommée des galets roulés du *Stéir* qui formaient son pavage, menait seulement aux garennes du *Cosquer*. Après l'établissement du couvent de la *Providence* — 1830 —, elle prit le nom de la nouvelle communauté.

Les rues avoisinantes, placées aujourd'hui sous le patronage des peintres *Yan d'Argent* et *Jules Noël*, la rue et la place de *Locronan* ne furent guère bordées de maisons avant cette époque.

L'antique rue *Vily* ne compte plus que deux vieux logis à rez-de-chaussée de pierre et pans de bois (n^{os} 4 et 6). A l'entrée de la venelle du *Stéir*, la porte du numéro 4 est surmontée d'un linteau décoré d'un ciboire enlacé de palmes, daté 1624. Il faut voir, les jours de marché, les vastes cours emplies de véhicules, de bestiaux et de la pittoresque cohue campagnarde accourue des parages de *Locronan*, *Plogonnec* et *Plogastel*.



La Providence

Franchissez la petite cour et le péristyle, poussez la porte de la chapelle. Au milieu du chœur, mante noire et bonnet tuyauté, une religieuse est agenouillée devant le Saint-Sacrement.

A ses pieds, sur un carreau encastré dans le plancher, — carreau taillé dans la plaque de marbre d'une commode — sont gravés ces deux noms :

*Marguerite Le Maître,
Marie-Olympe de Moëlien.*

Depuis le 21 Décembre 1843, jour et nuit, tandis qu'au seuil de cet oratoire vient expirer la rumeur de la ville et le bourdonnement du monde agité, une religieuse prie, dans le silence, dans le recueillement, dans la paix de son cœur, une innocente fait amende honorable pour les coupables qui, à cette heure-même, sacrifient au Mal...

Et lorsque sa station prend fin, une autre sainte femme la remplace, sans que jamais la prière ne cesse de monter devant l'autel, comme un encens ravivé à chaque minute, dans la suite des jours et des nuits, et d'une génération à la suivante.

Telle est la règle de l'*Institut de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement*...

En 1821, une pauvre domestique, âgée d'une trentaine d'années, se présentait au *Sacré-Cœur* de Quimper et demandait son admission en qualité de sœur converse.

Sa maigreur, ses yeux fiévreux, son teint maladif, l'essoufflement d'un asthme dont elle avoua souffrir depuis l'adolescence, ne la recommandaient guère pour un emploi exigeant de la résistance physique.

La requête de Marguerite Le Maître fut repoussée. Dans son désarroi, la malheureuse fille vint implorer conseil de l'abbé François Langrez qui était alors, à Quimper, la providence des malheureux, et que la vénération populaire entourait d'une auréole de sainteté.

Lorsque ce prêtre qui, depuis son entrée dans les ordres, s'était voué à la prédication et au soulagement des malheureux, faisait sa tournée charitable dans les quartiers pauvres, les enfants, comme traversés par le rayonnement de bonté qui s'échappait de cette figure angélique, s'agenouillaient sur son passage.

A plusieurs reprises, l'abbé Langrez avait recueilli, pour les confier à des membres de la *Congrégation des Enfants de Marie*, de malheureuses fillettes orphelines ou abandonnées.

Celui que les Quimpérois surnommaient le « Père des Pauvres » songeait précisément à faire appel à la charité des fidèles pour rassembler l'argent nécessaire à la location de quelque maisonnette de banlieue destinée à abriter ces enfants, lorsqu'il reçut la visite de Marguerite Le Maître.

La postulante rebutée accepta de prendre soin des orphelines, pupilles de l'abbé Langrez.

Ainsi fut posée la première pierre de l'Orphelinat connu aujourd'hui sous le nom de la *Providence*. Grâce aux générosités de Mlles de Moëlien, de Boisguéhéneuc, Dufeigna de Keranforêt, de Kerincuff, Vio, etc., l'œuvre fut bientôt en état d'arracher aux dangers de la rue, les petites Quimpéroises, orphelines, délaissées, sans soutien.

Par de touchantes lettres, l'abbé J.-M. de Lamennais encourage son ami Langrez à persévérer dans sa tentative.

L'étroite chambre, à la fois atelier, cuisine, parloir et chapelle, où une demi-douzaine de fillettes travaillaient autour de Marguerite, sur un banc de bois formant le carré, vit s'accomplir des miracles d'application et de dévouement...

Un jour que les aumônes manquaient, l'enfant chargée de préparer le souper vint avertir Marguerite qu'il ne restait plus dans l'armoire qu'une poignée de farine.

— Faites-la cuire, dit la bonne servante qui servait de mère à ces abandonnées ; chaque enfant aura bien une cuillerée de bouillie à ajouter à son pain...

À la cuisson, la poignée de farine augmenta de telle sorte que, non seulement toutes les enfants furent rassasiées, mais qu'elles ne purent, malgré leur bel appétit, finir le plat...

Huit ans plus tard, le « Père des Pauvres », grâce à de généreuses subventions, se rendait acquéreur du *Manoir de l'En-vivan*, bâti entre la route de Locronan et le cours du Stéir, sur le terrain où se dressent les bâtiments actuels de la *Providence*.

L'humble communauté, à son début, mena la vie rustique des campagnards d'alentour. Les enfants se délassaient des travaux d'aiguille à la basse-cour et aux étables.

Marguerite Le Maître, fille de paysans, s'était remise avec entrain aux travaux champêtres. Sa santé ne tarda pas à s'en trouver améliorée...

D'année en année, la prospérité croissante du domaine permit d'augmenter le nombre des enfants recueillies. Avec émotion, le dimanche, les habitants du quartier Saint-Mathieu voyaient défiler dans leurs rues pour se rendre à l'église, se tenant deux à deux par la main, les petites orphelines, bien accoutrées, de bonne mine et l'air heureux.

Spontanément, de jeunes ouvrières quimpéroises, touchées par le dévouement de Marguerite, lui offrirent de partager son fardeau.

Ainsi Reine Coadou, à dix-huit ans, deux fois reine par son nom et par sa beauté, la « Perle de la jeunesse quimpéroise », renonçait au monde et à ses plaisirs pour se consacrer à ses petites sœurs en pauvreté. Ainsi Eugénie M..., merveille de dévouement et d'activité. Ainsi Mlle Olympe de Moëlien elle-même, l'ancienne maîtresse de Marguerite...

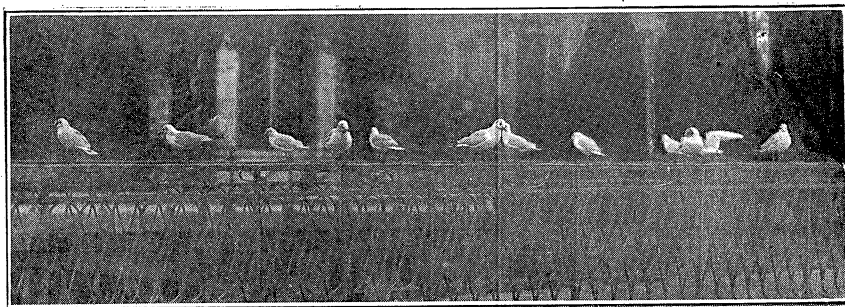
Dans un pur élan d'abnégation, cette demoiselle de grande famille se mit sous l'obédience de sa domestique de jadis, et fit abandon de sa fortune à l'œuvre.

Le menu peuple des petites villes aime les appellations qui

font image. Quimper baptisa les premières adeptes de Marguerite : « les bonnes filles de la Providence ».

Par esprit de renoncement, chacune de ces « bonnes filles » avait tenu à revêtir le costume habituel de Marguerite : bandeau sur le front, symbole de l'aveugle soumission à la règle ; robe de molleton, unie et droite, nouée de deux cordes, en souvenir des liens du Christ ; châle de serge et tablier noir ; pelisse taillée comme dans un sac, sans pli ni garniture ; enfin, à même la chair, une ceinture de crin rude.

La naissante congrégation servait les trois dames qui ont nom Pauvreté, Chasteté et Obéissance avec une telle ferveur ; de quatre heures du matin à dix heures du soir, les « bonnes



filles de la Providence » besognaient avec une telle alacrité, passant des plus pénibles travaux de la terre aux exercices de piété ; que, vers la fin de l'année 1829, l'abbé Langrez leur accorda cette récompense : une chapelle dans l'Orphelinat.

En 1830, les enfants recueillies sont au nombre de 45. En 1833, Mlle Olympe de Moëlien succède à Marguerite Le Maître comme supérieure, économé, sacristine, infirmière et maîtresse des fillettes ; et ces titres cumulés ne l'empêchent nullement de mener les vaches aux champs et à l'abreuvoir par la grand'route de Locronan.

En 1835, est fixée la règle de la communauté qui compte 7 novices et 3 postulantes. La mère Olympe, après avoir consacré toute sa dot à la construction de la chapelle et des nouveaux bâtiments, remercie ses petites sœurs d'avoir bien voulu l'accueillir dans leurs rangs sans trousseau...

« Dans quelques années, leur dit-elle, la maison sera peut-être, grâce à Dieu, aidée par de bons riches. Nous pourrions alors avoir plus d'enfants, mais nous ne vivrions pas moins pauvrement »...

En 1851, l'abbé Langrez fait l'acquisition d'une maisonnette à Brest-Recouvrance et y fonde une annexe de la *Providence* de Quimper.

Cinq ans plus tard, le développement de cette institution exige son transfert à *Coat-ar-Guéven*, près Brest, où la communauté est toujours installée et abrite 110 enfants.

Marguerite Le Maître, malgré sa santé chancelante et la rude discipline conventuelle, vécut jusqu'à l'âge de 45 ans.

En 1843, six ans après sa mort, la mère Olympe suivait dans la tombe son ancienne domestique.

Les restes mortels des deux fondatrices de la *Providence* furent réunis sous la même dalle, au milieu du chœur, en face de l'autel.

Enfin, le « Père des Pauvres », le charitable abbé Langrez, s'éteignit en paix à 75 ans, le 9 Avril 1862, sous le toit qui abritait 150 orphelines, et ses dernières paroles furent pour recommander à la charité des Quimpérois et à leur zèle « la petite bonne œuvre qu'il avait plu à la divine Miséricorde de lui confier »...

Puisse cet appel qu'il adressait alors à ses compatriotes, et qui, plus que jamais mérite d'être entendu, toucher quelque privilégié de la fortune, accessible aux sentiments généreux. Son obole aidera à vivre et à prospérer une entreprise charitable, hautement utile et d'initiative bien locale.

L'œuvre de Mlle de Moëlien, de Marguerite Le Maître et de l'abbé Langrez a été continuée depuis un siècle, sans défaillance, malgré parfois de grandes difficultés, par la *Congrégation des Sœurs de l'Adoration Perpétuelle*.

Ces « mères d'enfants abandonnées » les aiment et les élèvent jusqu'à leur majorité, dans l'amour du bien, les instruisent, apprennent à chacune de leurs orphelines un état, leur donnent le goût de l'ordre et du travail...

Le hasard d'une promenade nous fit rencontrer naguère, au fond d'une campagne, deux petites sœurs de la *Providence*, à la porte d'une ferme où elles venaient quêter pour leurs enfants.

On sait les traditions d'hospitalité, de générosité du paysan bas-breton. Le geste de bon accueil, à la vue des mantes noires, s'accompagna d'une nuance de respect bien touchante, et dans cette salle où la nombreuse famille paysanne se groupait autour de la table servie, les places d'honneur furent réservées aux deux disciples de Marguerite Le Maître, la « servante au grand cœur » dont nul n'ignorait l'histoire et les mérites.

Le Mez-Minihy, banlieue des cloîtres

Au delà de la *Terre-au-Duc*, commençait le *Mez-Minihy*.

On nommait *Minihy* ou terre d'asile, au Moyen Age, certains territoires délimités par d'antiques traditions et sanctifiés par le séjour de pieux personnages. Ceux-ci, souvent, y avaient leur tombeau, et leur souvenir était commémoré par un oratoire ou une chapelle.

Sur ces domaines bénis, les plus grands criminels pouvaient se mettre à l'abri de la poursuite des gens de Justice et de la vengeance des parents de leur victime. Le Saint leur garantissait protection et sûreté, exigeant seulement en retour que le coupable fit dure pénitence dans sa maison de prière.

Les âmes charitables d'alentour apportaient leurs offrandes au reclus qui se construisait une cabane de branches et de boue, élevait une vache ou une chèvre pour sa subsistance.

Les *Minihy* pullulaient par toute la Bretagne. Il fallut une Bulle du Pape Nicolas V pour en restreindre l'abus ; et le roi François I^{er}, par une Ordonnance rendue à Villers-Cotterets en 1539, décida que le droit d'asile ne pourrait plus être opposé à un décret de prise de corps.

Le *Minihy* de saint Corentin s'étendait au revers des collines cernant la ville entre les anciennes routes de Locronan et de Pont-l'Abbé. Il commençait à la butte de Marc, *Créac'h-Marc* que couronne le manoir du même nom, dit maintenant *Kernisy* (contraction de *Kerminihy*).

Une allée plantée gravit l'escarpement coupé par la ligne du chemin de fer de Quimper à Pont-l'Abbé. Elle rejoint sur le plateau l'ancien chemin de Douarnenez qui fut primitivement la voie joignant la ville de saint Corentin à la capitale de Gradlon. C'est pourquoi a été gardé à ce roidillon le nom de rue *Ker-Is*.

Habité au xvi^e siècle par le Sénéchal Guillaume Le Baud, qui fit assez piètre figure lors de la prise de Quimper par le Maréchal d'Aumont, *Kernisy* servit pendant la Révolution de prison aux femmes qualifiées « calotinocrates » par le Comité de Surveillance.

Kernisy fut acheté, en 1838, par la mère Thérèse pour y établir une succursale de la maison d'éducation et de redressement moral des jeunes filles qu'elle venait de fonder à Laval sous le nom d'*Œuvre de la Miséricorde*.

Depuis près d'un siècle, l'établissement de *Kernisy* poursuit avec zèle cette même tâche.

Au bas de la côte, veille la *chapelle Saint-Marc*, en arrière de laquelle fut aménagé, à la Révolution, le nouveau cimetière du quartier Saint-Mathieu, primitivement situé autour de l'église paroissiale.

Dans le mur de cette chapelle est encastrée la pierre tom-

bale du seigneur Marc, ou peut-être du roi Marc, dont l'inscription, gravée en caractères gothiques du xv^e siècle, se déchiffre assez facilement :

*Marc fut du siècle comme vous,
Priez pour lui, pensez de vous !*

A peu de distance, dans le cimetière (rangée 6, tombe 3), on peut lire sur une dalle de granit, au-dessous d'un calice surmonté d'une hostie : *Ci-gît Y.-M. Audrein, évêque du Finistère, décédé le 19 Novembre 1800. Priez pour lui.*

Une mitre, une crosse et une croix pastorale sont sculptées à la suite de cette inscription.

C'est la tombe de l'évêque constitutionnel de Montagne-sur-Odet assassiné, le 28 Brumaire An IX, par un parti de Chouans.

La diligence de Quimper à Brest par Châteaulin dans laquelle avaient pris place Audrein et quatre autres voyageurs venait de quitter le faubourg de Kerfeunteun et descendait la côte Saint-Hervé, sur l'ancienne route de Châteaulin. Il était près de minuit. Un coup de feu partit d'un groupe de douze paysans embusqués au bord de la route : *Brise-Barrière, Sans-Quartier, La Grandeur* et autres. Le postillon arrêta les chevaux. L'évêque, reconnu à la lueur du fanal du véhicule, fut empoigné par le collet de sa redingote et traîné sur la route.

— Je te reconnais, Audrein le louche, crie le bandit Lecat, il y a longtemps que je te cherche ; tu as voté trois fois la mort du Roi sous trois noms différents, tu vas mourir !

Michel et *La Grandeur* tirent, chacun, un coup de feu. Les deux balles traversent la poitrine. Audrein tombe à la renverse et expire.

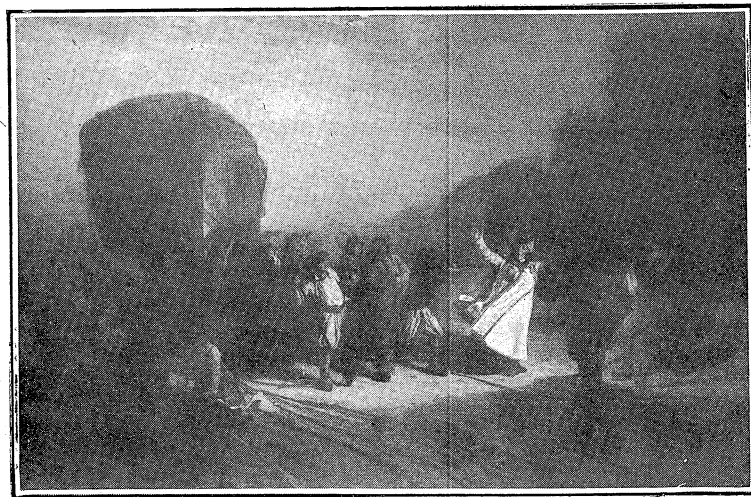
C'est le sujet du célèbre tableau de Berteaux au Musée, un peu romantisé toutefois, car l'évêque voyageait en redingote noire, bas et gilet violets, chapeau à haute cuve, et ne tenait pas en main sa crosse mais seulement une canne à pomme dorée. Sa mitre et ses ornements sacerdotaux étaient enfermés dans sa valise avec une liasse de treize discours et sermons manuscrits...

Une tradition encore en usage à Quimper (et qui se pratique en diverses régions bretonnes sur la sépulture des victimes de mort violente) veut que les mères portent sur la tombe de l'évêque assassiné leurs enfants en retard pour parler ou pour marcher. La mère fait trois fois le tour de la dalle funéraire, son nourrisson au bras, puis elle l'assied sur la pierre et récite ses prières. Ce rite se renouvelle pendant neuf jours consécutifs...

Le cimetière Saint-Marc est bordé par l'ancien chemin de Lanvéoc, suivi jusqu'au milieu du siècle dernier par la diligence qui menait de Quimper à Brest par Locronan. C'est aujourd'hui la rue de *Kerlêrec*, en souvenir du grand Quimpérois, marin illustre, qui gouverna la Louisiane de 1753 à 1763. Kerlêrec donna le plus bel essor à cette vaste possession que Napoléon, un demi-siècle plus tard, devait vendre aux Etats-Unis 80 millions de francs...

A la porte du cimetière Saint-Marc se tenait, jusqu'à ces dernières années, le curieux *Pardon aux mouches*.

Dans la soirée du 25 Avril, fête de saint Marc, jeunes gens et jeunes filles se rassemblaient autour des éventaires de marchandes de bonbons, s'offraient des « limas », puis entraient à la chapelle faire leurs dévotions. On se promenait ensuite, par petits groupes, dans la foule qui couvrait le carrefour. Dès que s'épaississait le crépuscule, le grand jeu pour les garçons était de piquer les filles avec une pointe d'épingle ou une feuille de houx.



Assassinat de l'Evêque Audrein

(Tableau de BERTEAUX au Musée de Silguy)

Les dancings offrent, sans doute, à la jeunesse une distraction mieux à son goût, car elle a délaissé le *Pardon aux mouches*, abandonnant une tradition qui remontait au plus lointain Moyen Age.

Tout se transforme. Le ravin de Saint-Marc a vu, depuis la guerre, surgir un quartier neuf dont les rues : *Dardanelles, Yser, Salonique*, rappellent l'immensité du champ de bataille et le rôle glorieux joué par les Bretons dans les plus rudes combats.

Aujourd'hui tout parle gloire militaire dans ce paisible quartier qui fut, pendant deux siècles, la banlieue des cloîtres.

Quittons la rue Saint-Marc pour gagner la place *La Tour d'Auvergne* par la rue *Ducouëdic*. Le courageux marin fit ses

études au Collège des Jésuites de Quimper. Qui ne connaît la rencontre, le 7 Octobre 1779, au large d'Ouessant, de la frégate *La Surveillante* et du vaisseau anglais *Le Québec* que Duclouët fit sauter après une lutte acharnée ? *La Surveillante*, criblée de boulets, dématée, rasée comme un ponton, ramena à Brest Duclouët si gravement blessé qu'il mourut quelques jours plus tard. Le grand tableau de A. Dawant, au Musée, montre un épisode de cette glorieuse journée.

Nous voici sur la place *La Tour d'Auvergne* que les anciens plans dénomment le « vague » du *Mez-Minihy*.

Le Premier Grenadier des Armées de la République, engagé à 57 ans pour remplacer le fils d'un ami, tombe frappé à mort sur le champ de bataille d'Oberhausen et expire dans les bras de la France éplorée.

Tel est le sujet du groupe en bronze, œuvre d'Hector Lemaire, inauguré en 1908.

Une double rangée de platanes, un quinconce de tilleuls, l'Evêché, le Lycée de filles, la Gendarmerie, la Caserne d'infanterie, quelques logis bourgeois font à ce groupe martial un encadrement paisible.

Des canons pris à l'ennemi pendant la Grande Guerre, et tout rongés de rouille, s'efforcent vainement de donner à la place un semblant d'aspect belliqueux.

Malgré ce déploiement d'engins guerriers, le *Mez-Minihy* apparaît encore, à qui sait entendre le langage des vieilles pierres, ce qu'il fut jadis : la banlieue des cloîtres.

Ces écoles, ces casernes sont d'anciens couvents ; et la place *La Tour d'Auvergne* garde de son passé monastique comme un air de béguinage que souligne encore, depuis la Séparation, la présence en ce faubourg de l'Evêché de Quimper et de Léon.

Depuis la fondation de Quimper, la longue suite des Evêques avait toujours exercé son ministère dans le palais attenant à l'église cathédrale.

En émigrant au *Mez-Minihy*, les successeurs de saint Corentin foulent encore le sol de « l'asile » sanctifié par le fondateur de Quimper...

Au lendemain des Guerres de Religion, qui semèrent en Bretagne tant de ruines, de vices et d'ignorance, le pays pacifié par le bon Roi Henri sentit le besoin de relever un moral abaissé par vingt années de luttes fratricides, l'appel aux armées étrangères, les excès de toutes sortes.

De là, cette floraison de communautés jaillissant du terroir quimpérois, au début du XVII^e siècle, sous l'épiscopat de Mgr du Liscouët, de Mgr Le Prestre de Lézonnet, de Mgr du Louët.

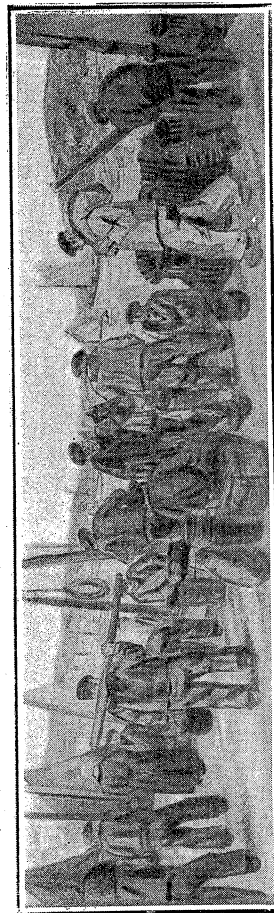
A la lisière de la *Terre-au-Duc*, les calmes ombrages du *Mez-Minihy* offrent tout naturellement leur retraite aux bâtisseurs de cloîtres.

Cinq ordres religieux s'y installent successivement.

Les *Capucins* édifient leur monastère en 1613, les *Ursulines* en 1623, les *Cordelières* en 1633, les *Cisterciennes* en 1668, les *Dames de la Retraite* en 1678.

GRAND HOTEL MODERNE

(en face la Gare)



Fragment de décoration de la Salle du Café par Pierre de Belay

Toutes Chambres avec Toilettes ou Bains, Eau courante chaude
et froide, Chauffage central, Téléphone dans chaque Chambre
Grand Garage. Téléphone 4-71

Vêtements S^t-RÉMY

24, Rue du Parc
QUIMPER
(sur le Quai)



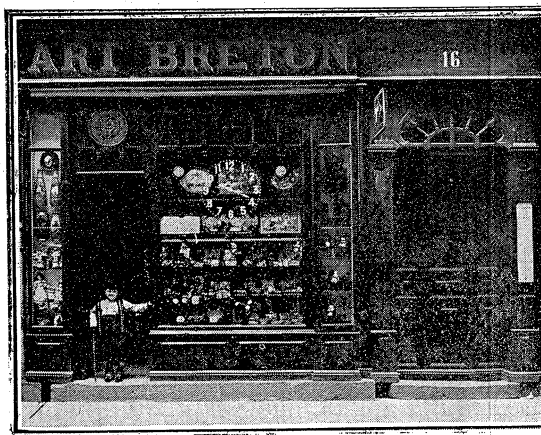
Tous Vêtements
pour
Sport
Ville
Campagne

prêts à porter et sur mesure

Hommes
Dames
Enfants

Chemiserie - Bonneterie

English Spoken



Art Breton

P. LOUBATIÉ
16, Rue du Parc
QUIMPER



BOIS PYROGRAVÉS de P. Fouillen
BOIS SCULPTÉS de J. Bouguennec

Petits Meubles Bretons - Poupées Bretonnes

TOUS NOS ARTICLES SONT FABRIQUÉS A QUIMPER

Hôtel-Restaurant J. Coïc

18, Rue Saint-Mathieu
QUIMPER -- Tél. 3-80

Garage

....

Cuisine
soignée

....

Tout le confort
moderne

....

Eau courante
chaude
et froide

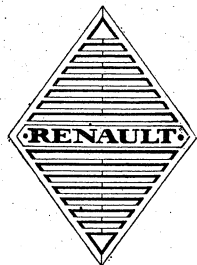
....

Salles de bains



RENAULT

Voitures
de Tourisme
de
tous
Modèles



Camions
de toutes forces,
400 kgs
charge utile
à 12 tonnes

GARAGE DE L'ODET

PILLARD & NARGEOT
QUIMPER - Tél. 1-08

MACHINES A ÉCRIRE & A CALCULER

Vente - Echange - Location
Réparations de toutes Marques

AGENCE DE REMINGTON

Marcel Battais

Mécanicien Spécialiste

10, quai Rohan, LORIENT

Fournitures générales pour Machines à écrire et
Duplicateurs, Meubles de bureau, Classeurs métal
Réparations sur place

Cours Remington : M^{me} MASSICOT, 46, quai de
l'Odét, Quimper - Tél. 5-07

- 49 -

L'angle de la bifurcation des chemins de Pont-l'Abbé et de Pont-Croix délimite le domaine des *Capucins*, dont les bâtiments monastiques entourent la vieille *chapelle de Saint-Sébastien*, bâtie au xvi^e siècle et qui sera reconstruite deux fois sans perdre son vieux nom de *chapel ar Capucined* que lui donnent encore les paysans d'alentour.

Vendu comme bien national, le Couvent est offert par son



Notre-Dame du Guéodet, Beata Maria de Civitate
(Jardin de l'Hôtel de Silguy)

acquéreur, sous le Premier Empire, aux *Dames Visitandines*, que remplacent, sous la Restauration, les *Dames du Sacré-Cœur*. Celles-ci dirigeront, de 1817 à 1904, la célèbre maison d'enseignement à laquelle a été substitué le *Lycée Brizeux*...

De l'autre côté de la rue de *Rosmadec*, le domaine des *Sœurs Cordelières du Tiers-Ordre de Saint-François* s'étendait, par la combe de Saint-Marc, jusqu'à la ligne suivie par la rue *Ducouëdic*, clôture mitoyenne le séparant des *Ursulines*.

Cette vaste propriété avait été donnée, en 1650, à la Communauté par le père de la Supérieure : M. Fouquet de Chaslain, président au Parlement de Bretagne, commandant de Quimper et de Concarneau.

Les *Cordelières*, dites encore *Religieuses de Sainte-Elisabeth* et *Franciscaines Urbanistes*, demeurèrent un siècle à Quimper. Une Ordonnance Royale de 1742 prononça la dissolution de leur Ordre. Les Jésuites occupèrent par la suite leur maison, puis l'Evêché...

Après les célèbres missions de Dom Michel Le Nobletz et du Père Maunoir, cinq *Maisons de Retraite* pour femmes s'étaient successivement créées en Bretagne : à Vannes d'abord, en 1674 (fondatrice Mlle de Francheville) ; puis à Rennes, en 1678 (Mme Budes de Guébriant) ; et, la même année, à Quimper (Mlle de Kerméno).

Ces *Maisons de Retraite*, au moins à l'origine, ne groupèrent que des filles de grande famille (six à Quimper, dix à Vannes), prononçant seulement les vœux simples, à l'exclusion du vœu de pauvreté, et gardant la disposition de leur dot et pension.

C'est ainsi qu'à Quimper, Victoire Conen de Saint-Luc, Mlles de Kerderf et de Lestrédiagat faisaient bâtir, en 1678, sur la longère Est du *Mez-Minihy*, l'immeuble occupé actuellement par la *Gendarmerie*.

Ces Dames en furent expulsées, le 9 Juillet 1791, pour refus de prêter serment à la Constitution.

Elles se réfugièrent chez les *Bénédictines du Calvaire*, au Couvent voisin de la *Palue* (devenu par la suite, *Séminaire*, puis *Caserne d'infanterie*), où Victoire Conen de Saint-Luc occupait ses loisirs forcés à peindre ou broder de petites images du Sacré-Cœur.

Un jour, le docteur quimpérois Laroque-Trémaria, étant venu soigner une malade dans la maison, Victoire lui offrit une de ces images. Le docteur, en la serrant dans son portefeuille, se permit d'en solliciter une semblable pour son frère, officier de marine à Lorient.

La lettre contenant l'insigne fut ouverte par le Cabinet Noir.

Il n'en fallut pas plus à l'Accusateur public Fouquier-Tinville pour faire guillotiner les frères Laroque-Trémaria et inculper à la famille de Saint-Luc de complot contre la sûreté de l'Etat.

Après une longue détention aux prisons de Carhaix et de Quimper, Victoire et ses parents furent transférés à la Conciergerie.

Le 19 Juillet 1794, Fouquier-Tinville lisait au Jury du Tribunal Révolutionnaire (près duquel, on le sait, avaient été supprimés la défense et les témoins, et qui ne prononçait qu'une peine : la mort), l'acte d'accusation auquel est resté épinglé la pièce à conviction, origine des poursuites : petit carré d'étoffe blanche, encadré d'un galon de laine grise, cousu sur un rectangle d'étoffe violette.

Le Sacré-Cœur y est brodé en soie rouge, au-dessous d'une croix de couleur marron, dans le cercle d'une couronne d'épines. Deux gouttes de sang coulent de la plaie ouverte, et des flammes jaillissent autour du fût de la croix.

Convaincus d'avoir « secondé la révolte des brigands de la Vendée et distribué des signes de ralliement aux révoltés, le

nommé Saint-Luc, père, âgé de 75 ans, ex-noble ; sa femme et sa fille » furent guillotines le même jour, et leurs corps jetés à la fosse commune dans une carrière de sable de Picpus avec les soixante autres guillotines de la même charrette.

Au pied de l'échafaud, Victoire ayant demandé au bourreau la faveur de précéder ses parents, reçut à genoux leur bénédiction, puis marcha d'un pas ferme vers le couperet, en disant : « Chers parents, vous m'avez appris à vivre ; avec la grâce de Dieu, je vais vous apprendre à mourir !.. »

C'était, écrit l'historien Aulard, l'époque des « massacres judiciaires, et il y eut, dans la hâte, des jugements par fourrées (ou amalgames), des méprises effroyables, une boucherie de coupables et d'innocents, 1376 condamnations à mort en 29 jours. Des innocents périrent »...

Le pur souvenir de l'innocente martyre Victoire Conen de Saint-Luc planera toujours derrière la grille revêche égayée de mimosas, au-dessus de l'arc de pierre cantonné de pots à feu de cette ancienne *Retraite*, dont elle a scellé de son sang la spoliation.

En 1805, l'*Institut des Dames de la Retraite* reprit à Quimper son œuvre interrompue par la tourmente révolutionnaire. Il la poursuit, depuis cette date, en accord avec les Instituts d'Angers, de Redon et de Rennes...

Enfin le *Mez-Minihy* était bordé à l'Ouest par l'*Abbaye de Kerlot*, dont le mur d'enceinte s'étendait jusqu'à la venelle de Kergos.

Les *Cisterciennes*, précédemment établies au *Kerlot*, en Plo-melin, avaient dû quitter ce domaine pour venir s'installer au *Manoir de l'Isle*, sur la rive droite de l'Odet, propriété appartenant également au bienfaiteur de leur maison : Pierre Jégado, Seigneur de Kerollain. Les héritiers du fondateur de *Kerlot* se refusaient à laisser la Communauté jouir paisiblement de son legs.

N'avait-il pas fallu cent hommes de troupe et du canon pour mettre l'abbesse, propre sœur du donataire, en possession de son Abbaye ?

Renonçant à lutter contre d'aussi acharnés compétiteurs, les nonnes, en 1668, vinrent chercher la paix au *Mez-Minihy*.

Il ne subsiste aujourd'hui, de l'Abbaye, en bordure de la venelle de *Kergos*, que les murs de l'ancienne chapelle abritant une *Fonderie* : quelques fenêtres ogivales, un pan de mur creusé de niches...

Tels étaient les cinq enclos monastiques formant autour du *Mez-Minihy* comme un rempart de prières. La vague révolutionnaire les balaya.

En 1790, lorsque fut créé le département du *Finistère*, la Municipalité, pour enrichir Quimper d'une nouvelle place, agrandit l'ancien « vague » au moyen de terrains taillés dans les domaines conventuels saisis par la Nation.

C'est ainsi que la place du *Finistère* développa son quadrilatère jusqu'aux façades des cloîtres circonvoisins.

Cambray, en 1794, suggère la création, au centre de l'espla-

nade, d'une fontaine alimentée par la source Saint-Joseph ; l'aménagement, à l'un des angles, d'un lavoir public ; enfin le tracé d'une rue rejoignant le quai de l'Odet.

Il faudra attendre jusqu'en 1830 le percement de cette voie (actuelle rue du Palais) qu'accompagnera la construction du Tribunal.

Et c'est seulement en 1908 que la place recevra sa décoration centrale sous forme du monument à La Tour d'Auvergne qui lui donnera son nouveau nom. Mais les Quimpérois, dédaignant, dès l'origine, l'appellation de place du *Finistère* avaient baptisé, et appellent encore le plus souvent l'ancien *Mez-Minihy* : la place *Neuve*.

Les ingénieurs modernes, en rectifiant le tracé des routes de Douarnenez et de Pont-l'Abbé, à leur entrée dans Quimper, n'ont pas réalisé le vœu formé par Cambry.

Ces deux voies, qui canalisent un trafic intense, se sont écartées du *Mez-Minihy*, comme pour ne pas troubler son recueillement et le laisser retomber à sa quiétude claustrale.

Au temps de notre jeunesse, la place *Neuve*, pendant la durée des périodes des réservistes, se couvrait du triangle blanc des tentes marabouts, autour desquelles s'affairaient tuniques bleues et pantalons rouges.

Aujourd'hui, une seule fois chaque année, la place *La Tour d'Auvergne* sort de son assoupissement pour s'emplir d'une foule bruyante où, parmi les cabrioles des poulains, les ruades des bidets, le claquement des fouets, les blouses des maquignons coudoient les chupens azurés : c'est le 15 Avril, jour de la célèbre foire des chevaux, une des plus importantes de Bretagne.

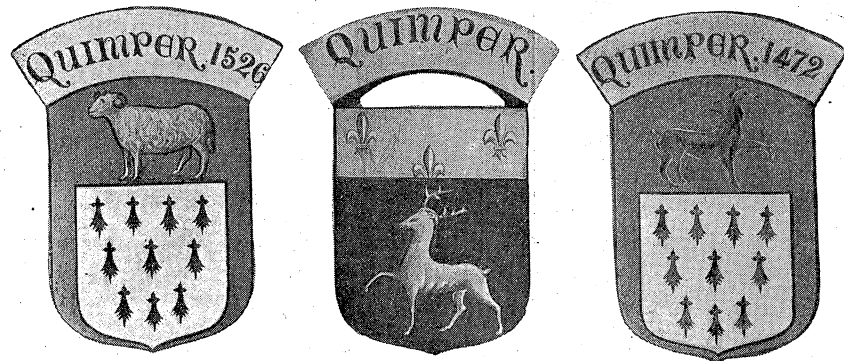
L'agrandissement du Quimper d'après-guerre a entraîné la disparition d'un vaste jardin, dernier vestige de l'enclos de Kerlot. Deux rues nouvelles traversent le lotissement, baptisées du nom des écrivains bretons : *Anatole Le Braz* et *Louis Hémon*.

C'est pendant les quinze années où il a professé au Lycée de Quimper que l'auteur du *Pays des Pardons* et de la *Chanson de la Bretagne*, poète délicat, folkloriste heureux, conteur charmant, et toujours écrivain parfait, a édifié, en l'honneur de la Bretagne, et principalement de la Cornouaille, son terroir d'élection, une œuvre qui porte témoignage de traditions en voie de disparaître, de merveilles d'art qu'un présent indifférent laisse tomber en ruines ; une œuvre qui restera le vrai miroir de la *Terre du Passé* et de ses beautés.

Louis Hémon, né à Brest, mort d'un accident à Chapleau (Canada), à l'âge de 33 ans, tient à Quimper par ses attaches de famille. Les Lettres françaises pleureront toujours la perte prématurée de cet écrivain original et puissant. *Maria Chapdelaine* n'a apporté à son auteur que cette gloire posthume qui est « le soleil des morts », mais le retentissement de cet émouvant récit fut immense. Il a atteint le plus fort tirage de la librairie contemporaine et battu tous les records de traduction en langue étrangère...

Nous touchons la frontière du *Mez-Minihy* : roidillon qui descend à pic vers le fleuve et que prolongeait naguère le *pont-aux-Anglais*, d'où son nom moyenâgeux de *venelle du pont-aux-Anglais*.

En Juillet 1489, trois siècles avant la prise de la Bastille, les paysans de la Montagne Noire s'étant révoltés, marchèrent sur Quimper, armés de pen-baz, s'emparèrent de la ville par surprise et firent ripaille aux dépens du bourgeois terrorisé. Ils étaient plus de trois mille que fit déloger l'arrivée de l'armée des gentilshommes et d'un contingent anglais mis à la dispo-



sition de la duchesse Anne par le roi Henri VII. Les révoltés furent taillés en pièces jusqu'au dernier, au pré des mille ventres, *prat ar mil gof*, dans la rabiné de la Bouëxière, près de la route de Pont-l'Abbé, à sa sortie de Quimper, au bord d'un ruisseau nommé depuis ce jour *dour-ru*, l'eau rouge.

Le coup de main donné, les Anglais cantonnèrent à Crec'heusen (butte actuelle de l'Hospice) et à Locmaria, ainsi que fera plus tard l'armée de la Sérénissime reine Elisabeth donnée en renfort à Henri IV pour réduire la Ligue et assiéger Quimper. Les prudents bourgeois ne se souciaient guère d'ouvrir la ville close à cette soldatesque.

Pour éviter sans doute que leur inaction ne fût par trop néfaste aux campagnards circonvoisins, on occupa les Anglais à la construction d'une passerelle que réclamaient les ouvriers des poteries de Locmaria domiciliés sur la rive droite de l'Odet.

La *venelle du pont-aux-Anglais* est fréquemment nommée dans les vieux actes : chemin de la poterie, *ar pouderez*.

Les artisans du faubourg qui travaillaient aujourd'hui aux faïenceries doivent franchir l'Odet à la *passerelle du Champ-de-Bataille*. Leurs ancêtres avaient non seulement l'avantage de cette passerelle anglaise, mais encore d'un pont tournant au gué de Locmaria.

Bourg-les-Bourgs

Lorsque *Civitas Aquilonia*, berceau de *Locmaria*, eut cédé le pas à Quimper, la Ville-confluent, une agglomération ne tarda pas à se former sur la rive droite de l'Odét, entre la Cité primitive et la ville nouvelle. On l'appela le bourg entre les bourgs : *Bourg-lez-Bourgs*, devenu pour les bretonnants *Bourlibou*.

Les anciens plans délimitent nettement *Bourlibou* par l'ancienne route de Pont-l'Abbé, le Kergos, le quai et le chemin dit du *bout du quay* (actuelle route de Pont-l'Abbé à son débouché au *Cap-Horn*).

Ce territoire, bien défini par les Aveux, appartenait à Mme la Prieure de Locmaria. Il dépendait de son fief prieural, et elle possédait un pont au gué de Locmaria pour rejoindre ses possessions territoriales des deux rives.

Suivons donc, au pied des collines de Penhars, la rue recourbée qui est dite aujourd'hui rue de *Bourg-les-Bourgs*. Ses logis bourgeois s'adossent à la pente pour regarder le moutonnement feuillu du *Frugy* et le couloir de la rivière. Ils respirent encore le calme du *Mez-Minihy* tout proche ; ils ont suivi son sort, du jour où a cessé de défilier entre leurs façades le trafic extra-urbain.

Passé le carrefour de l'ancien *bout du quay*, commence l'incessant défilé des camions et des limousines, semant, dans une pétarade de moteurs, des flots de poussière ou des gerbes de boue, et voici le faubourg moderne poussant ses maisonnettes à l'assaut du palud que notre génération a connu seulement peuplé de rainettes coassantes.

Les retraités, les petits rentiers, les travailleurs avides de plein air et de soleil, cultivent le modeste jardinet conquis sur le Polder, et élèvent, à qui mieux mieux, canards de Rouen, lapins argentés, angoras ou chinchillas, poules wyandottes ou leghorns.

On a d'abord comblé l'étang de ce *Moulin des Couleurs* édifié par le sieur Caussy, en 1762, pour broyer les terres colorées destinées à l'enluminure des faïences. Puis les vieilles meules, la roue aux aubes moussues ont fait place à un chantier de construction de bateaux.

Dans quelques années, sans doute, tout le contre-bas du chemin de halage ne sera plus qu'une cité-jardin, de *Penanquer* au *Paludec* et au *Corniquel*.

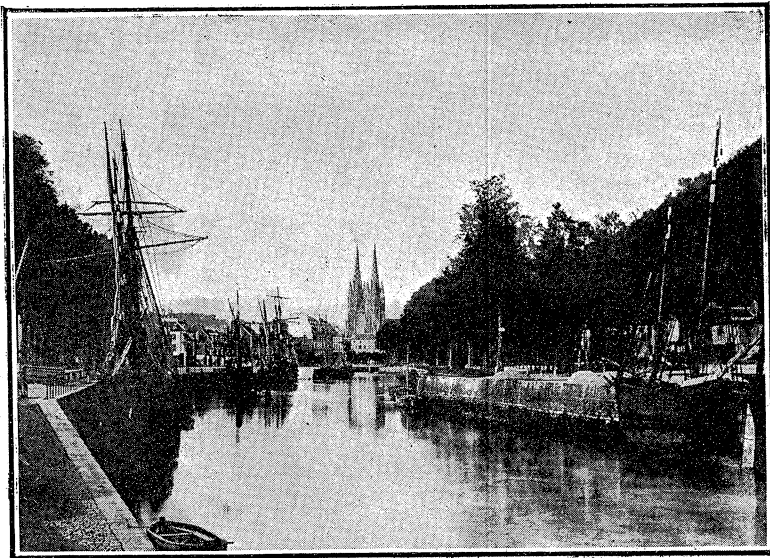
Continuons jusqu'au *bureau d'Octroi*. A mi-pente de la colline de Penhars, une vaste façade blanche ouvre cent fenêtres sur la vallée. D'épaisses ramures, étagées sur la pente jusqu'à la pointe du clocher de Penhars, lui font un cadre forestier : c'est l'ancien Séminaire devenu Caserne, et son bois dénommé *Parc municipal*.

En 1634, dans le même temps que s'ouvraient les couvents

du *Mez Minihy*, les Bénédictines réformées, dites Calvairiennes, achetaient le vieux manoir de la *Palue*, l'agrandissaient, le flanquaient d'une chapelle.

La Révolution les dispersa. Le domaine fut vendu. Elles le rachetèrent en 1808, en furent à nouveau dépossédées en 1810, l'Administration impériale ayant décidé d'y établir un Dépôt de Mendicité.

Enfin, sous la Restauration, Mgr Dombideau de Crouseilles, trouvant le lieu propice à l'aménagement d'un *Sémi-*



Le port de Quimper, il y a un demi-siècle, avec la belle rangée d'ormes qui ombrageaient la rive droite de l'Odét

naire diocésain, tant en raison de sa saine exposition que de la solitude boisée qui l'encerclait, y fit construire le bâtiment aujourd'hui « sécularisé » qui, faute d'entretien convenable, se lézarde, s'effrite, se désagrège et se ruine.

Cette création fut la grande affaire de son épiscopat. Il en avait patiemment mûri le projet, et il avait vaqué avec tant de soin à sa réalisation que sa parole suprême fut pour demander qu'on l'enterrât, à l'ombre de la chapelle, parmi les jeunes prêtres et leurs maîtres, dans l'humble cimetière forestier.

La chapelle sert aujourd'hui de remise et de débarras. Un triple rang de fils de fer barbelés enveloppe le champ des

morts, comme s'il avait été besoin de protéger les tombes contre on ne sait quelles déprédations sacrilèges. Le marbre du sarcophage épiscopal émerge des rhododendrons et des herbes folles...

Il faut entrer dans la grande cour pour admirer le cloître de l'ancien Couvent des Carmes de Pont-l'Abbé, sauvé de la destruction par un Evêque ami des vieilles pierres.

Cette œuvre du xiv^e siècle est d'une aérienne légèreté et de la plus originale conception, avec sa combinaison d'ogives découpées dans l'intersection d'arcs en plein cintre couronnant à leur sommet un trèfle à trois feuilles ; avec ses frères meneaux moulurés et son muretin d'appui formant banquette.

On pourra pousser jusqu'au belvédère qui domine le bois, et d'où se découvre le beau panorama du val d'Odé. De là, on apercevra, sur la colline qui borne Quimper vers le Nord, l'emplacement 'du nouveau *Séminaire* dont les fondations sortent du sol aux alentours de l'antique manoir de *Missirien*. L'Histoire est un perpétuel recommencement...

Regagnons le port de Quimper, non sans jeter un regard, à notre droite, aux toits de *Penanguer*. Ce nid de goéland, à une encablure de la rivière, abrita Michel Marion, le hardi corsaire qui, ayant consacré toutes ses ressources à l'armement du plus beau vaisseau que faire se pouvait à l'époque, vola jusqu'à Nantes au secours de François II, duc de Bretagne, assiégé dans son château. Marion et les cent vingt hommes de son équipage firent de tels prodiges en se jetant par le travers des navires ennemis pour les couper en deux que les membrures du vaisseau abordeur finirent par céder. Marion et ses rudes compagnons s'abîmèrent dans les flots : tous ceux qu'épargna la houle traîtresse périrent de leurs blessures.

Le nom de Michel Marion mérite d'être gravé au coin d'une des rues nouvelles de ce quartier. A aucune époque, les Quimpérois n'ont été ces bourgeois repus « enrichis dans les draps, les tripes ou les cuirs » que nous a dépeints certain petit Trégorrois.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire les glorieux noms des quais de Quimper : Dupleix ! Amiral de Kerguelén ! C'est en rôdant, tout enfants, parmi les amarres, les fûts, les amoncellements de marchandises débarquées sur les rives quimpéroises de tous les pays du monde que Dupleix, que Kerguelén sentirent s'éveiller leur vocation. Ils respiraient l'arome du large autour de ces grand'voiles, de ces flèches, de ces cacatois séchant l'embrun des tempêtes dans l'air calme, au-dessus des toits du *Bourlibou*. C'est là qu'ils venaient rêver de ces navigations lointaines qui devaient pousser celui-ci à la découverte des terres australes et faire de celui-là le grand animateur des établissements français de l'Inde...

Pour la jeunesse curieuse, avide d'inconnu et de mouvement, un port est toujours un spectacle d'énergie. Mais Baudelaire n'a pas tort d'écrire, dans le plus parfait de ses poèmes

en prose, que c'est « un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie et qui n'a plus ni curiosité, ni ambition ».

Le port de Quimper est cher aux peintres et aux poètes pour ses eaux miroitantes où, dans le premier frisson du flot, l'émeraude des feuilles du Frugy se mêle à l'ondulation des algues ; pour sa coulée verdoyante que bornent les deux flèches dentelées. Le rêveur aime y pousser sa promenade sur la double berge de granit bordée de cargos charbonniers, de trois-mâts bourrés de planches sentant bon la résine et la forêt, de gabares remplies d'argile, de chasse-marée chargés de fûts jusque sur le tillac.

Quimper est le type même du port breton mi-fluvial, marin, découpure profonde ouverte par l'Océan vers les grasses vallées de l'intérieur.

Le tribut marin s'offre aux terriens, le long des berges, sous forme de hautes meules gris-perle, rousses ou micacées : *maërl* des Glénans, sable des grèves. Et le voici encore sortant tout ruisselant des paniers des pêcheurs...

Mais qu'est le trafic d'aujourd'hui comparé à celui du temps où le havre de Quimper drainait tout le commerce du bas pays ? Un espion du roi d'Espagne Philippe II écrit, en 1591, à son Souverain : « Le havre de Quimper vaut cent mille livres par an, sans compter les decymes, impotz et billotz, fouages, tailles et autres deniers qui se lèvent et monteront encore à cent mille livres. »

Dubuisson-Aubenay constate, en 1636 : « Le quay et port des vaisseaux sert de grand ornement. » Mais ce qui provoque surtout son admiration, c'est « le pont de bois tournant sur pivot et se séparant et déjoignant pour laisser passer les vaisseaux, au lieu qu'en Flandres les ponts se lèvent en ault, tout d'une pièce ».

Ce pont tournant reliait les deux rives au point même où le passeur, depuis bientôt deux siècles, fait aller et venir à la rame sa petite barque.

C'est, en effet, en l'an de grâce 1740 que l'arche mobile du pont tournant ayant été démolie par un bateau, ni la ville, ni Mme la Prieure ne purent s'entendre pour prendre partiellement, chacun à sa charge, les frais de la réparation. Le pont brisé s'en alla bientôt à vau-l'eau, et depuis lors les bons Quimpérois attendent sa reconstruction...

Le mouvement annuel du port de Quimper, entrée et sortie, atteint vingt mille tonnes. Si de nouveaux quais permettaient l'accès de navires de plus fort tonnage, ce trafic serait rapidement doublé. Un projet d'extension dort dans les cartons administratifs.

Nous voilà donc à ce carrefour que les Quimpérois appellent toujours le *bout-du-pont* ou encore le *Cap Horn* !

Qui s'attendrait à trouver ici le nom de la petite ville hollandaise dont le navigateur Schouten baptisa, en 1616, l'extrême pointe méridionale de l'Amérique du Sud !

Ce n'est que l'enseigne d'un café de marins, mais combien parlante ! Un temps fut où ce comptoir s'abritait sous le dernier toit de Quimper. Au delà, le gosier si vite sec du matelot ne tardait pas à brûler comme aux parages désolés d'une nouvelle *Terre de feu* !...

Le long bâtiment mitoyen, dont la patine grise jette une note d'autrefois au milieu des logis modernes, mérite un regard. Voyez l'alternance des corniches et frontons qui ornent ses fenêtres, ses escaliers de granit, ses deux ailes en retrait sur la cour. Remarquez surtout les grosses barres rouillées qui défendent ses fenêtres.

Cette construction est dénommée *Bicêtre* dans les vieux actes. C'était à la fois la prison de Mme la Prieure de Locmaria et une maison de sûreté pour les fous en période de crise dangereuse...

Les bons Quimpérois qui dirigent en ces parages leur promenade dominicale ne manquent pas de s'arrêter au magasin voisin où se débite le célèbre berlingot quimpérois dit *limas du Cap Horn*. C'est une douceur appréciée des gourmands de tous âges et dont la renommée a franchi les frontières...

Le dessin de Bouquet dans *La Bretagne* de Jules Janin (1844), le beau tableau de Eugène Boudin au Musée (1857), enfin une intéressante photographie, où l'on voit le rang d'ormes qui bordait encore, il y a un demi-siècle, l'Odet depuis le *Cap Horn* jusqu'au *Tribunal*, nous font regretter la parure verte de l'ancien *bout-du-pont*.

A l'abri de ces ramures mollement balancées par la brise d'un matin d'été, Brizeux rencontra Barba et Tina, les jolies *Batelières de l'Odet* qui, dans une cascade de rires frais, l'enveloppant du filet de leurs œillades et de leur caquetage, le poussèrent jusqu'à la barque que le reflux entraînait vers Bénodet.

*Or, sachez-le, Tina, la jeune Cornouaillaise,
Forte comme à vingt ans, est mince comme à treize ;
Et jamais je n'ai vu, d'Edern à Saint-Urien,
Dans l'habit de Kemper corps pris comme le sien...*

C'est seulement depuis 1864 que Quimper présente, en bordure de la rive droite de l'Odet, l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui. De cette année datent à la fois la cale du *Pont Firmin*, le boulevard de *Kerquelen*, le prolongement et l'achèvement du *chemin de halage*, enfin le creusement du chenal de l'Odet. Que coûteraient maintenant ces deux dernières entreprises qui n'atteignirent pas cent mille francs à l'époque ?...

Et quelle ville peut offrir à ses visiteurs une promenade sablée de plusieurs kilomètres de longueur comparable à celle-là dans son décor de verdure plantureuses, avec l'aspect changeant du fleuve, tantôt réduit à un mince serpent liquide au creux du chenal, tantôt gonflé et coulant à pleins bords ; le vol bondissant des mouettes ; le glacis des lointaines vasières du *Kerogan* peuplées de hérons ; la lente montée des voiles

sous la brise salée, ou le halage à la souple cordelle qui fouette l'air de ses tensions rythmées entre l'épaule du haleur et la tête du mât ?...

Revenons vers le centre de la ville par le *quai de l'Odet*. De gros camions culent contre les bordages. Une poussière de charbon s'envole des bennes hissées par les treuils à bras ou à moteur ; les fûts ventrus, marqués *Alger*, *Oran*, s'alignent le long des garde-fous ; des mâchoires de fer s'écartent dans un grincement de chaînes pour laisser retomber en pluie dorée, sur le mulon croulant, le sable aux âcres parfums de fond d'Océan...

La venelle de *Kergoz* marque la limite du quai moderne.



Au delà, jusqu'à la rue *Vis* et la *cale Saint-Jean*, le *quai de l'Odet*, nous apprend le chanoine Moreau, s'appelait, au *xvi^e* siècle, *quai de l'Isle*.

Une dérivation du fleuve enveloppait en effet le terrain où est bâti le *Tribunal*. Au flot montant, ce canal alimentait le bief de retenue du moulin du manoir voisin, « moulin à mer », comme il en existe encore quelques-uns en Cornouaille. Ce manoir portait également le nom de *Manoir de l'Isle*. C'est celui où nous avons vu s'installer les religieuses Cisterciennes à leur départ du *Kerlot* en Plomelin. Lors du siège de Quimper, en 1594, le maréchal d'Aumont installa son quartier général au *Manoir de l'Isle*.

Cette rive droite, peu à peu remblayée au cours des siècles, n'était primitivement qu'un marais. En creusant les fondations du *Tribunal*, en 1830, les terrassiers mirent à jour la charpente d'un navire en meilleur état de conservation que les galères du lac Nemi...

Dans le bassin de Saint-Jean, mouille, à la belle saison, la flottille de plaisance. Les Quimpérois n'ont pas attendu le progrès touristique pour découvrir que l'Odet est la plus jolie rivière de France. Lequel d'entre eux ne possède ou n'a possédé son canot, et ne connaît les replis les plus secrets de la rivière ?

Le Tribunal

En décrivant l'ancienne Ville Close, nous avons mentionné que le Révérend Père en Dieu, Seigneur Evêque, avait seul, dans l'enceinte murée, droit de haute, basse et moyenne justice.

Mais ce droit s'étendait encore, *avec tout justiciement*, aux paroisses de Cuzon et de Kerfeunteun dont le successeur de Saint Corentin est *premier prééminencier* ; et pareillement aux châtellenies de Coray et d'Audierne.

Le tribunal de la place *Médard* jugeait les causes ecclésiastiques, et la *Cour des Reguaires* les causes séculières...

Cette Cour se tenait dans une salle voûtée joignant le palais épiscopal à la cathédrale, et s'ouvrant à la fois sur le *Tour du Châtel* et la rue des *Reguaires*, d'où son nom : *Rag-Kaër*, qui, en vieux breton, signifie faubourg.

Le personnel de l'officialité comprenait, sous la présidence d'un Sénéchal assisté d'un Alloué ou Lieutenant, un Procureur fiscal, des procureurs, des notaires et une sergenterie.

Les fourches patibulaires épiscopales se dressaient à Kerellan, sur la butte toujours nommée « des justices », *justiciou*, qui domine l'Odét et le pont traversé par l'ancienne route de Coray, pont jadis construit en pierre et dit pont *Audet*, « au-dessous du guay ou passage dit Tréaudet, à une portée de pistolet du pont du Cleuziou sur le Jet ».

Le Seigneur Evêque possédait aussi, sur le *Tour du Châtel*, un poteau à carcan, cep et collier, surmonté de ses armoiries.

La juridiction ducal s'exerçait seulement hors les murs, sur la *Terre au Duc*. Après l'union de la Bretagne à la couronne de France, la terre ducal devint terre royale, et les juges du Roi prirent la place des juges ducaux.

En 1552, le roi Charles IX crée les tribunaux présidiaux. L'auditoire aménagé au-dessus de la *Vieille Cohue*, dans le pâté de maisons formant îlot au milieu de la place *Terre au Duc*, fut bientôt trop étroit, et les gens du Roi durent chercher abri dans la Ville Close.

Craignant les justes protestations du Seigneur Evêque, les juges royaux supplièrent humblement les Cordeliers de leur louer un réfectoire inutilisé au premier étage du bâtiment conventuel construit en bordure du Stéir. En dignes fils de Saint François, les moines n'osèrent refuser, mais ils ne tardèrent pas à regretter ce bon mouvement : le Présidial, dès le début des guerres de Religion, se déclara ouvertement pour le Roi de Navarre. Et ce n'est pas sans un sourire de malice que les bons petits Frères appelèrent désormais leur ancien réfectoire le *département de Saint-Louis* !

Le Présidial de Quimper était une puissante juridiction dont le ressort englobait plus du cinquième du territoire de la Bretagne ; non seulement toute la Cornouaille et le Léon ; mais encore, au Nord-Est, 18 paroisses du diocèse de Tréguier, 3 paroisses du diocèse de Dol, et, au Sud-Est : Gourin, Guiscriff et Roudouallec.

L'appel de ses jugements rendus en premier ressort était porté devant le Parlement de Rennes, et il formait juridiction d'appel ou, selon l'expression jurisprudentielle de l'époque, il jugeait présidialement pour neuf sénéchaussées royales.

A sa tête siégeaient un Président et un Sénéchal. L'office de ce dernier, dit le chanoine Moreau, était « le plus beau, le plus honorable et le plus lucratif de la Basse-Bretagne ».

La compagnie présidiale comprenait en outre un Alloué, un Lieutenant, un Juge criminel et douze Conseillers, sans préjudice des avocats, procureurs, procureurs postulants et chats-fourrés de moindre importance.

L'installation du siège présidial dans la Ville Close marque le début de la longue guerre entreprise par le pouvoir royal contre l'autorité épiscopale.

Pendant des siècles, jusqu'à la Révolution, la vie judiciaire de la cité ne sera plus qu'un long procès entre les deux pouvoirs laïque et religieux. L'un après l'autre, seront contestés au successeur de saint Corentin tous ses droits féodaux : justice criminelle et civile, impôts, police, etc.

Les deux juridictions rivales, aussi mal définies dans leur ressort que dans leur compétence, se côtoyaient, se pénétraient, se heurtaient sans cesse. En concurrence elles-mêmes avec quatre Seigneurs haut-justiciers, elles vivaient dans un état de perpétuel conflit, tâchant chacune de se tailler la part la plus belle ; les officiers royaux soutenus par le pouvoir central disputant, bribe à bribe, aux tribunaux ecclésiastiques les cas dits royaux et prévôtaux qu'ils se croyaient fondés à évoquer à leur barre. Le Parlement de Rennes, d'un bout de l'an à l'autre, tranchait ces interminables conflits de compétence, mais, le plus souvent, ses arrêts restaient lettre morte.

L'auditoire des Seigneurs haut-justiciers s'abritait, lui aussi, aux Cordeliers, dans la salle basse, au-dessous de celle occupée par le Présidial, et leurs potences cernaient la ville.

Le fief du *Plessis-Ergué* avait ses bois de justice à *Kervao*, sur le bord de la route menant à Concarneau.

Les fourches patibulaires des Seigneurs du *Juch* se dressaient à *Pratanroux* et sur la colline de *Kergroach* qui domine le pont et le moulin du *Trohéir*.

Les crocs de fer de M. le Prieur de *Locamand* se balançaient au sommet de l'éminence qui domine le débouché de l'ancienne route de *Concarneau*, au *faubourg de Saint-Julien*. Le ressort de son Prieuré, sis à *La Forêt-Fouesnant*, englobait, en effet, le *Frugy* jusqu'à *Saint-Laurent* et la chapelle de la *Madeleine* à *Pen-ar-Stang*, où il était mitoyen avec les terres du Prieuré de *Locmaria*.

Madame la Prieure possédait un pilori, en face du porche de son église.

Le gibet à quatre poteaux des Seigneurs du *Hilguy*, de *Pratanraz* et de *Quéméné* couronnait la colline de la Justice à la *Terre-Noire*, dominant le val d'*Odét* et l'entrée en ville des routes de *Pont-Croix* et *Pont-l'Abbé*.

La Révolution va substituer à cette floraison touffue de gibets une seule guillotine qui fonctionnera sur le plateau de la

Déesse et remplacera ces auditoires par un seul tribunal révolutionnaire qui tiendra ses audiences dans la chapelle de l'*Hôpital Sainte-Catherine* devenu par la suite salle de déballage pour les forains sous le nom de *salle du Lycée* (emplacement de la tourelle d'accès de l'actuelle Préfecture).

Sous le Premier Empire, les services de la Justice furent installés dans une partie de l'ancien *couvent des Ursulines*. Les tribunaux civil et correctionnel, la Cour d'assises et le Greffe occupaient le rez-de-chaussée et le premier étage de l'ancien corps de bâtiment affecté aujourd'hui au 137^e d'infanterie. Le second étage abritait la bibliothèque départementale et les archives.

Cent hivers brumeux ont déjà patiné de leurs embruns le temple grec et la colonnade qui abrite aujourd'hui dame Thémis. « C'est le style d'architecture le plus faux et le plus mesquin, le plan le plus bizarre », s'exclame avec dédain le chevalier de Fréminville qui visita notre *Tribunal* peu après son inauguration.

Péristyle ou plein air du chêne de Kermartin, qu'importe après tout si la seule considération du *summum jus* influence le fléau de la balance !...

Les Allées de Locmaria

Les *Allées de Locmaria* ont été plantées d'ormeaux sur trois rangs en 1760. Elles continuent par une promenade ombragée l'esplanade du *Champ de Viarmes*, aménagée quelques années plus tôt.

Nos ancêtres appelaient cette coulée comprise entre la rivière et la « montagne » la *rabine du Pénity*, du nom de la chapelle gothique bâtie au XVI^e siècle au pied du *Frugy*, en face du débouché de la rue *Vis*.

Le chemin de la *Lavanderie* joignait la rue *Sainte-Thérèse* au *Pénity* où commençait le « vieux fossé » traçant la limite entre les terres de l'Evêque et celles de la Prieure de Locmaria.

Le clocheton, le porche et les fenêtres ogivales de cette gracieuse construction formaient un trait-d'union de granit entre les verdure du coteau et le miroir du fleuve.

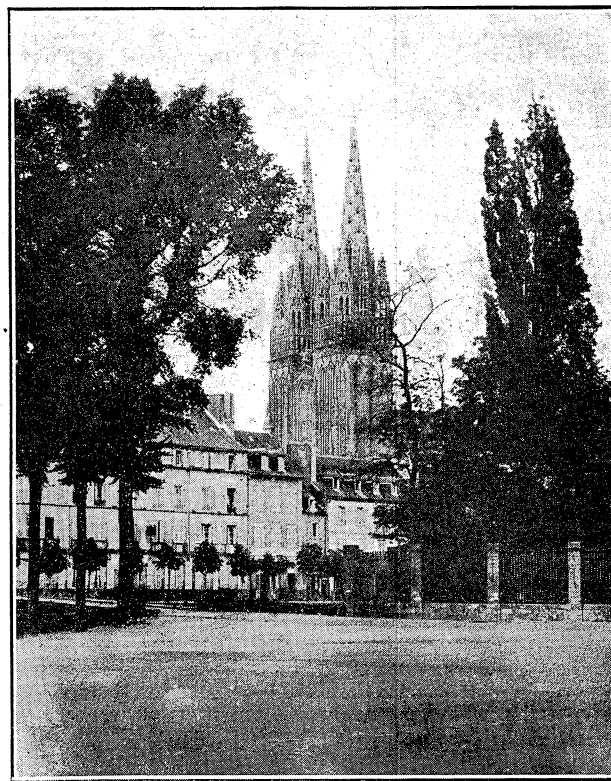
« Le bleu et le pourpre des vitraux sont admirables », écrit Cambry.

Les statues avaient grand caractère, notamment un *Ecce Homo* haut de six pieds entouré de deux bourreaux et de deux pages. C'était une tradition pour les écoliers quimpérois, les jours de composition, de venir jeter de l'encre, de la boue et des pierres sur l'image de bois représentant Judas.

La chapelle de *Pénity* fut démolie en 1810, un de ses murs empiétant sur la ligne droite du nouveau tracé de la route de Bénodet. On brisa les vitraux et le mobilier fut jeté au feu...

La municipalité qui fit aménager les *Allées* affirme :

« C'est certainement le plus beau morceau de la province, et peut-être du royaume, en son genre, au rapport de tous les étrangers. »



De magnifiques ormeaux encadraient naguère le Champ-de-Bataille

Gustave Flaubert a ratifié ce chaleureux enthousiasme de nos édiles :

« Je sais peu de choses, écrit-il, dans *Par les Champs et par les grèves*, d'un aspect aussi agréable que cette belle allée qui s'en va indéfiniment au bord de l'eau et sur laquelle l'escarpement presque à pic d'une montagne toute proche déverse l'ombre foncée de sa verdure plantureuse. »

Écoles quimpéroises

C'est dans la haute Ville Close, sur la colline du *Mez-Gloa-guen*, que s'ouvrit la première école de Quimper.

Un acte du *xiv^e* siècle, transcrit au Cartulaire de l'église cathédrale, donne à un certain Guyomar, époux de dame Marguerite Parcheminier, le titre de « recteur des écoles de grammair de Quimpercorentin ».

Maître Guyomar inculquait à ses grimauds ce que la pédagogie de l'époque appelait le *trivium*, à savoir la trinité embrassant : rhétorique, grammaire et dialectique. La porte des classes s'ouvrait sur la rue *Viniou*, aujourd'hui des *Vendanges*, qui est restée depuis lors une rue bordée d'écoles.

Grâce à la haute protection du Chapitre cathédral, Guyomar et ses adjoints voyaient s'accroître, d'année en année, la ruche bourdonnante de leurs écoliers, à telle enseigne que Guyomar fils, en prenant la succession de son père, offre à la mense capitulaire, en don de joyeux avènement, une rente de vingt sols.

Leur *trivium* achevé, les adolescents désireux d'enrichir encore leur trésor de science et sagesse, se faisaient inscrire à l'Université de Paris. Même les plus pauvres d'entre eux pouvaient poursuivre, sans bourse délier, leurs études dans la capitale, grâce à la générosité de dignes ecclésiastiques cornouaillais : tel cet abbé Guleran qui, en 1317, fonda cinq bourses pour les étudiants quimpérois sans pécune ; tel ce chanoine corisopite de Guistry qui abandonna aux bons sujets de la ville corentine sa maison de la rue du *Plâtre Saint-Jacques*.

L'école de la rue *Viniou* devenue trop étroite, l'évêque Bertrand de Rosmadec fonda, à l'ombre même de cette cathédrale dont il venait de faire épanouir la nef et les tours, une seconde école dite *Psallette* où, conjointement au rudiment, sont enseignés les chants d'église.

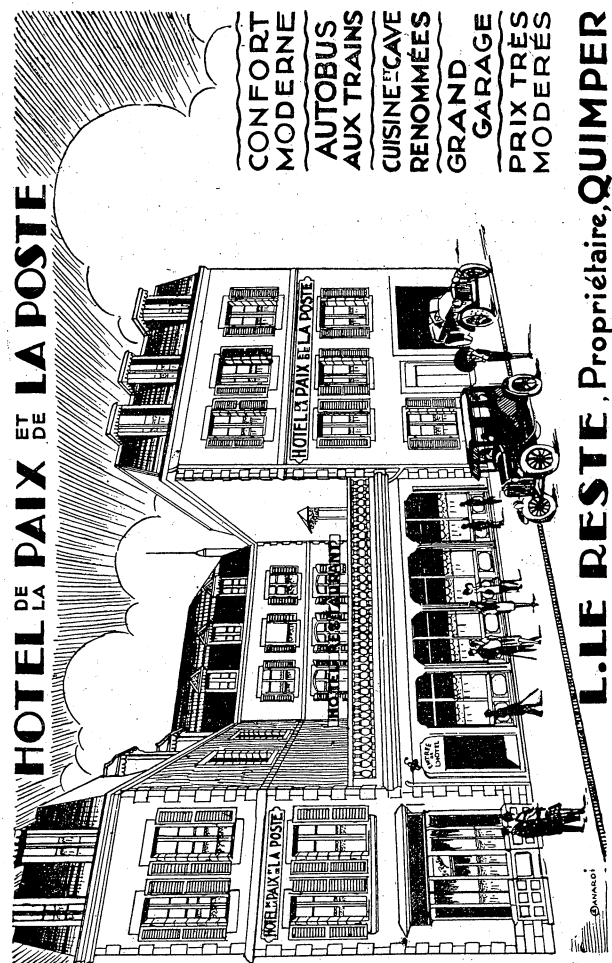
Vers le milieu du *xvi^e* siècle, une Ordonnance royale datée d'Orléans enjoint à chaque communauté des bonnes villes du royaume la fondation d'une école gratuite, entretenue à frais communs par la mense épiscopale et la caisse communale.

En exécution de l'ordre du Roi, le Syndic du Corps Municipal quimpérois ouvre au débouché de la rue du *Pélican* sur le *Toul-al-Ler*, dans cette maison aux murs bombés dont le seuil, sommé d'un écu martelé, porte aujourd'hui le n° 10 de la rue *Verdelet*, la première école municipale quimpéroise.

Seuls y étaient admis les petits citadins, puisque les budgets locaux prenaient à leur charge toute la dépense.

Cette restriction ne faisait pas l'affaire des châtelains du bas pays et des bourgeois des villes avoisinantes, lesquels, sitôt finie la dure période des Guerres de la Ligue, sentaient le besoin d'arracher leurs enfants à l'ignorance entretenue par les calamités et malheurs du temps.

Aussi voyons-nous, au mois de Mars 1611, un nombre impo-



Crédit Nantais

Société anonyme au Capital de 30 Millions

Ancienne Maison J. Rousselot et C^{ie}

Fondée en 1848

NANTES — 4, Rue Voltaire — NANTES

SUCCURSALE DE QUIMPER

3, Rue Saint-François

R. C. Nantes 129 B

COMITÉ DE DIRECTION :

M. ALAVOINE (✱)

ancien Président de la Chambre
de Commerce, ancien Président du
Tribunal de Commerce, Adminis-
trateur de la Banque de France

M. CANET (✱)

ancien Conseiller général, ancien
Président de la Chambre de Com-
merce, Administrateur-Délégué de
la Banque de France

M. le Docteur CHAUVEL (✱), Ex-Interne des Hôpitaux de Paris

Agences rattachées :

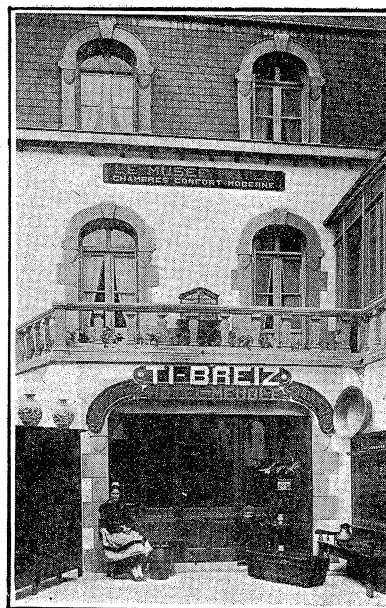
CARHAIX - CHATEAULIN
CONCARNEAU - DOUARNENEZ
PONT-L'ABBÉ - QUIMPERLÉ

Guichets ouverts tous les Jours

Bureaux Auxiliaires :

AUDIERNE - BANNALEC - CHATEAU-
NEUF-DU-FAOU - HUELGOAT - LE
FAOUËT - PONT-AVEN - GOURIN
■ PONT-CROIX - ROSPORDEN ■

Toutes Opérations de Banque, Bourse, Change



TI-BREIZ

en face la Gare

LE MUSÉE-HOTEL

Yves Créach'Cadic

Vingt Chambres meublées
dans le Style breton

TOUT CONFORT

Eau courante chaude et froide
Salle de Bains

Prix Modérés

MEUBLES BRETONS

anciens et modernes

TÉL. 4-83



GARAGES LE BOURHIS

(PRÈS LA GARE)

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

CAPITAL 625 MILLIONS

1250 Agences et Bureaux en France

Banque - Bourse - Change de Monnaies

EXCHANGE-OFFICE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

PAIEMENTS { LETTRES DE CRÉDIT
TRAVELERS-CHEQUES
TOUS COUPONS



AGENCE DE QUIMPER

Boulevard de Kerguélen (près du Théâtre)

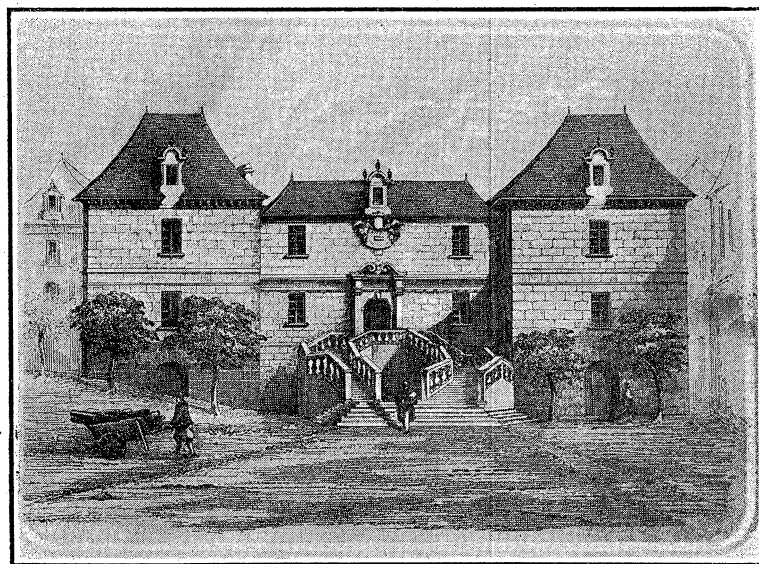
Sous-Agences { CHATEAULIN, CONCARNEAU
à DOUARNENEZ, PONT-L'ABBÉ
MORGAT-PLAGE

English Spoken

(Voir l'illustration de la page 13)

sant d'habitants : nobles, bourgeois et manants, présenter requête à leur Evêque, Mgr du Liscoët, en vue de l'ouverture à Quimper d'une maison d'éducation tenue par les Pères Jésuites, établissement dont la ville s'engage à assurer « l'entretien », à la condition qu'il comporte cinq classes : quatre pour les humanités et une pour la philosophie.

En l'an de grâce 1620, à la rentrée d'Octobre, eut lieu l'inauguration solennelle du nouveau Collège, et l'élite de la popula-



Façade de l'ancien Collège de Quimper (Dessin de Goy)

tion vint écouter, en l'église cathédrale, le discours d'ouverture prononcé par le Récit de Première.

Le Roi Louis XIII, par Lettres Patentes enregistrées au Parlement de Rennes, autorise la Société des Jésuites à accepter toutes fondations de biens meubles et immeubles.

En attendant les ressources qui leur permettront de construire un bâtiment neuf, les Pères s'installent dans le local de l'ancienne école de la rue du *Pélican*. La maison appartenait à Jean Briant, abbé de Landévennec, archidiacre de Cornouaille.

Le Père Ignace, Visiteur de la Compagnie de Jésus en la Province de France, qui est venu procéder à l'installation des professeurs, déclare dans son rapport que les Pères s'accommoderont de trois classes « au lieu où est à présent l'écurie, en les

appropriant le mieux que faire se pourra ». Il suffit à chaque Père d'un « lict fait de trois planches sur deux tréteaux avec pailasse, deux linceux et une couverture »...

Cependant les premiers fonds recueillis ont été affectés à l'achat d'un terrain au point culminant du *Mez-Gloaguen*, entre la *Tourbie* et l'*Hôpital Saint-Antoine*, à l'emplacement de l'ancien *Jardin du Chapitre*. Bientôt les murs du bâtiment central orienté face à la ville, sortent de terre au débouché du raidillon montueux qui mène de la *Place au Beurre de Pot* à la rue *Viniou*.

Le Collège ne sera achevé que vingt ans plus tard. Les bâtiments forment un parallélogramme coupé en deux, de l'Est à l'Ouest, par un corps de logis central. La porte d'accès est précédée d'un escalier en fer à cheval. L'écu de France, encadré d'hermines, tenu par deux anges de grandeur humaine, surmonte un cartouche où le chiffre des Jésuites précède une dédicace à la ville, double estampille rappelant que le Collège est à la fois de fondation royale et municipale.

En admirant les lignes simples, nobles, heureusement proportionnées de cette façade — dont un dessin de Goy au Musée conserve le souvenir, — on ne peut que déplorer la disgracieuse pauvreté de la façade du *Lycée* qui, pour gagner quelques mètres, a si fâcheusement empiété sur l'église attenante.

Cette église, bâtie par l'architecte Martellange qui construisit, sur un plan presque identique, l'église du noviciat des Jésuites à Paris, fut commencée en 1656 et seulement achevée en 1748.

Au-dessus du porche est gravée une dédicace à Saint Ignace. Les armes de la ville, en bronze, décorent les arcs doubleaux, celles de Sa Majesté, de Mgr l'Evêque et de M. l'Intendant de Bretagne ornent le chœur. « C'est, sans rien outrer, le temple le plus beau de la province », affirme la Commission de réception de l'édifice.

Le Collège de Rennes et celui de Quimper sont pour toute la Bretagne les deux seuls établissements que nous appelons aujourd'hui d'enseignement secondaire. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

La réputation de la maison de Quimper égala, dès le début, si même elle ne dépassa, celle de la maison de Rennes. Les maîtres furent bientôt récompensés de leurs efforts par de vifs succès. Ce n'est pas sans une juste fierté que leur Recteur écrit à la municipalité quimpéroise : « Notre Collège est le mieux institué de la province. » Ce succès, pendant 150 ans, ne se démentira pas.

Les Pères ne prennent pas de pensionnaires. Les écoliers, tous externes, sont instruits gratuitement. Ceux dont les familles n'habitent pas la ville, logent soit dans les hôtelleries, soit chez les particuliers. Le règlement de police défend de laisser sortir les jeunes gens après 8 heures du soir sous peine de 50 livres d'amende, et les collégiens ne doivent jamais porter d'armes sur eux à peine de 100 livres d'amende. La plupart d'entre eux viennent de plus de quarante lieues à la ronde des quatre évê-

chés bretons. Depuis la classe de cinquième jusqu'à la seconde année de Philosophie, la population scolaire atteignit, du XVII^e au XVIII^e siècle, une moyenne de 800 élèves.

Stricte discipline, travail sérieux. Il ne fallait pas se contenter de fouler d'un pied négligent les plates-bandes du jardin des racines grecques. Franchie la porte des classes, la langue d'Homère et celle de Virgile étaient seules tolérées.

Au jour fixé pour les « actes publics », c'est-à-dire les épreuves précédant la délivrance des diplômes, la cloche du Collège carillonnait à toute volée. *Qua non putatis hora*, dit sa devise que vous pouvez lire au rez-de-chaussée du *Musée breton*, parmi des têtes d'anges et des fleurs de lys. Les mères, les sœurs et les cousines se pressaient alors vers la haute ville. Une estrade se dressait au fond de la cour des grands. Les candidats distribuaient aux parents et amis leur « pancarte », c'est-à-dire le beau feuillet gravé, orné de pompeux attributs mythologiques, et énonçant, au-dessous de leur nom, le programme des thèses soutenues.

Les joutes commençaient sur le coup d'une heure : *in aula collegii, post meridiem prima*. Les petites classes, cinquième et sixième, ouvraient le feu par l'explication de mémoire des *Fables* de Phèdre et des *Métamorphoses* d'Ovide. Puis les Moyens discutaient Grammaire et Géographie. Enfin, les Grands présentaient leur thèse de Logique, Morale ou Métaphysique.

Voici venir un rhétoricien *Ponsabbatensis*, originaire de Pont-l'Abbé, qui va démontrer, à grand renfort de citations tirées des meilleurs auteurs, que « les belles lettres concourent au perfectionnement de l'homme vivant en société ». Son « répondant » soutiendra l'opinion adverse. L'argumentation de chaque point sera suivie d'une réplique, jusqu'à ce que l'un des deux duellistes soit déclaré mis hors de combat, d'ordre du Jury. C'est toujours le répondant, car le bon principe doit triompher.

La cérémonie de la distribution des prix ne se déroule pas avec moins de solennité. Le public qui s'y presse est encore plus nombreux. Les prix n'étaient pas alors ces mesquins cartonnages de toile rouge à tranches dorées que notre jeunesse a connus, mais de somptueuses éditions classiques à reliure de grand style dont on peut voir quelques exemplaires sous une vitrine de la Salle Synodale, au *Musée breton*.

De grands Seigneurs, de hauts dignitaires ecclésiastiques se faisaient un devoir de récompenser le Phénix de chaque classe par un lourd in-folio, relié de chagrin ou de maroquin, et dont la couverture, estampée de fers spéciaux, porte son nom et ses armes. Un superbe Suétone in-folio, doré sur tranche, édition Jehan Frellon, est donné en 1651 comme prix d'exercices latins par Georges Ferrand, chanoine officiel et grand vicaire de Cornouaille, à Vincent Martin. Le prix de discours grec pour la Rhétorique échoit, en 1652, à Yvon Le Fâcheux qui deviendra curé de Penmarc'h. C'est le *De eloquentia sacra et humana* du célèbre père Caussin, offert par Nicolas du Rubien, etc.

Il n'est pas jusqu'aux livres de classe qui ne témoignent du souci apporté par les Pères à graduer minutieusement, d'année

en année, les programmes. Ces ouvrages étaient imprimés sous leurs yeux mêmes, au bas de la côte du Collège, dans la maison où vous pouvez lire sur une pierre de l'auvent : *J-H-S. F. F. par H. H. Guil. Le Blanc. An 1635. Aet. 64.* Chacun des deux étages en encorbellement s'éclaire d'une fenêtre s'ouvrant à l'extérieur, reposant sur un appui grossièrement taillé dans le chêne.

Guillaume Le Blanc, Buitingh, Périer, premiers imprimeurs quimpérois, manœuvraient leurs presses dans cette obscure boutique, éclairée vers la cour par un pâle jour de souffrance.

L'excellent enseignement des Pères n'avait pas seulement conquis les élèves, mais leurs familles. Dès 1625, l'Evêque constate « qu'en temps pascal les paroisses sont désertes et les pasteurs légitimes délaissés ».

Ce rapide succès n'alla pas sans attirer aux Jésuites des ennemis passionnés. Ils s'en firent d'autres en obtenant en Cour de Rome de faire annexer et unir perpétuellement à leur Collège, par une Bulle papale datée de Novembre 1623, le Prieuré de Locamand, en La Forêt-Fouesnant.

L'attribution de ce bénéfice, d'un revenu de 1.500 livres, contestée par le Prieur de Sainte-Croix de Quimperlé, fut l'occasion d'un long procès que les Jésuites gagnèrent grâce à l'appui de la Communauté de ville quimpéroise. Les plaidoiries, devant le Présidial d'abord, puis au Parlement de Rennes, furent l'occasion d'incidents assez vifs.

— Etes-vous de la Compagnie de Jésus naissant ? demande, non sans arrogance, un avocat, c'est dire bœufs ou ânes ? Ou de la Compagnie de Jésus mourant, c'est dire larrons ? Il rappelle la prophétie du Psalmiste : *Animalia tua habitabunt in ea*, et se gausse de « tant de petits asnonés élevés au Collège quimpérois ». La Ville fit valoir en riposte les nombreux profits apportés par le Collège au commerce local. Elle eut, en dernier ressort, gain de cause.

Cette première victoire fut suivie de beaucoup d'autres. Les Pères obtinrent le rétablissement des fourches patibulaires de Locamand sur la butte de Saint-Laurent, à l'Est du Frugy et le rétablissement de la juridiction prieurale.

Pour l'entretien du Collège, figurait au budget de la Ville une allocation annuelle de 2.600 livres. Par Bulle papale lui était attribuée en outre une rente de 24 ducats d'or, bénéfice du Prieuré de la Brethonnière (diocèse de Rennes).

Le coup de foudre de la disgrâce des Jésuites, en 1762, mit brutalement le point final à la mission pédagogique poursuivie à Quimper, pendant un siècle et demi, par une phalange d'émuliers éducateurs.

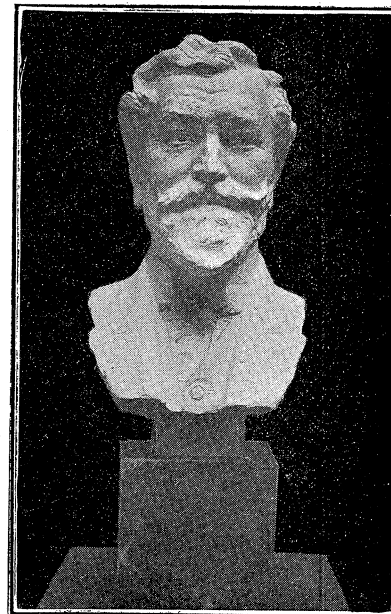
La Déclaration royale ordonnant la fermeture de toutes les maisons d'enseignement des Jésuites causa en Bretagne une émotion considérable.

Le Collège n'en resta pas moins ouvert. Aux professeurs expulsés furent immédiatement substitués des prêtres. Le nouveau Principal, Quimpérois de naissance, avait nom Denis Bérardier ; et le Sous-Principal, Claude Le Coz.

Bérardier quitta Quimper en 1778 pour le principalat du

Collège Louis Le Grand, à Paris. Il fut remplacé par Le Coz que ses nouvelles fonctions devaient activement mêler aux événements révolutionnaires.

Le Principal Le Coz témoigne, dès 1789, du plus vif enthousiasme pour l'ordre de choses nouveau. La Constitution de 1789 lui apparaît comme un « parfait ouvrage, une sublime mécanique sanctionnée par un Roi à qui l'Antiquité eût élevé des



Anatole Le Braz (Buste par Jean BOUCHER, Lycée La Tour d'Auvergne)

autels ». Il se rend, à la tête des professeurs et des élèves, au Conseil Général pour solliciter la faveur d'une cocarde tricolore. Il termine ainsi son compliment à l'Assemblée :

« Désormais, c'est de vos mains, Messieurs, que les jeunes gens confiés à nos soins veulent recevoir leurs couronnes scolastiques. Nés avec la Constitution, ils vont croître et se fortifier avec elle et pour elle. »

De fait, la distribution des Prix eut lieu sur la *Place de la République*, ci-devant de *Saint-Corentin*, à l'Autel de la Patrie, au milieu de la Garde Nationale et des agents du Gouvernement. Sur les marches de l'Autel, étaient assis les anciens soldats réformés et douze pères et mères de famille « respectables par leurs vertus ». Un chœur d'amateurs chanta des hymnes

dans le goût du jour, puis le citoyen Huraut, bibliothécaire municipal, prononça le discours d'usage ; après quoi les élèves, couronnés de laurier et portant cocarde, parcoururent la ville derrière la fanfare.

Suivis des familles et de la foule en liesse, ils gagnèrent enfin le *Champ de la Fédération*, ci-devant *Champ de Bataille*, où la sonnerie des cloches annonça le commencement de nouvelles réjouissances : tir à la cible, courses à pied, bal populaire.

Ce beau zèle ne se déploya pas en pure perte : Le Coz fut nommé Procureur Syndic du district. Un seul de ses professeurs restait obstinément à l'écart des manifestations politiques : l'abbé Le Gac, de Plonévez-Porzay, Régent de Cinquième, qui refusa de prêter serment à la Constitution et fut destitué.

La tornade ne fit pas d'autre victime au Collège. Au cours de la terrible année 1793, le certificat de civisme fut accordé sans exception à tous les professeurs. Et même, vu la cherté des vivres, la Municipalité releva les traitements.

Entre temps, les hommes au pouvoir avaient récompensé le Principal Le Coz de sa docilité en le nommant Evêque métropolitain de Rennes.

Le 1^{er} Brumaire, an V (22 Octobre 1796), un Décret de la Convention créait une *Ecole centrale* dans chaque chef-lieu de département. L'ancien Collège prend donc ce nouveau titre. Il le gardera jusqu'en 1803, sera baptisé par l'Empire : *Ecole Secondaire*, jusqu'en 1807 ; puis *Ecole Communale Secondaire*, de 1808 à 1811. A cette date reparait le titre de *Collège* qui sera conservé jusqu'à la création du *Lycée* actuel, en 1886.

Le Collège est entré dans le cadre de la nouvelle Université Impériale non sans perdre une grande partie de son ancienne clientèle, à tel point que la Ville peut céder à l'Evêché, pour y établir le Séminaire diocésain pendant la construction des nouveaux bâtiments de *la Palue*, toute la partie Nord de l'aile occidentale. Le Séminaire y demeurera jusqu'en 1832 et sera remplacé par le 52^e régiment d'infanterie, puis par les *Likés*.

C'est seulement en 1830 que le personnel enseignant ecclésiastique du Collège est remplacé par des professeurs laïques. L'effectif des élèves baissa encore d'un tiers, car, cette même année, s'ouvre, à Pont-Croix, le *Petit Séminaire*. Une autre innovation marque cette date. Elle montre que la pratique de l'internat est une idée toute moderne. C'est en 1830 seulement que notre Collège commence à recevoir des pensionnaires.

La liste des célébrités qui ont passé par le Collège quimérois forme un imposant palmarès. Rappelons les noms les plus marquants.

Parmi les maîtres :

Le P. Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII, exilé à Quimper-Corentin jusqu'à la mort du Cardinal de Richelieu ;

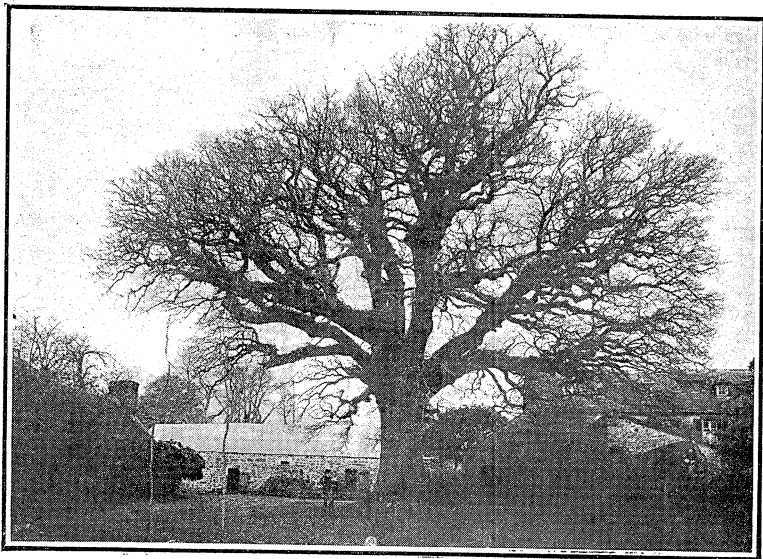
Le P. Julien Hayneufve, savant homme que nomme Boileau dans une de ses *Epîtres* ; et dont les *Méditations* et autres ouvrages ascétiques furent traduits en plusieurs langues ;

Le P. Vincent Huby, l'un des fondateurs de la *Retraite* de Quimper ;

Le P. Martin, le Massillon breton ;

Le P. Maunoir, l'Evangéliste de la Basse-Bretagne, qui, pendant 43 ans, prêcha 394 Missions, et dont l'éloquence populaire a laissé des souvenirs encore vivants dans nos bourgades les plus reculées. (Son cœur est conservé dans la chapelle du Lycée.)

Le P. Guillaume Bougeant, auteur du *Voyage merveilleux du prince Fanférédin dans la Romancie*, de *La Femme docteur* et



Le vieux chêne de Tréqueffelec (route de Brest) dénommé naguère « chêne du Père Bougeant ». C'est sous ses branches neuf fois centenaires que le célèbre Jésuite venait observer les mœurs des oiseaux et noter leur langage.

autres amusantes comédies dirigées contre les Jansénistes et qui n'eurent pas moins de 25 éditions en une année. Il fut l'objet d'une sévère sanction de ses Supérieurs après la publication de son spirituel ouvrage *Amusement philosophique sur le langage des bêtes* ;

Le P. Catrou, historien de la Rome Antique ; le P. Jean Jégou ; le P. Claude Buffier, exilé à Quimper par Mgr Colbert, l'archevêque janséniste de Rouen ;

Le P. Julien Perrault, auteur de *Relation de quelques particularités du lieu et des habitants du Cap breton*, etc...

Pour la période révolutionnaire, rappelons les noms de

Valentin et de Perrin, professeurs de dessin à l'Ecole Centrale, prédécesseurs des Goy et des Villard.

Du côté des élèves, on est plus embarrassé encore pour faire un choix parmi tous ceux qui, ayant reçu au Collège quimérois leur formation intellectuelle et morale, illustrèrent leur époque :

Le P. Hardouin qui, dans sa *Chronologie expliquée par les médailles*, prétend démontrer que la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité latine et grecque ont été composés au Moyen-Age par des moines, que toutes les médailles dites antiques ont été fabriquées à la même époque par les Bénédictins, et qui a écrit plus de cent volumes ;

Les PP. Chiron, Bruno de Saint-Yves ;

Le P. André, auteur de l'*Essai sur le Beau* et du *Traité sur l'homme* ; le P. de Leissègues de Rozaven, assistant pour la France du général des Jésuites ; le P. Clemenceau, faussement accusé en 1776 d'avoir voulu empoisonner La Chalotais dans sa prison, et déclaré innocent par un arrêt du Parlement de Rennes, qui eut un retentissement énorme ; le P. Ansquer, célèbre voyageur ; le P. Querbœuf ;

Yves de Kerguelen, l'explorateur ; Joseph-François Dupleix, le créateur des établissements français des Indes ;

Elie Fréron, le courageux polémiste dont l'*Année Littéraire* fit une si redoutable opposition à Voltaire et aux Encyclopédistes ; Thomas et Jacques Royou, ses cousins, fondateurs et rédacteurs de la célèbre feuille *L'Ami du Roi, des Français, de l'Ordre et surtout de la Vérité* ;

La Tour d'Auvergne Malo Corret, Premier Grenadier des armées de la République, et son ami le celtiste Jacques Le Brigant ;

Le plus grand médecin de tous les temps : Laënnec, inventeur de l'auscultation ;

Le Sénéchal de Cornouaille Le Goazre de Kervélégan qui représenta Quimper dans les Assemblées délibérantes de l'époque révolutionnaire ;

L'évêque constitutionnel Yves-Marie Audrein ;

Olivier Morvan, le poète guillotiné ; Gazon d'Ourxigné, l'in-fatigable polygraphe ; les habiles ingénieurs Romain Derrien et Julien Coïc ;

Mgr Graveran qui acheva la cathédrale en confiant à son architecte, M. Bigot, la construction des flèches jumelles ;

L'historien Louis de Carné, membre de l'Académie Française ;

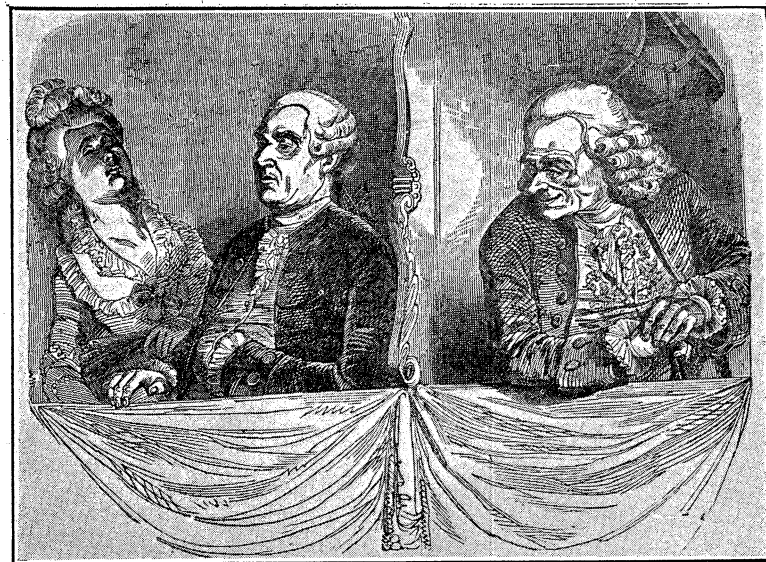
L'auteur dramatique Emile de Najac, l'archéologue et historien Aymar de Blois...

Arrêtons-nous à ce siècle et ne parlons pas des vivants.

La rue Elie-Fréron

En dépit des gouvernements qui passent, l'ancienne rue *Royale*, puis *Nationale*, puis *Impériale*, aujourd'hui *Elie-Fréron*, qui joint la place *Saint-Corentin* à la *Tourbie*, est toujours, pour les bretonnants, la rue *Dével*, la rue *Obscure*.

« On ne peut se dispenser d'élargir la rue *Obscure*, écrit, en 1794, le citoyen Cambry ; on la traverse en allant à Brest et



Voltaire, Fréron et Madame Fréron à la 1^{re} représentation de l'Ecosaise

en revenant de cette ville ; le plus habile cocher a de la peine à la passer ; les accidents y sont communs. »

« La rue *Obscure*, écrit l'ingénieur Goury, en 1824, n'est pas seulement un passage très incommode et très angusté, les maisons qui la bordent sont en bois, par saillies successives aux différents étages, de sorte que la rue, dont la largeur est de 3 m. 10 au rez-de-chaussée, se trouve réduite à 0 m. 55 à la hauteur des toits. »

Si l'on y ajoute le défaut d'issues que présentent toutes ces habitations et l'entassement des individus dans des cases obscures, dont une seule renferme jusqu'à 23 ménages, la plu-

part sans cheminée, ces misérables allumant leur feu sur une platelle de pierre au milieu de leur réduit, ne peut-on pas dire que cet état de choses est une calamité permanente dans la ville de Quimper ? »

Et combien d'autres incon vénients résultaient encore de la proximité des fenêtres hautes se faisant vis-à-vis, et distantes à peine d'une coudée ?

Bien qu'elle se soit déroulée au début du XVIII^e siècle, les Quimpérois n'ont pas encore oublié l'affaire Tanguy. La tombe de ce criminel, racheté par la plus dure pénitence et mort en odeur de sainteté, se montre encore aux portes de Quimper, à Prat-an-Rous, et elle est toujours un but de pèlerinage pour les mères dont les enfants souffrent des maladies du jeune âge.

A l'une des dernières maisons de la rue *Obscure*, vous pouvez voir la fenêtre par où le cordonnier Tanguy, traîtreusement, se glissait le long d'une planche, au logis Daniellou en l'absence du mari, de son métier ramasseur de fagots... Un jour vint où les deux complices non contents des facilités que permettait ce pont suspendu jeté entre leurs fenêtres, souhaitèrent la mort du mari. Son fusil armé, Tanguy se mit à l'affût dans le bois de Prat-an-Rous où Daniellou, frappé d'une balle en plein front, tomba roide sur le fagot qu'il nouait.

Pour son malheur, l'assassin se sauva si éperdument à travers les ronciers qu'il laissa aux épines maintes effilochures de la laine de son bonnet et de sa veste. Ainsi fut-il identifié comme coupable.

Sur le point d'être arrêté, Tanguy courut au Séminaire, dont il avait la clientèle, et, s'étant confessé au Supérieur, il le supplia de lui accorder droit d'asile. Le Supérieur imposa comme pénitence à l'assassin une réclusion de trois ans, au pain sec et à l'eau, dans une étroite cachette noire et sans air, au plus profond des caves creusées sous l'édifice (aujourd'hui hôpital).

Ce temps achevé, la porte du souterrain fut ouverte au coupable. Ses vêtements en lambeaux flottaient autour d'un corps réduit à la peau et aux os. La lumière fit retomber les paupières sur deux yeux éteints. Invité à fuir sa ville natale, Tanguy plia les genoux et, se frappant la poitrine, déclara au Supérieur que sa pénitence était insuffisante. Puis il marcha en titubant jusqu'à la Gendarmerie, se livra aux Juges, et fut pendu à l'endroit où il avait tué Daniellou. Son corps, enseveli au pied du gibet, dégagera une odeur suave et des miracles s'y manifestèrent bientôt.

La route de Quimper à Douarnenez longeant la tombe, les passants pitoyables cassaient à l'arbre voisin deux brindilles, les nouaient d'un fil, et les plantaient en signe de pardon, sur la tombe du coupable racheté par sa dure expiation. Les mères accompagnaient ce geste d'un vœu pour la santé de leurs enfants, et Tanguy les exauçait.

De vieilles gens du voisinage nous ont conté avoir été témoins de nombreux miracles. L'une d'elles nous a montré l'emplacement du gibet qui, il y a encore un quart de siècle, était orné chaque jour de plusieurs croix de branchage...

Depuis longtemps, la rue *Obscure* ne méritait plus son nom lorsqu'elle fut dédiée à Elie Fréron, le Père de la Critique moderne, le redoutable adversaire de Voltaire et des encyclopédistes.

C'est, en effet, à l'emplacement occupé aujourd'hui par le bel immeuble portant le n° 10 que naquit, le 20 Janvier 1718, Elie-Catherine Fréron.

L'enfant manifesta une intelligence précoce puisque, dès sa cinquième année, il lisait et savait par cœur les poésies du grand Malherbe, son parent éloigné. Sa passion de l'étude le détournait parfois de rendre à son père les menus services que ce dernier était en droit d'exiger sans distinction de ses nombreux enfants. Fréron fut un jour puni en recevant la charge de garder le troupeau des dindons dans la cour du logis.



Elie Fréron, médaillon par Camille BOUCHER

Assis sur un petit fauteuil, une baguette en main, entouré des volatiles gloussantes, qui donc aurait prévu, devant ce tableau, que le petit Quimpérois tiendrait un jour le sceptre de la critique parisienne et gouvernerait la gent de lettres ?

On ne connaissait guère Fréron qu'à travers les mensonges, les calomnies et les injures disséminées dans l'œuvre de Voltaire lorsque Jules Janin, voici un siècle, puis Monselet s'avisèrent de dégager de ce tissu de faussetés le vrai visage du critique en jetant quelques coups de sonde à travers les 300 volumes de l'*Année Littéraire*.

Mais il appartenait à l'un de nos compatriotes, journaliste lui-même et polémiste de grand talent : M. le chanoine Cornou, de projeter une lumière complète sur la vie et l'œuvre de Fréron.

De vastes lectures et les plus méticuleuses recherches littéraires et historiques ont permis à cet obstiné chercheur, après huit années du plus patient et du plus tenace labeur, d'achever

un livre, unanimement loué par la critique, couronné par l'Académie française, et qui a définitivement rendu justice à Fréron.

Quimper ne possède pas encore le monument auquel Fréron a droit et que plusieurs de ses compatriotes furent sur le point de lui élever, vers 1840. Il a mieux. Le livre de M. le chanoine Cornou nous restitue dans sa vérité toute la vie de cet inlassable luttteur et met à sa place son œuvre puissante de grand critique.

Il faut compulser, chapitre par chapitre, ce passionnant dossier où chaque fait, chaque date sont passés au crible de la plus scrupuleuse, de la plus impartiale critique pour apprécier la grandeur, la noblesse, le désintéressement de la lutte menée, pendant trente années, par le fondateur de l'*Année littéraire* contre le corps encyclopédique au comble de la faveur officielle et prêt à tout pour étouffer la voix d'un tel adversaire.

Peu de jours après la mort de Fréron, Jean-Jacques écrivait : « Fréron vient de mourir. On demandait qui ferait son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. M... Quand on ne m'aurait pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurai deviné qu'il parlait d'une bouche philosophique et qu'il était de ce siècle-ci... »

Et le vertueux Rousseau de se répandre en une longue diatribe sur la méchanceté de son époque : « Il n'y a plus ni modération dans les âmes, ni vérité dans les attachements : chacun hait tout ce qui n'est pas lui ! »

Combien ce mot s'applique exactement à Voltaire dont la haine implacable influençait encore M. Paul Souday à la veille de sa mort !

Voici le portrait de Fréron tel que l'a brossé, sous le nom de Frélon, le Patriarche de Ferney, dès les premières scènes de sa comédie l'*Ecossaise* : « Esprit de travers, homme dangereux dont la langue, la plume et les démarches sont également méchantes, il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point et pour l'augmenter s'il en trouve... Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'il a fait fortune... Il ne veut pas souffrir qu'il se fasse rien de bon... et le prouve par ses feuilles... »

Et ce ne sont là que gentilleses près du ramas d'infamies colportées par l'auteur de la *Pucelle*, sous le titre : *Anecdotes sur Fréron*. L'une après l'autre, le livre de M. le chanoine Cornou a jeté bas chaque pierre de cet édifice de mensonge.

« Qui voudrait suivre Fréron dans ses travaux et dans ses luttes de chaque jour aurait une longue route à parcourir », écrivait J. Janin.

Cette longue route, M. le chanoine Cornou, après l'avoir parcourue lui-même, y conduit ses lecteurs, et c'est le plus passionnant voyage à travers le monde littéraire du XVIII^e siècle dont Fréron, de 1740 à 1770, année par année, étudie toutes les œuvres marquantes, et non seulement celles des vedettes, mais

encore celles de ces « oubliés et dédaignés » chers à Monselet, celles de ces « insectes » qui, après un jour ou une heure de célébrité, tombèrent au gouffre de l'oubli.

C'est que Fréron, après les essais, les balbutiements des fondateurs de « gazettes » du siècle précédent : les Renaudot, les de Visé, est vraiment le premier journaliste français au sens plein du mot ; et toute sa carrière sera entièrement, exclusivement consacrée à l'*actualité* littéraire.

Il ne pouvait être encore question d'actualité politique, mais par sa position prise contre Voltaire et l'Encyclopédie, par sa doctrine traditionaliste, sa défense des principes d'unité en matière de gouvernement comme en matière de religion, l'*Année littéraire* annonce déjà le journalisme moderne, tel qu'il sortira, peu après la mort de Fréron, du chaos révolutionnaire.

On pouvait déjà mesurer par la haine de Voltaire l'influence redoutable de Fréron sur l'opinion de l'époque, mais ce que M. le chanoine Cornou a dégagé de son volumineux dépouillement de l'*Année littéraire*, c'est la vaste culture du critique, son sang-froid, son impartialité (même après les plus dures représailles des philosophes : suspension, emprisonnement réitérés), sa modération, la parfaite tenue de son style au milieu des plus acerbes polémiques, l'honnêteté de sa défense contre des ennemis qui ne visaient rien moins qu'à le ruiner, lui et sa famille.

Pendant trente ans, sans lassitude, sans découragement, ce rude jouteur, « modèle unique de vaillance et de fermeté, a porté sans faiblir le poids d'une lutte implacable ». La révolution du privilège de l'*Année littéraire*, obtenue enfin par le clan philosophique, porta le coup mortel au fils de l'orfèvre quimpérois.

L'auteur de la *Pucelle* et ses amis se ruèrent à la curée de leur victime. Le Patriarche de Ferney écrit en note de la satire *Le Pauvre Diable* : « Il semble que Fréron soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. » Et c'est bien le cas de rappeler ici le mot de Lanson « qu'un tel manque de mesure chez Voltaire donna lieu, même à des gens qui tenaient de lui toutes leurs idées, de mépriser sa personne absolument ».

La réhabilitation de Fréron, si brillamment plaidée par M. le chanoine Cornou, est aujourd'hui acquise.

En attendant mieux, un médaillon reproduisant les traits du critique sera prochainement placé sur l'immeuble bâti à l'emplacement de sa maison natale.

Une souscription, à cet effet, est ouverte dans la Presse. Il serait beau que l'empressement des Quimpérois à honorer une des gloires de leur ville permît non seulement de faire face aux frais modestes de ce médaillon, mais encore d'élever à Fréron, sur une place publique, un monument digne de lui.

L'Abattoir

C'est au débouché de l'ancienne rue des *Boucheries*, sur la placette du *Mez-Gloaguen*, qu'on abattait jadis les animaux, à la vue du public.

Le sol de cet *Abattoir* en plein vent, souillé de sang corrompu et de déchets, n'était guère nettoyé que par les chiens errants et par les grosses pluies qui entraînaient, le long du ruisseau creusé au milieu de la chaussée, les débris pestilents vers les bas quartiers.

Les rues *Saint-Nicolas* et des *Gentilshommes* en étaient infectées, de même la rue des *Boucheries*, la place *Maubert* et la rue *Saint-François*. Il n'est pas jusqu'à la rue du *Guéodet* et la place *Saint-Corentin* où, les jours d'orage, le flot empuanti ne cherchât une issue vers l'Odéon.

À la fin du XVIII^e siècle, un rapport à l'Intendant de Bretagne signale que « la boucherie est par toute la ville et que toute la ville est en boucherie ; que Quimper est infectée par les immondices et vapeurs provenant de l'échaudoir et de la tuerie des bestiaux situés au lieu le plus élevé et le mieux aéré de la ville, principe de grandes maladies et souvent de la mort sans qu'on n'y fasse aucune attention »...

La communauté de ville proteste, à maintes reprises, sans succès, contre l'*Abattoir du Mez-Gloaguen* qui fait de l'intérieur de Quimper le « cloaque le plus malsain, le plus infectant, capable selon les meilleurs auteurs en médecine, de causer la peste dans les chaleurs d'un été ».

Et ceci semblerait justifier l'étymologie de *Mez-Gloaguen*, pris dans le sens de « hors du cloaque », et non de « champ de Gloaguen ».

Souvent, les bêtes à abattre, amenées de la campagne après le départ des assommeurs, restaient attachées jusqu'au lendemain au poteau, gardées par les molosses des bouchers. Pendant la nuit, des bandes de loups, alléchés par la chair fraîche, prenaient d'assaut le *Mez-Gloaguen*. La hurle des fauves, l'aboi des chiens, les meuglements et les bêlements tenaient éveillé tout le quartier. Peureusement, les femmes et les enfants s'enfouissaient la tête sous les couvertures pour ne pas entendre le bruyant écho des péripéties de la bataille. Au matin, des carcasses déchiquetées témoignaient de l'acharnement et de la voracité des loups.

Souvent encore des bovins furieux, brisant leurs attaches après un coup de maillet mal asséné, galopaient, cornes basses, par les rues déclives, mettant en fuite les enfants et passants, semant la panique.

À la même époque, les porcs vagabondaient librement par les rues, « retournant du groin le sol des promenades et jusqu'aux racines des arbres, entrant dans les églises et les maisons ».

Les archers de police, dès qu'ils tentaient, conformément aux Ordonnances, de trainer en fourrière les « habillés de soie » vaguant par les rues, s'exposaient aux insultes du bas-peuple, bien que le Sénéchal permit la confiscation des porcins errants, et punit leurs propriétaires de prison.

L'Evêque dut interdire, sous peine d'excommunication et de cent livres d'amende, d'élever des porcs dans la Ville Close...

C'est seulement en 1806 que l'*Abattoir* quimpérois quitta le *Mez-Gloaguen* et fut transféré sur la rive gauche du *Stéir*.

Les bâtiments primitifs comportaient deux pavillons, l'un pour les veaux et moutons, l'autre pour les bœufs. En 1821, une troisième aile fut bâtie pour la tuerie des porcs, à laquelle fut adjointe un lavoir couvert pour les lavandières du quartier, puis une cale d'abreuvoir et un barrage avec vanne de prise d'eau pour le *Moulin-du-Duc*.

Ces travaux furent l'œuvre de l'ingénieur G. Goury, ancien ingénieur en chef du département de l'Arno, et membre professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Florence, l'un des plus remarquables ingénieurs du corps des Ponts-et-Chaussées qui suivirent l'armée de Napoléon I^{er} en Italie.

Goury créa une nouvelle route entre la Méditerranée et l'Adriatique, la route Apennine de Bologne à Florence, construisit le pont de Châteaulin, et, à Quimper, notre premier *Abattoir*.

L'*Abattoir* quimpérois a le mérite d'avoir inspiré à Gustave Flaubert une page curieuse de *Par les Champs et par les Grèves*, une digression brillante qui, pour avoir été écrite au printemps de la vingt-quatrième année, n'en rend pas moins le son des meilleures pages de cette *Salammbô* qui ne verra le jour que dix-sept ans plus tard :

« J'ai eu l'idée d'une ville terrible, de quelque ville épouvantable et démesurée, comme serait une Babylone ou une Babel de cannibales où il y aurait des abattoirs d'hommes, et j'ai cherché à retrouver quelque chose des agonies humaines dans ces égorgements qui bramaient et sanglotaient. J'ai songé à des troupeaux d'esclaves amenés là, la corde au cou, et noués à des anneaux pour nourrir des maîtres qui les mangeaient sur des tables d'ivoire, en s'essuyant les lèvres à des nappes de pourpre »...

Devenus insuffisants, les bâtiments décrits par Flaubert furent abandonnés en 1867, et l'*Abattoir* actuel construit plus en amont, à *Pen-ar-Stéir*.

L'ancien *Abattoir* fut transformé en lavoir à quatre bassins surmontés de séchoirs, établissement que les lavandières du faubourg nomment « lavoir de la rivière neuve ».

L'*Abattoir* quimpérois reçoit journellement une clientèle de 42 bouchers et 17 charcutiers, il possède 16 échaudoirs.

Les Faïenceries de Locmaria

Dès l'époque de l'occupation romaine, on fabriquait des poteries, des briques et des tuiles à *Civitas-Aquilonia*, aujourd'hui Locmaria.

Près d'une maison désignée en breton *ty-ru*, la « maison rouge », des fouilles ont mis au jour un amoncellement de débris de briques, tuiles à crochet, vases de toutes formes.

La parcelle même où se dressent les bâtiments de la plus ancienne faïencerie est inscrite au cadastre sous le nom de *Rome*.

On s'approvisionnait en argile au banc de Toulven, en aval de l'anse de Kérogan, dans un bras mort de l'Odet, réserve toujours exploitée.

C'est seulement vers la fin du *xvii^e* siècle que la grossière industrie primitive entre dans une voie nouvelle.

En 1690, un céramiste de Moustiers (Basses-Alpes), du nom de Jean Bousquet (1649-1708), s'établit à Locmaria, après s'être renseigné sur l'importance des bancs argileux de l'Odet, le bon marché de la main-d'œuvre et le bas prix du bois de fagots nécessaire au chauffage des fours. Il a quarante et un ans et une longue expérience de son métier.

Ses affaires prennent un tel essor, qu'ayant débuté avec un pécule de deux mille livres, Bousquet laisse, à sa mort, dix-huit ans plus tard, des constructions évaluées à plus de deux cent mille livres.

Son fils Pierre (1671-1749) lui succède ; il agrandit encore l'entreprise dont les produits deviennent célèbres par toute la Bretagne. En 1731, il marie sa fille aînée à son ouvrier Pierre Bellevaux, de Nevers, qui a longtemps travaillé à la Manufacture de cette ville et en connaît tous les secrets.

Louis XIV, en 1733, pour arrêter le déboisement du royaume, réglemente étroitement l'ouverture des nouvelles fabriques de poteries.

En conséquence de cette Ordonnance, la Manufacture de Quimper n'a plus à redouter, dans toute l'étendue de la province de Bretagne, que deux concurrents : l'un à Brest, et l'autre à Rennes.

Pierre Bousquet, avant sa mort, marie sa petite-fille, Marie-Jeanne Bellevaux, avec le jeune Pierre-Clément Caussy (1720-1782), dont le père dirige la *Manufacture Royale de Faïences de Rouen*.

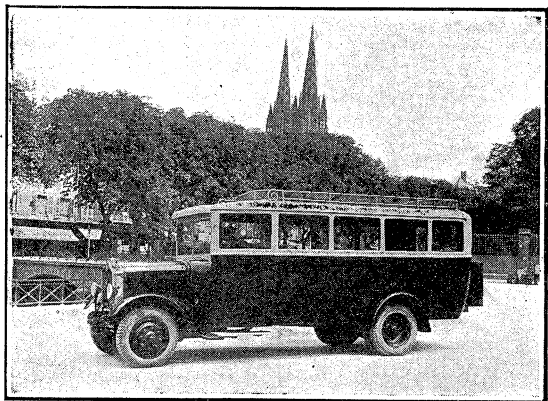
Caussy, aidé par plusieurs maîtres céramistes, cédés par la célèbre fabrique de la capitale normande, introduit à Locmaria les procédés et modèles mis au point par son père, augmente l'outillage et porte le personnel à soixante ouvriers.

Ainsi, dès l'origine, la manufacture quimpéroise, bénéficiant des procédés et modèles de Moustiers, de Rouen et de Nevers, conjugue cette triple expérience et réalise une fabrication



Le Coz & Boissel

30 bis, Rue Le Déan, Quimper



Services publics quotidiens :

QUIMPER-CAMARET par MORGAT
et QUIMPER-POINTE-DU-RAZ

Départ Quimper : Cour de la Gare à 8 h. 20

Les auto-cars fermés les plus confortables, de 23 à 40 places
Location d'autos pour Mariages et Excursions

HOTEL DE CORNOUAILLE

46, Rue du Pont-Firmin - QUIMPER, Tél. 5-05

■ ■

POQUET-NÉDÉLEC

Propriétaire

Chambres Confort moderne — Chauffage central
Restaurant à Prix fixe (à la Carte sur commande)
SALLE POUR BANQUETS ET BALS

Salon du Meuble

Ancien

Décoration et Installation
d'intérieurs

■ ■

Projets et Devis sur demande

■ ■

Moderne

F. Le Blanc & Fils

Sculpteurs Décorateurs

33 ter, Avenue de la Gare -- QUIMPER
Tél. 1-43

.....

Guillaume Pérennès

assure

*sur la vie, contre tous
risques, aux meilleures
Compagnies françaises*

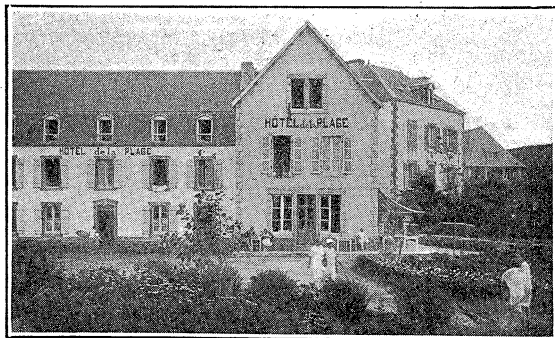


Bureaux : 4, rue Verdelet - Quimper - Tél. 4-49

.....

HOTEL DE LA PLAGE

L'HELGOUAC'H, Propriétaire



Sur la Plage même où se dresse le célèbre Sanctuaire et où se tient le plus grand Pardon de toute la Cornouaille

■
CUISINE TRÈS SOIGNÉE
EAU COURANTE
GARAGE

▼
PRIX MODÉRÉS
■ ■

TÉLÉPHONE PLONÉNEZ-PORZAY 12

remarquable, à telle enseigne qu'il arrive fréquemment à des spécialistes éclairés d'attribuer à Rouen et à Nevers des pièces fabriquées aux XVII^e et XVIII^e siècles à Locmaria.

Pierre Caussy acquiert, en 1762, pour broyer ses couleurs, le moulin de marée que les Quimpérois se souviennent d'avoir vu tourner, en bordure du chemin de halage, au débouché de la retenue d'eau dite : *Etang des Couleurs*.

En 1764, le duc de Penthièvre, engagé du domaine de Quimper, afféage à Caussy les deux rives de l'Odet jusqu'au bois de Neptune, rive gauche (bois de Poulguinan), et jusqu'au ruisseau de Melgven, rive droite.

Un arrêt du Parlement de Bretagne, daté 1768, autorise Caussy à vendre dans toute la province, indistinctement, chaque jour de semaine, ses « fayances et pipes ». Celles-ci sont de huit catégories, et préférées, de Nantes à Saint-Malo, sur tous les navires, par les vrais pétuneurs, aux pipes d'Angleterre et de Hollande, ainsi qu'aux pipes dites de Dunkerque et Ganif.

Antoine de la Hubaudière, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, épouse, en 1771, la fille aînée de Caussy, et prend, à la mort de son beau-père, en 1782, la direction de la fabrique.

Il a pour successeur son fils Jean, qui cède la manufacture à son fils Félix, en 1853. Celui-ci la transmet à son fils Guy, mort au Champ d'Honneur en 1915.

La faïencerie dite *La Grande Maison* appartient, depuis 1917, à MM. Verlingue, Bolloré et Cie.

Pierre Bousquet avait vainement essayé d'obtenir de l'Intendant, M. Pont-Carré de Viarmes, un privilège exclusif pour la fabrication des faïences en Bretagne.

Antoine de la Hubaudière devait voir naître la concurrence, à Locmaria même, dans la personne d'un sieur François Eloury, de Locmaria, ancien ouvrier de Caussy, qui, en 1773, construisit un four.

M. de la Hubaudière s'étant plaint de ce rival, l'Intendant se fait renseigner par son Subdélégué qui lui mande, en Août 1787, que « les grès de la Hubaudière sont aussi beaux que ceux de Hollande »... qu'il « imite avec succès les porcelaines d'Angleterre »... que « la Bretagne est inondée de faïences anglaises » et « qu'en raison de l'exportation considérable des bois par Brest, Lorient, Nantes et Bordeaux, une seconde faïencerie serait un nouveau gouffre à dévorer les forêts »...

Néanmoins l'Intendant maintient l'installation de François Eloury, car, la même année, de la Hubaudière a fait construire quatre nouveaux fours, mais il ordonne que la chauffe soit désormais faite exclusivement au charbon de terre.

La Manufacture Eloury, passée à la famille Porquier, fut fermée en 1904. Sa marque P. B. et la propriété de ses modèles ont été acquises, en 1913, par la maison Henriot.

Une troisième usine est créée, en 1778, à Locmaria, par un sieur Guillaume Dumaine, dont les parents exploitaient à Ger, dans la région de Mortain, une fabrique de grès.

Dumaine adjoint à son four à grès des fours à faïences. Son fils continue et agrandit cette exploitation qu'il cède, en 1841, à son beau-père : Jean-Baptiste Tanqueray. Les trois

enfants Tanqueray : deux filles et un garçon, poursuivent dans l'indivision l'œuvre paternelle, puis l'une des filles, Augustine, épouse, en 1864, Pierre Henriot dont le fils, Jules Henriot, se trouve, par suite du décès de ses parents, seul maître de l'usine.

C'est sous son impulsion que la Manufacture entre dans la voie d'un progrès soutenu dont l'après-guerre a vu le plein épanouissement.

MM. Joseph et Robert Henriot, en prenant avec leur père la direction de l'œuvre familiale, ont doté leur matériel des derniers perfectionnements et procédé tout récemment à l'installation de fours chauffés au mazout.

L'usine Henriot, qui ne comptait à ses débuts qu'un personnel de 25 ouvriers en occupe aujourd'hui 250.

Jusque vers le milieu du XIX^e siècle, la production de Locmaria, à l'exception des imitations de Moustiers, Rouen et Nevers, destinées à la clientèle riche, se limite aux ustensiles de ménage.

Trois catégories sont offertes à la clientèle courante : poterie commune, faïence mi-brune, faïence blanche et fleurie.

La fabrication des deux premiers types est aujourd'hui complètement abandonnée ; seules certaines communautés religieuses font encore exécuter sur commande la faïence mi-brune.

Les ustensiles de ménage, témoins de la vie domestique qu'ont connue nos grands parents, méritent un souvenir. Certains d'entre eux constituent déjà des raretés, et il serait à désirer que la collection complète en fût conservée au Musée breton comme elle l'est au Salon d'exposition Henriot.

Voici la série des écuelles de Cornouaille et de Léon : l'écuelle mouchetée, tachetée de blanc sur fond noir ; l'écuelle dite Sainte-Anne, à petites anses et fond rétréci ; l'écuelle verte, préférée des Carhaisiens ; l'écuelle dite fleurie, ornée au fond d'un nom de baptême ; l'écuelle noire ; l'écuelle à fond rouge pour boire le cidre, et dont le coloris donnait l'illusion de renforcer le *huero* trop pâle ; enfin l'écuelle blanche, chacune ayant son affectation et même son terroir préféré : Quimper n'emploie que l'écuelle à bec et ses alentours l'écuelle à oreille.

Voici le pot à lait à larges anses, destiné à être porté sur la tête ; la *casse* ou lèche-frite allant au feu ; le plat creux et demi-creux pour servir le lard, *kig-sall* ; le pot à diner avec couvercle dans lequel le repas chaud était porté aux journaliers sur le lieu du travail ; la mocque longue et la mocque ronde à anse pour déguster le pur jus de Fouesnant ; le pot dit Nantais : le poëlon rouge à mettre l'amidon pour l'empois des coiffes ; et la réduction des mêmes objets pour servir aux enfants de jeux et dînettes.

Que de souvenirs évoquent encore la série des ustensiles de grès ! On ne fabrique plus de grès à Locmaria depuis 1911. La génération qui grandit ignore déjà la gamelle ou *podez* où était versé le lait après la traite en attendant la formation de la crème ; le *pod dienn*, ou potiche, pour apporter la crème à la clientèle ; le *pod digor* où était mis en réserve le beurre de

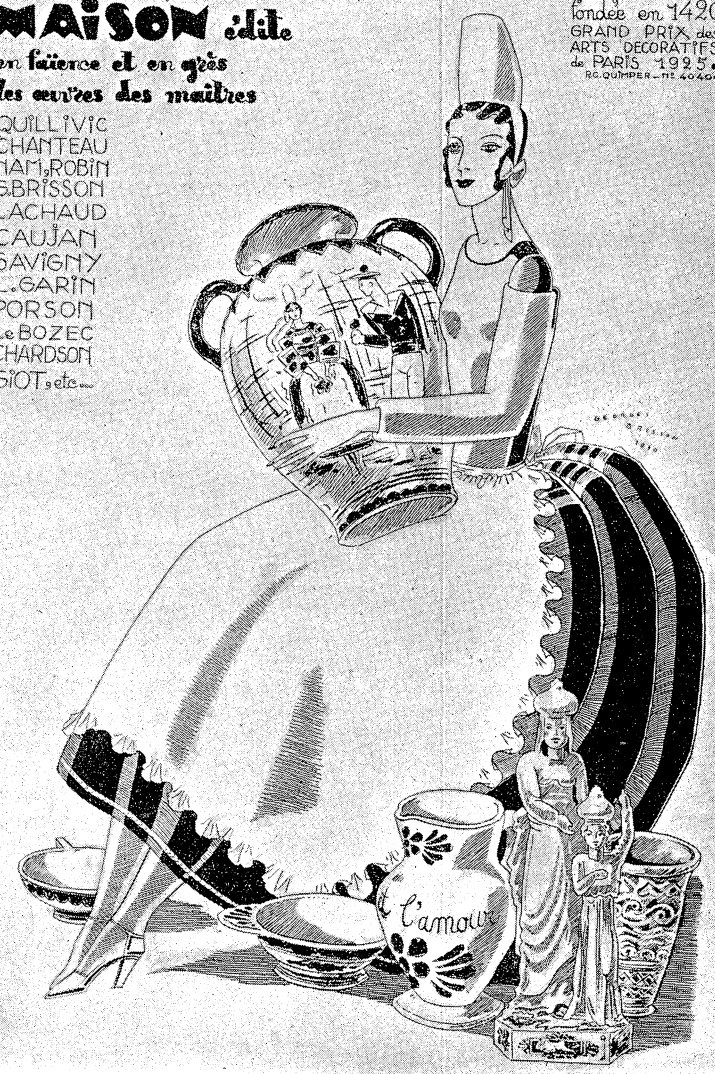
La FAÏENCERIE de la GRANDE MAISON dit.

en faïence et en grès
les œuvres des maîtres

QUILLIVIC
CHANTEAU
NAM, ROBIN
GABRISSON
LACHAUD
CAUJAN
SAVIGNY
L. GARIN
PORSON
Le BOZEC
CHARDSON
GIOT, etc.

HB QUIMPER

fondée en 1420
GRAND PRIX des
ARTS DÉCORATIFS
de PARIS 1925.
B.C. QUIMPER - N° 40404



conserve aux mois d'abondance ; la bouteille de grès pour le cidre, le broc, le buire, le cruchon, la touque, le buard, la tabatière secouette, le pot à tabac, etc...

Primitivement cuits dans des fours chauffés au bois de bouleau, les grès en recevaient une coloration légèrement jaunâtre. Lorsque le chauffage au charbon fut substitué au bois, des projections de sel marin dans les fours en fin de cuisson donnèrent au grès des irisations rudimentaires.

Le tourneur travaillait, il y a encore un demi-siècle, sur le tour dit « tour à vache », dont on peut voir un spécimen au *Musée breton* : roue horizontale à rayons évidés que l'ouvrier met en mouvement avec un bâton, car la position élevée de son siège ne lui permet pas d'atteindre la roue avec ses pieds. Ce dispositif rendait possible l'élévation à hauteur convenable des récipients de grande capacité.

Les pièces de dimensions moindres étaient tournées, comme elles le sont encore aujourd'hui, sur le tour à pied actionné par une roue pleine.

Les décorateurs de nos anciens ustensiles ne connaissaient guère que le trait noir et rouge sur fond jaune rappelant le genre hispano-mauresque. Puis apparaît, sur la faïence, le schéma simplifié d'une fleur, d'un coq, d'un oiseau fantaisiste dans un encadrement linéaire polychrome.

Telle demeurera la fabrication de Locmaria jusqu'aux environs de 1870.

Chaque été, après la moisson et l'extraction de la tourbe, les *pillaouer* de Brennilis, Botmeur, La Feuillée, Loqueffret attelaient le bidet à la charrette et descendaient de la Montagne Noire vers Quimper. La poterie s'empile bientôt sur les véhicules qui commencent leur randonnée à travers Cornouaille et Léon, poussant même jusqu'aux pays trégorrois et morbihannais.

Écuellés et bolées serviront de monnaie d'échange contre les chiffons mis en réserve par la ménagère campagnarde. On les troquera encore contre les châtaignes, les crins de porc, et, dans la région roscovite, contre les oignons.

Plaisante et honnête clientèle que celle de ces *pillaouer*, courant de ferme en ferme, leur sac sur le dos, grands colporteurs de nouvelles et de chansons. Lorsqu'ils reviennent à Quimper vendre leurs ballots de chiffons à l'Entrepôt, les faïenciers leur confient la marchandise à livrer aux bourgades échelonnées sur la route du retour vers la montagne.

La pénétration du chemin de fer en Bretagne, vers le milieu du XIX^e siècle, va mettre fin à ce pittoresque roulage. Les faïences de Choisy-le-Roy et de Sarreguemines ne tarderont pas à évincer les produits de Locmaria. La facilité des transports va bouleverser la vie locale.

La bouteille de verre remplace celle de grès. Le paysan abandonne pour l'assiette l'écuelle dans laquelle il coupait son pain ou ses crêpes avant de puiser le bouillon à la marmite. La cherté du beurre fait renoncer au *pod dienn*, et l'écumeuse détrône la *podez*.

Enfin voici paraître, sur « le dragon de fer annoncé par Merlin », les premiers voyageurs se déplaçant pour leur agré-



M. MÉHEUT

LE VIEUX POTIER.

FAÏENCERIE HENRIOT

À QUIMPER

Deux grands Prix à l'Exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925 ; un grand Prix et deux Médailles d'or à l'Exposition de Barcelone en 1929

ment, amateurs de plages et de pittoresque breton, qui seront bientôt légion sous le nom de « touristes ». Les faïenceries renoncent à leur ancienne production pour créer de nouveaux modèles au goût de cette clientèle dont le flot continue à croître d'année en année.

C'est seulement l'après-guerre de 1870 qui a vu, sur le « Quimper », l'apparition du décor breton proprement dit : personnage et scène de genre. Un peintre de talent : M. Alfred Beau, gendre du littérateur Emile Souvestre, fut l'artisan de cette rénovation. Les scènes de la vie champêtre, les cérémonies familiales : accordailles, noces, baptêmes, *fest an oc'h* ; les fêtes religieuses : pardons, processions ; les métiers ruraux, les danses, les chansons, les légendes du terroir, fournirent à M. Beau le sujet de ses premières compositions.

« Les mendiants de Noël », tel est l'intitulé du plat qui ouvrit la série, en 1878, et figura avec honneur à l'Exposition Universelle.

Les albums de modèles de M. Beau, précieusement conservés à la Faïencerie Hénriot, et toujours reproduits avec succès, constituent, avec la célèbre *Galerie bretonne*, la plus riche série documentaire sur les costumes et les usages d'une Bretagne disparue.

M. Beau, d'un pinceau alerte, a croqué ces types d'antan : le chansonnier, le *pillaouer*, la marchande de chapelets ; et illustré ces contes populaires qui, sous la plume de son beau-père, faisaient les délices d'innombrables lecteurs : la Fée des eaux, le Diable devenu Recteur, le Biniou et les Korrigans, etc...

Le talent décoratif si original de M. Beau s'exprimait encore dans des stylisations de fleurs, papillons, oiseaux, fruits, animaux, poissons, toujours recherchées.

M. Beau fit appel à la main-d'œuvre des jeunes Quimpéroises et forma des élèves que le populaire, dans son expressif parler local, baptisa les « peintuses ».

En même temps, ses modelleurs s'ingéniaient à façonner ces mille objets-souvenirs : porte-bouquets, potiches, bonbonnières, encriers, assiettes et plats, faciles à caser dans le bagage du voyageur.

Un coq, une hermine, un lys, des fleurs champêtres, un paysan, une paysanne, au creux d'une assiette ; des statuettes de Vierge, de Sainte Anne, de Saint Yves, de Saint Corentin : telles sont les plus anciennes créations du style Locmaria, celles dont la vogue n'a jamais faibli et qui continuent à garder la faveur du touriste moyen, français et étranger.

Des touches vives, franchement appliquées, jaunes, rouges, vertes et bleues, réalisent l'harmonie du « Quimper », constituant sa caractéristique.

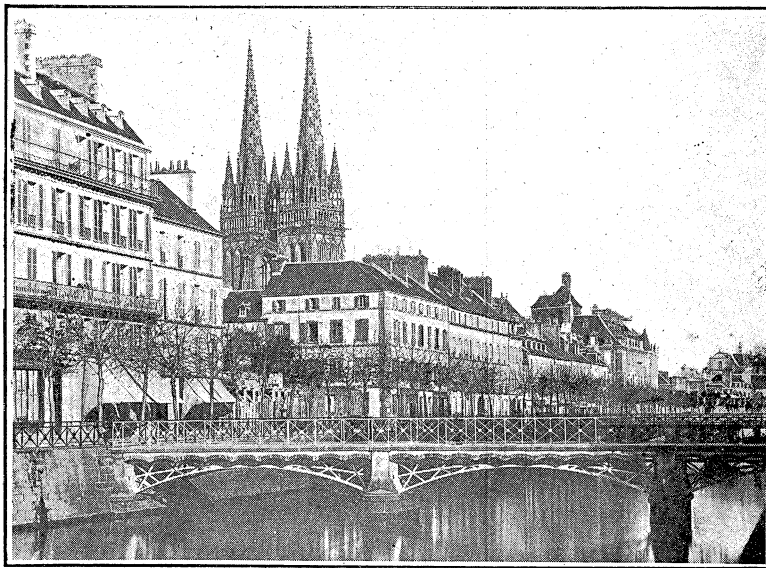
A Locmaria, point de décalcomanie : chaque pièce est entièrement décorée à la main par la « peintuse », elle reçoit sa vie de la main de l'artisan et non d'une machine. De là son caractère et son charme rustique.

Il faut suivre, à l'usine, les multiples transformations de l'argile, depuis le malaxeur et le filtre-pressé, jusqu'au four-

moufle chauffé au mazout. On constatera le soin apporté à leur besogne par les mouleurs, tourneurs, modelleurs, décorateurs.

Parcourez à loisir les vastes ateliers, blottis au pied du Frugy, et dont les vitrages ouvrent sur les allées et le port.

Ici, toute une armée de figurines fraîchement modelées s'aligne en rangs pressés sur les étagères. La voici, plus loin, équipée et parée, prête à décorer le *home*. Devant l'infinie variété des modèles, tous plaisants et bien venus, le visiteur n'a que l'embarras du choix.



Le Parc en 1860. On remarquera, à gauche de la palissade, le magasin qui était occupé à cette époque, comme il l'est aujourd'hui, par la Bijouterie Caron, fondée sous le 1^{er} Empire

Sans vouloir entrer dans le détail de la fabrication, disons seulement que les argiles de l'Odet, après avoir été triturées, lavées, filtrées, passent entre les mains du tourneur, du mouleur, du couleur, du calibreur qui leur donnent leur forme.

Après séchage, la pièce est soumise à une première cuisson, dite de « biscuit », dans le four-moufle, chauffé à mille degrés ; puis plongée dans un bain de verre pulvérisé, opacifié par l'oxyde d'étain. Elle en sort recouverte du vernis émaillé, dit « stannifère ».

Elle est portée à l'atelier des peintres où elle reçoit, entièrement au pinceau, sa décoration (couleurs à base d'oxydes métalliques : fer pour les rouges, cobalt pour les bleus, chrome pour les verts, urane pour les jaunes, manganèse pour les noirs).

La pièce est ensuite mise au four une seconde fois, pendant 8 à 12 heures, pour la cuisson dite de « décor », température à 900°.

Depuis la Grande Guerre, le « Quimper » a pris un essor considérable, dû, sans doute, à l'accroissement du tourisme, mais aussi au renouvellement du matériel des usines, et à leur adaptation aux derniers progrès de l'art de la céramique. Sa vogue en Amérique et en Angleterre n'est pas sans relation avec le séjour en Bretagne des armées alliées.

Nos manufactures, tout en poursuivant leur fabrication traditionnelle, ont fait appel aux artistes les plus qualifiés pour renouveler et infuser une vie nouvelle à l'art breton. Leur effort a trouvé sa récompense à l'Exposition des Arts décoratifs, où elles ont obtenu les plus hautes récompenses.

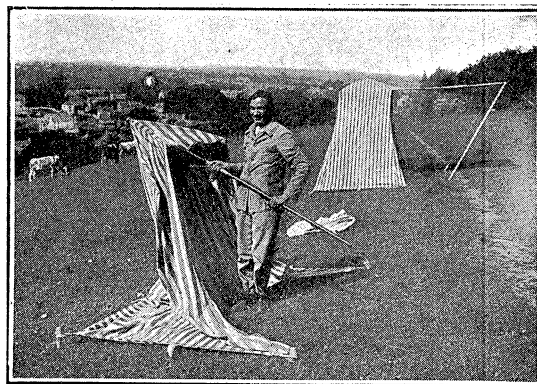
La *Manufacture Henriot* s'est attaché Mathurin Méheut, le grand décorateur de *La Mer* et de *La Forêt* ; Armel Beauvils, qui a modelé avec tant d'expression les femmes de Plougastel et de Ploaré ; Nicot, l'auteur des fameuses *Commères* ; Bachellet, qui a si justement traduit la bigoudenne, la capen et la fouesnantaise ; Géo Fourier, Bouchard, Mme Jean Haffen, MM. Lucas, Sévellec, Creston, etc...

La *Grande Maison* s'est assurée la collaboration de René Quillivic, génial interprète des types de sa race ; de Mlle Berthe Savigny, dont les figurines d'enfants témoignent de la plus vive originalité jointe à une science parfaite des délicatesses du modelé ; de Mmes Bar, Porson ; de M. Paul Fouillen, qui ne consacre désormais à la décoration sur faïence que les rares loisirs à lui laissés par l'industrie nouvelle de décoration sur verre et sur bois qu'il a fondée à Locmaria ; de MM. Nam, Garin, Lachaud, Robin, Caujan, Brisson, Chanteau.

Une sélection d'œuvres de ces excellents sculpteurs ou décorateurs, rendue en grès à grand feu, est particulièrement remarquable.



TENTES DE PLAGE à ouverture et fermeture instantanées



Ch. CALVI

Inventeur
breveté

15, Rue
Jean-Jaurès

Quimper

Ouverture du Parasol

Fabrique de Parapluies (Catalogue sur demande)

BIÈRES & EAUX GAZEUSES

Ch. LE BRAS

19, Rue des Reguaires et
7, Boulevard de Kerguelen

Téléphone : 0-92

QUIMPER

R. C. Quimper 3588

Entrepôt de la C^{ie} fermière de l'établissement thermal de Vichy
Dépôt de la Levure Springer

PEINTURE DE VOITURES

ÉMAUX ET LAQUES



E. TOSETTI

1, PLACE MESGLOAGUEN
QUIMPER - TÉL. 4-92



tout au beurre !

HOTEL DE FRANCE - QUIMPER

E. LIOT, Propriétaire et Cuisinier
Electricité - Chauffage central - Tél. 29

Aux Armes de Bretagne



Armand Caron

Horloger - Bijoutier - Orfèvre

22, Rue du Parc - QUIMPER

**Tél. 1-66/
R. C. 4.476**

■ **Maison se recommandant
spécialement par son grand
assortiment et ses articles
de fabrication soignée** ■ ■

Diplôme d'honneur (Exposition Quimper 1924)

(Voir l'illustration page 87)

